

HISTOIRE

D'OLIVIER CROMWELL

PAR

J.-M. DARGAUD

[illegible]

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

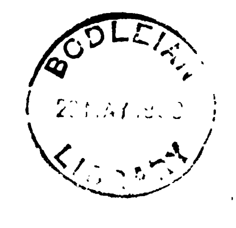
[illegible]

HISTOIRE

D'OLIVIER CROMWELL

Bt. from Librairie Gustave Franssen

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.



HISTOIRE

D'OLIVIER CROMWELL

PAR

J.-M. DARGAUD

Vir civici belli magnus in ambiguo.
J. SELDEN.

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Je ne puis m'arracher à l'Angleterre. Cette île tragique. moins battue des flots de l'Océan que des passions humaines et des tempêtes politiques, a de puissants charmes. Elle m'enserre et me retient dans les cercles magiques de ses drames et dans les brumes sinistres de ses horizons limoneux. Cette terre me réclame, depuis que j'ai enseveli en elle, dans de secondes funérailles, les os de Jane Grey, de Marie Stuart, d'Élisabeth, de Marie Tudor et de Henri VIII, avec les dépouilles de Raleigh, de Shakespeare et de Bacon. — D'autres figures m'appellent encore : Charles Ier, Milton, Cromwell surtout, oui, Olivier Cromwell, ce fermier anglo-saxon, qui, aux éclairs de sa Bible et de son épée, changea sa gaule de conducteur de bestiaux en un sceptre de pasteur d'hommes. Comment conjurer ces souvenirs merveilleux? Comment se distraire de ce roi, de ce poëte, de ce héros rustique et terrible? En les écrivant sous la dictée de la conscience. Je raconterai donc ces traditions et ces personnages ; car, si je ne les retraçais une fois, ils m'obséderaient toujours. Je me servirai de ma plume comme d'un soc, et je labourerai cette argile d'Albion toute pétrie de pleurs; je soulèverai hors des sillons de l'histoire, ainsi que l'agriculteur antique des sillons de son champ, des casques, des armures et de grandes charpentes humaines. Je ferai mieux, si Dieu le permet : j'évoquerai des tombes muettes du temps des âmes sonores, vivantes et formidables.

HISTOIRE

D'OLIVIER CROMWELL

LIVRE PREMIER

Naissance de Cromwell, 1599. — Sa famille, son enfance, ses origines. — Son mariage, 1620. — Sa vie privée à Huntingdon, à Saint-Yves. — Sa nomination au parlement, 1628. — Sa situation en 1640. — Charles Ier. — Son mariage. — Buckingham en France. — Arrivée d'Henriette à Douvres. — Rencontre du roi et de la reine. — Voyage à Cantorbéry. — Arrivée à Londres. — Pierre de Bérulle. — Instructions de Richelieu à la reine. — Opposition du parlement à Buckingham, 1625. — Couronnement du roi, 1626. — Dissolution du second parlement. — Emprisonnement de John Elliot, Hampden, Thomas Wentworth. — Doctrine de l'arminianisme. — Parlement de 1628. — Pétition des droits. — Lutte de l'impôt. — Remontrance au roi contre Laud et Buckingham. — Troubles à Londres et en province. — Mort de Buckingham. — Ses funérailles.

Olivier Cromwell naquit (1599) à Huntingdon sur l'Ouse, pays crépusculaire et mélancolique, dont j'ai traversé les marécages en allant à Fotheringay, la dernière prison de Marie Stuart. Ce fut sous un ciel gris, au murmure lent des flots vaseux, dans une atmosphère de brouillards, mais parmi les saules argentés et les prairies vertes, que le jeune Olivier vécut ses premières années. Paysage du Nord bien fait pour refouler la pensée du dehors au dedans et pour créer dans l'âme, en pesant sur elle, une concentration de poésie biblique et de sombre fanatisme! Contrée de méditation néanmoins, plutôt que de spleen!

Par sa mère, Élisabeth Stuart, alliée à la famille royale d'Écosse, Olivier Cromwell confinait de loin à un trône ; par son père, Robert Cromwell, il touchait, quoi qu'en disent les généalogistes, plus au peuple qu'à l'aristocratie.

Robert Cromwell vécut à Huntingdon avec Élisabeth Stuart et leurs dix enfants, dont Olivier, qui fut depuis lord protecteur, était le cinquième. La dot de sa femme avait augmenté le petit bien de Robert, qui cultivait son domaine avec intelligence et activité. Son aisance se composait de trois produits principaux : le bétail qu'il engraissait, le blé qu'il vendait, l'orge qu'il brassait avec d'autres ingrédients et dont il composait une bière excellente.

Le frère aîné de Cromwell, qui s'appelait Olivier comme le futur protecteur, possédait le manoir de la famille, le manoir d'Hinchinbrook. C'était un modeste château, avec une terre d'environ mille livres sterling de revenu, qu'Olivier avait hérités de son père Henri Cromwell. Henri Cromwell les avait reçus aussi de son père Richard. Lui, Richard Cromwell, avait créé ce fief d'Hinchinbrook d'une abbaye de religieuses confisquée à son profit, et complétée de beaucoup d'autres spoliations.

C'était le plaisir, et ce fut le métier de Richard Cromwell de chasser les moines, de piller et de dévaster les monastères. Il est neveu de Thomas Cromwell, le ministre de Henri VIII, en même temps que bisaïeul du futur protecteur de l'Angleterre, lord Olivier Cromwell. Richard fut un terrible instrument de destruction dans la main de Thomas Cromwell, qui, lui-même, dans la main de Henri VIII, est l'exterminateur des couvents, *malleus monachorum*.

Thomas Cromwell est le plus grand ancêtre de celui qui fut lord protecteur d'Angleterre. Quel était-il donc ce Thomas Cromwell que Henri VIII osa faire comte d'Essex, au scandale de toute l'aristocratie des trois royaumes?

J'ai rencontré déjà ce personnage dans mon *Histoire de Jane Grey*, et je l'ai peint.

Il était secrétaire de Wolsey. Lorsqu'au mois de décembre 1529, un bill d'accusation menaçait la tête du cardinal, son bienfaiteur, Cromwell eut la hardiesse de parler et le bonheur

de ne pas déplaire à Henri VIII, en sauvant la tête du grand ministre.

Le père d'Élisabeth, le roi schismatique, avait des retours d'affection et des caprices de clémence, qui ne duraient pas, il est vrai. Thomas Cromwell donc, tout en défendant Wolsey, s'insinua dans les bonnes grâces du redoutable Tudor. C'est que ce Cromwell devait être un bon outil contre Rome.

« Il était né (*Histoire de Jane Grey*) pour fouler la tunique de cachemire de la papauté, comme son père, le foulon, foulait le drap grossier du matelot anglais.

« Thomas Cromwell était par-dessus tout un aventurier : — un aventurier de guerre, il avait été un de ces soldats du connétable de Bourbon qui mirent Rome à sac et qui battirent en brèche le château Saint-Ange; — un aventurier de loi, il remplacera dans les îles Britanniques par le roi Henri VIII le successeur de saint Pierre. Il ajusta deux fois de son arquebuse et de sa politique la papauté, et il renversa dans les décombres des monastères la dictature romaine.

« Il avait le crâne dur, le front hardi, le nez acéré, les yeux impudents, la bouche déterminée, la physionomie opiniâtre, l'attitude populaire, la tête penchée du taureau lorsqu'il va donner un coup de corne. Il entama sans préambule avec le roi la question du divorce. Il avait l'élan d'un reître et les ressources d'un légiste. Ce n'était, certes, pas trop pour défaire un pape sacré et pour faire un pape profane... »

Tel était Thomas Cromwell, le plus illustre ancêtre du lord protecteur et son arrière-grand-oncle. Il était fils d'un foulon, quelques-uns disent à tort d'un forgeron. Ce qui est indubitable, c'est que les grands seigneurs ses contemporains le tenaient pour un très-petit compagnon, quoiqu'il eût été nommé comte d'Essex, et qu'en qualité de vicaire général il eût le pas sur eux tous.

La lumière généalogique s'efface à Thomas Cromwell. Au delà, il n'y a plus que la nuit et de vaines complaisances, qui font remonter le lord protecteur, tantôt aux barons de Cromwell du comté de Lincoln, tantôt aux Williams du pays de Galles. Écartons ces puérilités, et contentons-nous de l'homme

lui-même : il peut se passer d'aïeux et de descendants illustres. Il est à lui seul une dynastie; à lui seul, il vaut mieux que toute une race.

Il passait à peine pour gentilhomme à Huntingdon, et se rapprochait beaucoup plus des bourgeois, des francs-tenanciers, que des nobles. Son influence est marquée d'avance où sont ses principales relations, dans les couches moyennes et populaires de la société; elle pourra aussi s'étendre, cette influence, dans la noblesse. Car Olivier Cromwell est, en quelque sorte, sur la limite des diverses classes, contigu à chacune, compatible avec toutes, depuis la chaumière jusqu'au manoir, et même jusqu'au palais. Admirable situation d'un homme également sectaire et ambitieux, qui, pour le développement de sa fortune et pour ses aspirations croissantes vers le pouvoir suprême, a besoin de n'être exclu de personne, avant d'être adopté de tous!

La maison du père d'Olivier Cromwell était fréquentée par des laboureurs, des commerçants et des bourgeois, tandis que le demi-château de son oncle, à Hinchinbrook, était visité de la petite noblesse du comté. Cette résidence d'Hinchinbrook fut même honorée deux fois de la présence du roi Jacques, au mois de mars 1603 et au mois de juin 1617. Quoique les apparitions rapides de Jacques Ier ne fussent que des hasards de route et de chasse, elles laissent un prestige sur une demeure et sur un nom; mais il ne faudrait pas trop y voir une déférence de parenté, qui inspirait probablement à l'orgueilleux monarque, s'il en était instruit, plus de dédain que d'affection. Cette parenté même, dont ne se doutait pas vraisemblablement le fils de Marie Stuart et que Charles Ier n'avoua jamais, est pour nous-même assez problématique. Tous les blasons, en effet, sont obscurs, surtout les blasons écossais. Quoi qu'il en soit, le nom de Cromwell, qui est si éclatant, n'a pu devenir héraldique ni avant ni après le lord protecteur. Ce n'est pas un nom de patriciat, c'est un nom de gloire.

Olivier Cromwell étudia successivement à Huntingdon, à Cambridge et à Londres. Il apprit assez de mathématiques, de géographie et de latin, quoique nonchalamment et bruyamment.

Son adolescence fut orageuse et tapageuse. Tout en repoussant certaines fables grossières de la tradition, il faut bien admettre les faits irrécusables, authentiques. Il s'accuse lui-même dans une lettre à Saint-Jones, qui épousa successivement deux de ses cousines.

Le jeune Olivier tourmentait les filles et les femmes, dominait ses compagnons, et se moquait des hommes graves. Il bravait même les pasteurs. Les hôteliers redoutaient ce dangereux convive, qui changeait les repas en orgies et qui payait quelquefois en cassant les verres et les vitres. D'aussi loin que l'apercevaient les aubergistes, ils s'écriaient : « Fermez les portes, voici le jeune Olivier! »

Cette turbulence de Cromwell s'exerçait à tort et à travers, de Londres à Huntingdon, sous le roi Jacques, entre la mort du grand Shakspeare (1616) et la condamnation du glorieux, bien que coupable, chancelier Bacon (1621), pendant les dernières navigations et la dernière captivité de l'héroïque Walter Raleigh (1617-1618). Ces hommes prodigieux, qui s'éteignaient, allaient céder la place à une révolution et à un autre homme extraordinaire que rien ne faisait pressentir, et cet homme est Olivier Cromwell.

Un goût sérieux le distinguait déjà au milieu de tous ses désordres et lui imprimait une grandeur sauvage. Il aimait passionnément la théologie. La Bible était son livre comme elle était le livre de Hampden, son cousin, d'Ireton, de Ludlow, de Hutchinson, comme elle était le livre de l'Angleterre, entre toutes les nations du monde. L'Angleterre est une Judée moderne. Semblable à la Judée antique, elle se nourrit de la Bible, elle est sublime par la poésie, riche par le commerce, monstrueuse par l'orgueil. Milton, un prophète, plus jeune que Cromwell de neuf ans, épelait aussi la Bible, vers 1620, rêvant déjà peut-être son Satan, le type du héros anglais, tandis que Cromwell se rangeant, devenant plus régulier, se liait avec les ministres puritains et se mariait à Londres avec la fille d'un marchand, Élisabeth Bourchier.

Rien n'a été plus constaté et moins compris que l'impétuosité tumultueuse de Cromwell. Un jour, il tirait à poudre sur

un ami pour l'éprouver; un autre jour, il poussait dans l'Ouse un camarade de chasse et il l'arrachait aux flots où il l'avait jeté. C'étaient là ses caprices, ses fantaisies et ses jeux depuis son adolescence jusqu'à son mariage. Je montrerai que jamais il ne se corrigea. Cette étrange gaieté était chez lui involontaire, organique. Plus tard, en manière de plaisanterie, il lancera des charbons ardents à ses officiers, et il les excitera rondement à cette récréation, ou bien il leur fera servir un repas dont, à un signal, tous les mets seront enlevés par de simples soldats en goguette. Jusque dans les moments les plus tragiquement pathétiques, — pour se dispenser de se prononcer sur la question de la république, il lancera un coussin au colonel Ludlow et descendra l'escalier; — pour diminuer l'énormité du régicide, il forcera en bouffonnant la main du colonel Ingoldsby à signer, ou il barbouillera d'encre le visage de Henri Martyn.

J'insiste, dès le début, sur cette hilarité puissante de Cromwell qui se mêlait à tout et s'élevait de tout, semblable à ces folles vagues que le trop plein de l'Océan soulève en fusées d'eau et de bruit vers le ciel. Quand Cromwell sera dominé par cette hilarité farouche, ce sera de la facétie; quand il la dominera, ce sera de la politique. Toujours une telle hilarité sera l'épanouissement d'une séve intérieure, le retentissement burlesque d'une verve profonde, le luxe d'une force secrète, l'explosion d'une pétulance de vie qu'aucune convenance ne saurait jamais réprimer. Lui, Cromwell, un homme de tant de bon sens et de tant de tact, il n'est pas toujours un équilibre; il est surtout un tempérament. Tantôt c'est un gémissement, tantôt ce sont des pleurs, tantôt des prières, tantôt un rire grotesque, une allégresse épique, et toujours ce seront des stratagèmes imprévus qui déconcerteront, soit les amis, soit les ennemis de ce géant de l'action. Ce qui le fera le chef d'une révolution encore plus religieuse que politique, c'est qu'il sera mystérieux, ondoyant, flexible, hardi, soudain et populaire comme elle. Il paraissait sincère, pieux, charitable; il mentait, il péchait, il blessait, il nuisait. Il cherchait sans cesse Dieu et il trouvait souvent le diable. Plein d'embûches quand on le

croyait plein de ferveur et de bonhomie, il était capable de tout bien et de tout mal, selon l'heure.

Je voudrais éclairer, dès à présent, ce Cromwell si multiple et si divers, afin d'éclairer aussi avec lui et par lui l'époque sombrement énigmatique dont il est le représentant colossal. Au fond, Olivier Cromwell n'a été mal jugé que pour n'avoir pas été considéré dans ses proportions complètes. Les uns ont dit : c'est un fourbe ; les autres disent : c'est un fanatique. Je dirai, moi, et, ce qui est mieux, — je prouverai qu'il est l'un et l'autre en même temps. Olivier Cromwell était tout ensemble majestueux et grossier; il avait un air commun ou un très-grand air. Vous pouviez, à l'occasion, le prendre, soit pour un bourgeois, soit pour un lord. Il était capable de la vulgarité d'un franc-tenancier ou de la dignité d'un roi. Visionnaire et positif, il se servait du rêve pour l'acheminement de ses affaires. Possédé d'une idée fixe, d'un désir intense, il s'exaltait encore par le jeûne ou par les versets de l'Écriture, et alors, dans une alternative d'inconséquence et de logique, le sectaire et le politique tendaient à la même conclusion, l'un et l'autre s'entr'aidant sans s'expliquer. Cromwell avait toujours l'extérieur, l'éloquence, le geste et l'adresse du moment. Il pouvait imposer à un cavalier, tromper un presbytérien, séduire un indépendant, et au besoin édifier un niveleur. D'une activité, d'une vigueur et d'une souplesse d'esprit merveilleuses, il avait de plus un génie familier qu'il sentait et qu'on sentait en lui, génie irrésistible, quoique caché, dont bien peu conjuraient le charme, ou le prestige ou la terreur. La seule faculté qui eût le don de lutter avec le génie et de lui résister, ce fut la conscience.

La réforme était descendue des splendeurs du trône à la boue des carrefours par les Tudors; après avoir couvé dans les foules, elle remonta des masures au palais. Dégagée de la suprématie royale, elle porta son double fruit : la liberté religieuse et la liberté civile. Ce fut une seconde germination de sang et de larmes à laquelle présida Cromwell, et qui fut plus féconde que la première. Aussi l'Angleterre doit plus à sa révolution républicaine qu'à sa révolution théocratique, au lord protecteur qu'à Henri VIII ou à Élisabeth. Le gland protestant sortit len-

tement de terre pendant plusieurs règnes, avant d'être ce chêne qui abrite toutes les Églises.

Le plus grand ouvrier de la réforme, au delà du détroit, fut certainement Olivier Cromwell. Nous reconnaîtrons en lui beaucoup d'enthousiasme biblique et beaucoup d'ambition. Il n'avouera point son hypocrisie, mais nous la devinerons. La nature humaine est complexe, et c'est dans la variété de ses combinaisons qu'il faut surprendre le mot des plus grandes énigmes.

Je n'ai rencontré, dans les innombrables héros des guerres religieuses, qu'un seul héros entièrement pur, et ce héros, c'est l'amiral de Coligny. Les autres, en France ou ailleurs, et Cromwell entre tous, obéissent à un double mouvement presque simultané de dévouement et d'égoïsme. Tantôt voilés dans un nuage et tantôt inondés de lumière, ils marchent par des labyrinthes successifs, soit à l'affranchissement, soit au pouvoir, ordinairement à l'affranchissement et au pouvoir tout à la fois. Quand ils ont fait triompher leurs principes, ce qui est généreux, ils veulent les gouverner eux-mêmes, et eux seuls, ce qui est machiavélique. S'imagine-t-on, par exemple, que Cromwell se serait reposé sur d'autres du soin d'Israël? Non assurément, et, si quelqu'un eût essayé de prendre dans sa droite le bâton du commandement, Cromwell l'en eût frappé jusqu'à la mort. — Cette mission, se disait-il certainement, est du Seigneur, mais elle ne doit être remplie que par moi !

Voilà tout l'homme. — Un homme d'autant plus formidable, qu'il est double : personnel et impersonnel.

A l'époque de ses noces où nous sommes (1620), Cromwell avait hérité de six cents livres sterling. Il s'établit près de sa mère et de ses six sœurs avec ce petit accroissement de fortune, et fit valoir le bien de la famille. Il en était le fermier aisé et intelligent, mais absorbé dans la Bible. Il fréquentait les foires, achetait du bétail, l'engraissait dans ses bonnes prairies, sur les deux rives de l'Ouse, et le revendait à son avantage temporel. Cette vie utile ne lui suffisait pas; ni la tendresse de sa mère et de ses sœurs, ni l'amour de sa femme, ni les berceaux des enfants qu'elle lui donnait. Cromwell était un

homme intérieur. Il lisait et chantait les psaumes, il méditait saint Paul et les sermons calvinistes. Dans sa maison, dans ses promenades, sur les bords de l'Ouse, au milieu des pacages, entre les haies, sous le ciel gris, dans le brouillard épais du comté de Huntingdon, partout la théologie l'obsédait. Les Bibles étaient nombreuses sous son toit. Il en porta toujours une, dès cette humble date, à l'arçon de sa selle. Il l'ouvrait en route, et, de texte en texte, il réfléchissait sur la prédestination et sur la grâce, les questions qui agitaient le plus son âme. Peut-être, entre deux découragements, avait-il parfois des pressentiments obscurs de grandeur! Peut-être le hennissement de son cheval rustique lui sonna-t-il aux oreilles, de temps en temps, comme une prophétie! Qui sait s'il ne rêvait pas du cheval de Job, et si ce cheval biblique n'était pas le symbole du cheval de guerre qu'il montera plus tard à Naseby et à Worcester?

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, ce qui est certain, c'est qu'il était offusqué de noires mélancolies. Il avait des visions. Lui, qui était fait pour la grande action et la grande politique, il était réellement malade de tous ces problèmes métaphysiques. Il avait des vapeurs, des crises nerveuses, il en aura jusqu'au trépas cet homme robuste de la vieille Angleterre. Souvent, dit Philippe de Warwick, « il envoyait chercher à « minuit le docteur Simcott, médecin de la ville, se croyant « près de mourir. » Son mal, c'était la théologie. C'est le mal de tout le siècle. Cromwell n'en mourra pas; il en souffrira, et il en vivra. Le docteur Simcott, ni lui-même, ne se doutent pas que le vrai remède à toutes ces angoisses, c'est la révolution qui s'avance, quoique à pas lents. Une chose remarquable, c'est que les préoccupations de Cromwell ne l'empêchent pas plus de gérer les affaires de son ménage, qu'elles ne l'empêcheront dans l'avenir de fonder la prospérité de la république et la sienne propre. Il a deux aptitudes très-distinctes, et il en dégage ce qui est saint sans oublier jamais ce qui est utile.

En attendant le destin, Cromwell, inconnu aux autres et à lui-même, était un chaos de doctrines et d'intérêts. Il abhorrait les papistes. Il flottait entre les presbytériens et les puritains,

ces girondins et ces montagnards de l'Angleterre au dix-septième siècle. Cromwell penchait vers les puritains, il était un d'entre eux, mais avec cette netteté et cette liberté d'esprit qui lui permettaient toutes les manœuvres, toutes les stratégies au milieu des théories insolubles.

La réforme effleurée par Henri VIII demandait à être approfondie. Le peuple anglais se prononçait de plus en plus. Il haïssait le catholicisme, il se méfiait de la religion anglicane, la religion officielle, qui rappelait trop la hiérarchie et les cérémonies romaines. De là les ombrages contre l'épiscopat, contre les pompes et les costumes ecclésiastiques ; de là le goût pour le calvinisme et ses missionnaires. Cromwell partageait toutes les passions religieuses de son temps. Il réclamait l'égalité des pasteurs et la discussion des doctrines. Anglo-Saxon et plus bourgeois que gentilhomme, il a l'humeur sombre mêlée de badinages féroces, le caractère entier et altier, la volonté opiniâtre, persévérante, le courage électrique, la piété sincère, mystique, exaltée, et, sous tous les dehors du sectaire, un bon sens assez fin pour débrouiller tous les écheveaux de la paix et de la guerre, de la monarchie et de la république, de la diplomatie, de la religion et du pouvoir. Tant de dons sont cachés dans ce rude Anglais de Huntingdon comme les étincelles sont cachées dans le caillou. Ils jailliront au contact des hommes, des idées et des événements.

Avant de conclure tout à fait sur Cromwell, je le raconterai. Dès à présent toutefois, je puis le juger conditionnellement, en d'autres termes, le préjuger. S'il est un saint, il vivra en saint et il mourra sur un champ de bataille, comme le colonel Thornhay, ou comme le colonel Harrison sur un échafaud, ou en exil comme le colonel Ludlow dans une masure barricadée en face des Alpes de Savoie, ou dans la forteresse de Dean, comme le colonel Hutchinson, si calme au fond de lui-même entre les tumultes de la mer et les vengeances de la restauration. Mais si Cromwell ne vit ni ne meurt comme ces nobles fanatiques; s'il vit dans la toute-puissance des Tudors et des Stuarts, s'il habite en maître leurs palais : Whitehall, Windsor, Hamptoncourt; s'il meurt dans l'un de ces palais, plus roi que

les rois, après avoir tracé, par d'innombrables lignes courbes, son itinéraire du gouvernement d'une ferme au gouvernement de trois royaumes, — je hasarderai cette conséquence, selon moi irrésistible, c'est qu'un tel personnage ayant été un puritain, a eu besoin d'être doublé d'un politique de génie. Lorsqu'il y a un effet, dites qu'il y a une cause. Un édifice suppose un architecte et un plan; une statue implique un sculpteur. Or quand un éleveur de bétail devient protecteur d'Angleterre, soyez assuré que sous la déclamation du sectaire et sous l'uniforme du général, il y a eu un homme d'État pour faire ce chemin. Il est quelque chose de plus difficile que la poétique, c'est le poëme. Pour tracer d'une main magistrale et définitive les préceptes de la tyrannie, il faut être Machiavel; mais pour accomplir ces préceptes à travers toutes les passions déchaînées, sans trop abuser de son succès; pour incruster sur le marbre des dynasties traditionnelles de la Grande-Bretagne une dynastie fille de ses œuvres, personnelle, plus rapide et plus illustre que toutes les autres, pour avancer sa fortune en même temps que celle de Dieu ou de la république, il faut être un héros d'épée et de croix, d'échecs et de dés, plus délié, plus habile encore que dévoué; il faut être Olivier Cromwell.

Cromwell avait à Huntingdon la considération que donnent en province une aisance agricole et des mœurs austères. Il y joignait la popularité dont l'investissaient ses opinions de plus en plus puritaines.

Dans de telles conditions, il ne pouvait qu'être nommé député au parlement, et il le fut en 1628. Il y fut presque muet et ne s'intéressa qu'aux affaires ecclésiastiques; mais qui ne comprend tous les enseignements révélés à Cromwell par le spectacle de la lutte engagée entre les parlements et Charles Ier qui venait de monter sur le trône et de se marier avec la fille de Henri IV, Henriette-Marie de France (1625)? Cromwell, qui fut toujours Cromwell et dont le génie eut toujours des percées sur l'inconnu, n'observa pas en vain les ressorts secrets du gouvernement monarchique et des intrigues parlementaires. Il dut, au milieu du mouvement révolutionnaire qui commençait sans le savoir, pressentir les combats du Seigneur. Un

instinct obscur lui disait sans doute que peut-être il serait un bon soldat du droit contre l'épiscopat et contre le papisme. Dès cette époque, il n'était pas étranger à ce qu'il regardait comme la querelle de Dieu. Pendant le parlement de 1628, Cromwell eut certainement une vision confuse de l'avenir. Cette vision ténébreuse, incomplète, le suivit de Londres à Huntingdon et de Huntingdon à Saint-Yves, où il acheta des métairies et où il se transporta (1631).

Saint-Yves, une résidence qui pouvait bien valoir soixante mille francs, est à peu de distance de Huntingdon. C'est une route que j'ai faite en moins de deux heures, le long des bords de l'Ouse. La contrée est humide, mais les pacages qu'elle renferme, les canaux dont elle est coupée et les belles verdures y réjouissent les yeux. Je pense qu'on a exagéré l'horreur de ce séjour sur Cromwell. La vérité, c'est que ce pays, doux dans la brume, riant au moindre rayon, où les oiseaux aquatiques abondent, et sur lequel s'étendent trop souvent les nuages lourds, porte à la réflexion encore plus qu'à la tristesse. Les sombres désespoirs de Cromwell dans son domaine de Saint-Yves ne lui venaient pas seulement du paysage. Ces désespoirs, qui, d'ailleurs, n'empêchaient pas cet étrange cultivateur de s'enrichir, naissaient en lui de la lecture assidue de la Bible, d'une tension trop énergique d'intelligence sur les questions éternelles, et surtout d'une force intérieure prodigieuse restée sans emploi. Si jamais cet agriculteur des marais herbeux a devant lui l'horizon d'une mappemonde au lieu de l'horizon d'un comté; si jamais, au lieu d'une métairie, il a une armée ou un peuple à conduire, il ne sera plus malade. Il n'est pas étonnant qu'il étouffe, faute d'espace et d'air. Il n'a qu'une maison de campagnard, un petit bien et une influence de canton, tandis qu'il lui faudrait dix châteaux de roi, une liste civile, trois royaumes et une prépondérance sur l'Europe, sur l'Asie et sur l'Amérique.

Exclu de l'univers et de la patrie qui étaient encore hors de sa portée, à l'étroit dans son hameau, il se replia sur la famille. Il vénérait sa mère, aimait sa femme, dont il eut six enfants, deux fils : Richard et Henri; quatre filles : Bridget, Mary, Éli-

sabeth et Francis. On a dit, sans le prouver, qu'il eut aussi quelques enfants naturels. Je n'en serais pas étonné, du reste, et cela rentrerait dans les énergies pleines de contrastes qui distinguèrent toujours Cromwell. De notre temps on l'a fait trop vertueux par réaction contre Voltaire et bien d'autres qui en avaient fait un pur hypocrite. On a diminué le fermier pour mieux grandir le général et le dictateur. Cromwell, cependant, fut toujours Cromwell, quoique soumis autant que personne à la loi du développement et du progrès. Il est fanatique et diplomate d'organisation. Il n'oublie point Dieu, mais il ne s'oublie point lui-même. Il est, de plus, très-illogique par passion et par explosion, ou bien par intérêt et par calcul. C'est le plus ardent et le plus algébrique des sectaires anglais. A Huntingdon, à Saint-Yves, à Ély, où nous l'observons successivement après son mariage, depuis 1620 jusqu'en 1628, date de son élection au parlement, et depuis 1628 jusqu'en 1640, Cromwell ne cessa pas d'être le même. Bien que bon mari, il n'est pas sans distraction et cède peut-être à une tentation villageoise, comme plus tard, malgré son austérité, il aura pour maîtresses lady Dysert, depuis duchesse de Lauderdale, et mistriss Lambert, la femme du major général. Cromwell est divers et tortueux. Régulier et probablement coupable envers sa femme, il a des humeurs noires et des gaietés folles.

On ne saurait assez insister sur le Cromwell d'avant 1640, car il contient l'autre.

Cet homme, moitié action et moitié rêverie, se livrait aux rudes travaux des champs. Il inventait des méthodes, simplifiait des instruments, perfectionnait des cultures, multipliait des produits. Il ensemençait savamment la terre. Il avait les meilleurs blés. Il regrettait que l'Angleterre ne pût acclimater la vigne. Il recommandait d'autant plus l'orge et les arbres fruitiers pour la bière et pour le cidre, ces deux breuvages tristes, aussi inférieurs au vin que le nuage l'est au rayon. Cromwell s'en contentait. Il fumait bien ses pâturages, et il les sillonnait de rigoles, afin de les préparer à souhait pour ses taureaux, ses poulains, ses vaches, ses bœufs et ses moutons. Le lin et le chanvre environnaient sa résidence rustique, et de gras trou-

peaux remplissaient ses étables. Cet habile propriétaire, qui gérait si bien son domaine, conseillait les paysans et les classes moyennes du canton. Son influence était presque toujours salutaire. Absolu, inflexible et grand dans sa bonhomie, Cromwell ne rusait que lorsqu'il le fallait, mais alors il rusait en maître. Tandis qu'il soignait ses moissons, vendait son bétail, gagnait, prospérait, il exerçait une sorte de magistrature officieuse, et il s'enfonçait dans les abîmes de l'interprétation biblique. Que voyait-il à travers? Nul ne le sait. Qui oserait affirmer, pourtant, que ce sombre Cromwell, le moins virgilien de tous les hommes, malgré ses habitudes champêtres, ne tourmentait pas ses Géorgiques anglaises au point d'en faire jaillir une épopée régicide, l'épopée de la guerre civile? Les plus douces images rurales avaient peut-être une ironie secrète pour lui. Peut-être le miel de ses ruches lui laissait-il à la bouche une amertume. Peut-être en disciplinant ses abeilles songeait-il à une autre discipline; peut-être l'*airain* de ces filles de l'air lui présageait-il l'*airain* des batailles suprêmes. En attendant, il se plongeait dans les extases du Seigneur, et il prêtait un concours enthousiaste aux prédicateurs calvinistes, dont il était le disciple, le défenseur, dont il inspirait les sermons et dont il quêtait le budget. L'originalité de ce mystérieux Anglo-Saxon, c'est donc de n'être pas tout d'une pièce. Il avait, en effet, plusieurs cordes à son arc, il était très-fin dans l'exaltation, il voulait aider Dieu, mais tout en s'aidant soi-même pour la plus grande gloire de Dieu. Tel fut Cromwell à toutes les époques de sa vie : tel il était en 1640, à l'aube de la révolution.

Ce rude éleveur de bestiaux, à peine *gentilhomme,* mais tout rempli de la Bible et d'une passion publique née de la Bible, va rencontrer sur son chemin une dynastie, la séduisante dynastie des Stuarts. Que fera-t-il? C'est ce que nous raconterons. Semblable à Knox, dont il s'inspirera, il ameutera ses Anglais contre Charles I[er], comme le grand réformateur d'Édimbourg exaltait ses Écossais contre Marie Stuart. Le petit-fils trouvera dans Cromwell un Knox d'épée non moins implacable que le vieux Knox, le persécuteur de son aïeule.

Aussi le génie de cette maison des Stuarts est un génie fatal. Même lorsque Jacques eut hérité du trône d'Élisabeth et du trône de Marie Stuart, quoique protestant, il ne fut pas sage. Les folies du droit divin le possédèrent. Il les rendit savantes afin de leur donner plus de poids. Son fils Charles Ier, un protestant aussi, ne renonça pas au droit divin; seulement il le fit chevaleresque. Van Dyck marquera dans une toile immortelle la noblesse suprême de ce roi gentilhomme, mais le peuple anglais s'exaspérera contre ce théoricien du pouvoir absolu. Il le combattra de la parole, de l'arquebuse et de la hache.

Remonter des effets aux causes, c'est faire la lumière en histoire aussi bien qu'en métaphysique.

Le droit divin, le grand principe des Stuarts, fut un ciel orageux d'où la foudre extermina cette dynastie. Marie Stuart croyait au droit divin et mourut en l'invoquant; Charles Ier eut le même principe et la même destinée que sa belle et pathétique aïeule.

Entre la grand'mère et le petit-fils, Jacques Ier soutint aussi le droit divin. Il le prêcha et le professa avec un sérieux grotesque. Ce pédant couronné fit du droit divin sa thèse de prédilection. Cette thèse stupide, tolérée par Bacon, applaudie par Buckingham, fut adoptée par Charles Ier.

Charles Ier, pour son malheur, eut plus qu'aucun de sa race le fanatisme du droit divin. Les parlements étaient, selon lui, en dehors de ce droit. Ils n'avaient à ses yeux qu'une fonction, celle de lui fournir de l'argent. Dès qu'ils lui refusaient de l'argent, ils devenaient rebelles. Et voilà ce qui devait le perdre à la longue, car les conflits avec les parlements étaient inévitables, et il ne sut pas comprendre que ces représentants du droit divin des peuples le briseraient dans un choc formidable, en même temps que le droit divin et suranné des rois.

Une dictature permanente et sacrée, telle avait été, nous le répétons, la doctrine de Jacques Ier d'Angleterre : ce roi mort (1625), ce ne fut pas moins la doctrine de Charles Ier. Buckingham, le favori du fils comme du père, les fortifia l'un après l'autre dans leur préjugé d'orgueil contre les parlements, dont dont il était l'ennemi naturel en sa qualité de voleur public.

Peu de semaines avant d'expirer, Jacques avait envoyé à Paris une ambassade afin d'y négocier un mariage entre le prince de Galles et la princesse Henriette, sœur de Louis XIII, fille de Henri IV et de Marie de Médicis. Le 1er mai, ses noces avec le prince de Galles, devenu le roi Charles Ier, furent célébrées par procuration à Notre-Dame de Paris. Une grande pompe fut déployée en cette cérémonie. Le duc de Buckingham, qui vint quelques jours après, éclipsa tout luxe officiel. Il étonna par ses prodigalités. Il jetait à pleines mains les guinées. Il voulait plaire à la reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, et il y réussit. Il plut moins à Louis XIII, qui se montra jaloux, tandis que le cardinal de Richelieu écrasa le présomptueux insulaire d'un mépris d'autant plus lourd qu'il tombait de très-haut, — des lèvres d'un homme de génie sur les broderies d'un fat.

La connétable de Luynes, qui n'avait pas perdu de temps, s'était remariée en 1622 avec le duc de Chevreuse. Ce fut ce duc qui reçut dans son hôtel Buckingham, et qui logea une suite anglaise de sept cents personnes. La duchesse de Chevreuse, maîtresse de lord Holland, un protégé de Buckingham, entoura de ravissements l'hôte nouveau et traita son second mari comme le premier. Elle était facile aux entraînements, toujours prête à se jeter, à travers une intrigue amoureuse, dans l'intrigue politique dont elle brouillait étourdiment les cartes, selon ses goûts et sous les auspices de ses amants.

Son début en amants, si l'on ne compte pas le duc de Chevreuse, son second mari, avait été ce beau et efféminé comte de Holland qui, à la fin de 1624, demanda la main de la princesse Henriette, sœur de Louis XIII, pour le prince de Galles, depuis Charles Ier. Lorsqu'en 1625, Buckingham vint chercher la princesse, au nom de son maître, madame de Chevreuse, la surintendante et la corruptrice d'Anne d'Autriche, aima pour elle-même le favori de Whitehall, si l'on en croit Retz, qui se connaissait à cela mieux qu'aucun philosophe du dix-neuvième siècle. Impudique et entremetteuse à la fois, la belle duchesse essaya d'ouvrir à Buckingham les bras d'Anne d'Autriche.

Ce favori de deux rois frappa vivement l'imagination de la

femme délaissée de Louis XIII. Elle était fort coquette. La duchesse de Chevreuse et son propre caprice l'empêchaient de penser à autre chose qu'aux futilités merveilleuses de Buckingham. La reine Anne s'éprit donc de cet Anglais dédaigneux pour tous, humble pour elle, et dont les magnificences surpassaient les magnificences dynastiques. Il était irrésistible avec son costume de velours blanc tout couvert de nœuds de rubans et d'étoiles de rubis. Son manteau, semé de perles mal attachées, était un miracle de faste, car ces perles précieuses tombaient à chaque mouvement sur les tapis, et Buckingham priait, avec un sourire de demi-dieu, les personnes qui les lui rapportaient de vouloir bien les garder en souvenir de lui. De tels présents, relevés par une galanterie originale, gagnaient tous les cœurs, même le cœur de la reine Anne. Le cardinal de Richelieu, qu'on appelait « le cardinal d'Estat », n'était pas de force, auprès des dames et des princesses, contre un pareil rival. Il savait mieux gouverner un peuple, mais il savait moins bien fasciner une femme.

Après un séjour de peu de durée, Buckingham, à bout de témérités et de fantaisies, comprit qu'il était temps de quitter la France et de conduire la reine Henriette à Charles Ier.

La reine Anne accompagna avec Marie de Médicis la reine d'Angleterre jusqu'à la ville d'Amiens. L'amour continua entre Anne d'Autriche et Buckingham. Le plus mystérieux épisode de cet amour éclata dans le parc de la maison que la reine de France occupait au bord de la Somme. Cette reine était sous le charme, tentée par sa jeunesse, par son abandon, par les habitudes espagnoles, par les enchantements de Buckingham, par l'exemple et par les maximes de la duchesse de Chevreuse. Un soir que cette libre duchesse et son auguste amie se promenaient à distance dans les jardins, à la fraîcheur de l'air et des eaux, la reine au bras de Buckingham, madame de Chevreuse au bras de lord Holland, un cri s'échappa au détour d'une allée, derrière une palissade. C'était Buckingham qui avait été entreprenant, et c'était la reine qui avait appelé. Putange, l'écuyer de la reine, s'était précipité, mais Buckingham n'était plus là. Il avait disparu.

Quand le duc prit congé de la reine de France, hors des murs de la ville d'Amiens, il s'approcha du carrosse, en ouvrit la portière, et baisa, tout en larmes, la robe d'Anne d'Autriche.

A Boulogne, il feignit d'avoir reçu des lettres de son maître, qui l'obligeaient de revoir Marie de Médicis. Il revint à Amiens, s'acquitta de sa fausse mission auprès de la reine mère, et courut chez la reine Anne. Elle était indisposée et couchée. Il força la chambre, se mit à genoux au chevet de la reine, plus émue qu'offensée, et là, malgré les rudesses de madame de Lannoi, une sévère amie des convenances, il soulagea son cœur de toutes les tendresses qui l'oppressaient.

Il repartit alors, rejoignit la reine d'Angleterre à Boulogne, et, le 22 juin, il était avec elle à Douvres.

Entre ses adieux à la France et son débarquement en Angleterte, la reine avait été malade de la mer, de cette belle mer qu'elle devait traverser dans des fortunes si diverses, et dont l'agitation grandiose lui sembla l'image de la vie des cours. Elle était si fatiguée et si troublée, qu'elle fut bien aise de se reposer et de se recueillir seule, le premier jour. Charles avait eu la délicatesse de ne pas venir à Douvres au saut du navire. Mais le lendemain, pendant que la reine Henriette déjeunait dans un palais qu'elle trouvait délabré, le roi arriva de Cantorbery où, après une courte et cérémonieuse entrevue, il retourna soucieux avec sa jeune femme.

Henriette était étonnée. Elle avait remarqué tristement qu'en Angleterre tout était moins galant, moins brillant qu'en France. Son mari était plus négligé, moins bien escorté, presque moins roi que son frère Louis XIII, et le Stuart lui parut moins illustre que le Bourbon.

Au sortir de Douvres, Charles, ou plutôt son favori, avait destiné à la reine un carrosse plein de dames anglaises, afin d'éloigner les dames françaises de Henriette. Ce n'est pas sans peine, c'est à force de pleurs et à l'aide des ambassadeurs qu'elle obtint, à ses côtés, dans sa voiture sa dame d'honneur. Les Anglaises de haut rang qu'on avait introduites dans le carrosse d'apparat étaient la femme, la sœur et la nièce du duc de Buckingham.

A Cantorbery, le roi servit la reine à souper. Il lui offrit du faisan et du pâté de chevreuil. Bien que ce fût un vendredi et malgré les recommandations du père Sancy, son confesseur ordinaire, la reine mangea le gibier de Charles. Ces complaisances-là ne durèrent guère. Le 26, le couple royal quitta Cantorbery, et Charles mena Henriette à Londres par la Tamise. Il amarra sa barque à Somerset-House, qui fut assigné à la reine comme son palais particulier.

Elle fut mécontente de la froideur de Charles, de l'arrogance de Buckingham, qui lui conseilla, si elle prétendait à être heureuse, d'être d'abord gaie pour le roi et docile pour lui, en adoptant comme dames privilégiées sa nièce, sa sœur et sa femme. La reine n'était pas seulement déchue de sa liberté française, mais de son élégance parisienne. A Withehall, dit Richelieu (*Mém.*, année 1625), « elle eut pour lit de parade un de ceux de la reine Élisabeth, qui était si antique de forme, que les plus vieux ne se souvenaient pas d'en avoir jamais vu la mode de leur temps. »

Malgré les apparences, Charles d'Angleterre fut attiré vers Henriette de France. Ce qui le prouve, c'est que Buckingham mort, il la chérira plus que tout et plus que tous. Buckingham seul était avant elle dans son cœur. Pour elle, on peut se rassurer : elle en préférera d'autres, *singulièrement* un autre au roi. Mais je ne veux pas anticiper : l'histoire doit se raconter, juger et intéresser à mesure.

Buckingham, lui, dès ces premiers moments, cédait à son humeur. Il persécuta les catholiques pour montrer à la reine sa puissance, au parlement son zèle. Il n'était pas non plus fâché de triompher de Henriette, en s'attirant à son détriment toutes les bonnes grâces du roi. Déjà même, il avait le projet de chasser les serviteurs français de la reine pour y substituer des Anglais et des Anglaises, ses parents et ses parentes, ses espions et ses créatures. Il ne se refusait aucun arbitraire. Les courtisans murmuraient tout bas, les patriotes se plaignaient tout haut, et le fou du feu roi, Archie, qui connaissait les excentricités despotiques du favori, disait : « Mon fils Buckin-

gham est ivre ; il fait comme mon père Jacques, lequel ne mettait jamais d'eau dans son vin. »

La jeune reine était fort séduisante. Le roi avait vingt-cinq ans, elle en avait seize. Charles, timide et beau, recouvrait de noblesse sa médiocrité naturelle. Il avait d'ailleurs des manières accomplies, et Marie Stuart l'aurait nommé son petit-fils. Elle en aurait été fière. Henriette avait un peu amoindri le roi ; moins imposante que Charles, elle était passionnée, mobile, légère, aveuglément catholique. Cette fille de Henri IV avait de son père la vivacité gasconne et le courage héroïque, mais elle ne jouait pas comme lui avec Dieu. Elle était sincère et violente dans sa foi. Son front était charmant sous les cheveux fins qui le bordaient en haut et qui descendaient en boucles de toutes parts, selon la mode de la cour de Louis XIII. Les yeux de la reine étaient spirituels et un peu défiants. Sa bouche était dédaigneuse et toute sa figure frémissante. On comprend à cette physionomie, où plus tard l'horreur apparaîtra sous les grâces, que Henriette de France est déjà en pays hérétique.

Elle y était, il est vrai, bien accompagnée. Elle amenait avec elle Pierre de Bérulle, le fondateur des Carmélites et de l'Oratoire. Ce savant théologien était entouré de douze disciples de son ordre auxquels se mêlèrent les franciscains et les jésuites, et les ambassadeurs secrets, et les nonces officiels du pape, pour entretenir la ferveur de Henriette. Urbain VIII, un Barberini, parrain de la reine, espérait tout d'elle pour effacer le schisme et pour reconquérir l'Angleterre. Son guide le meilleur et le plus écouté était le cardinal de Bérulle, ferme et doux, son confesseur, après avoir été celui de la reine mère, l'ami de saint François de Salles, l'admirateur du cardinal de Richelieu qu'il croyait trop mondain, mais nécessaire à cause de ses talents transcendants et de son dévouement à l'État.

Dans les premiers mois de son mariage, la jeune reine relisait souvent l'instruction que sa mère Marie de Médicis avait écrite pour elle-même sous la dictée du cardinal de Richelieu ou plutôt du père de Bérulle. Cette instruction, exagérée dans l'application par l'ardeur même de Henriette de France, expliquera bien des conjonctures et en donnera le sens intime.

« ..... Vous n'avez plus que Dieu pour père, dit Marie de Médicis à sa fille. Le feu roi votre père (Henri IV) a desja passé, et n'est icy bas qu'un peu de poudre et de cendre cachée à nos yeux.

« Souvenez-vous que vous estes fille de l'Église, que c'est la première et principalle qualité que vous ayez et que vous aurez jamais... Rendez grâce à Dieu chaque jour de ce qu'il vous a fait chrestienne et catholique... Vous estes petite-fille de saint Louis... Soyez à son exemple ferme et zèllée en la religion. Fréquentez les sacrements qui sont la vraye nourriture des bonnes âmes et communiez les premiers dimanches des mois, toutes les festes de notre Seigneur Jesus-Christ et celles de sa sainte mère, à laquelle je vous exhorte d'avoir une dévotion particulière.

« Ayez soing de protéger envers le roi, votre mari, les catholiques... Après Dieu, votre premier debvoir est à ce prince votre époux... Prenez auprès de luy d'aultant moins d'autorité en apparence que plus il se portera par sa bonté à vous en accorder en effect. Votre estude doit estre de l'aymer et honorer et non pas de regner... Vous lui debvez encore une autre sorte d'amour, c'est un amour chrestien... Par cette saincte affection, priez chaque jour et faicte prier Dieu extraordinairement pour luy, à ce qu'il daigne le tirer à la vérité, à la religion en laquelle et pour laquelle mesme est morte sa grand mère (Marie Stuart) : c'est un soing qu'elle a dans le ciel pour son petit-fils et ce doibt estre votre ardent désir en la terre.

« Votre qualité de reine vous lie à l'Angleterre et partout vous debvez désormais en considérer les intérêts, et parce qu'un des principaux est d'estre inséparablement amie avec ce royaume (la France) à qui cette union importe égallement, vous est obligé de vous rendre le lien et le ciment de ces deux couronnes et contribuer tout ce que vous pourrez à leur bien mutuel : il vous sera d'aultant plus aysé de satisfaire en ce point aux prescriptions de votre naissance et de votre mariage que vous n'aurez qu'à suivre votre inclination et la bonté et l'intelligence qui est entre deux roys, dont l'un est votre frère et l'autre votre mary. »

La vraie pensée du cardinal est là. Ce qu'il désirait surtout, c'était d'avoir à Londres dans la sœur de Louis XIII un charmant oracle qu'il ferait parler à l'oreille de Charles Ier, de telle sorte qu'il gouvernerait des deux côtés du détroit par insinuation seulement. A l'aide de cette combinaison, il espérait devenir, lui qui était le roi d'un roi, le roi de deux rois.

Mais cette partie de son instruction ne fut pas celle qui s'imposa le plus à Henriette de France. Elle songea surtout à protéger le catholicisme et le pouvoir absolu. Double et sinistre antagonisme contre l'Angleterre qui était dévouée à la liberté, au protestantisme, et qui serait prête à tout pour triompher des agresseurs quels qu'ils fussent !

Le malheur de Charles est dans deux goûts exclusifs. Son âme est tout entière à la reine et surtout à Buckingham. Lui, le roi, qui est appelé à gouverner un peuple schismatique et orgueilleux, de qui s'inspirera-t-il? D'une princesse follement orthodoxe et d'un favori aussi insolent que frivole. Comment ne pas prévoir de loin les catastrophes? Cette jeune reine opiniâtre, avec la petite Église qui l'attendra dans ses arrière-cabinets, en costumes noirs, au delà de la fête de la cour dorée, et ce baladin élégant de Buckingham, toujours cupide et toujours ambitieux, avec ses brigues diverses de concussion et d'opposition, voilà une double cause d'impopularité flagrante pour Charles. Une troisième cause d'impopularité, indépendamment de ses idées rétrogrades, était une cause toute personnelle. Il avait beaucoup de hauteur et de roideur, moins peut-être dans le caractère que dans l'attitude. Sa morgue venait surtout de son embarras. Il était fier et morose par défaut d'ouverture de cœur, de spontanéité d'esprit, et aussi pour ne pas ressembler à son père, dont les habitudes familières, les vêtements négligés et débraillés le révoltaient. Ce roi Jacques aimait le vin, la chasse et les bouffonneries. Il ne se contraignait pas, et l'étiquette souffrait en lui. Ce n'est pas certes qu'il oubliât sa royauté, mais il oubliait sa dignité privée et quelquefois toute décence. Il ne se lavait presque jamais les mains, se contentant de les essuyer avec un linge mouillé. Il

buvait trop, et ses affabilités étaient parfois équivoques. Il avait de la naïveté et de la corruption, de la pédanterie et de l'abandonnement. Faible sur ses jambes grêles, il s'appuyait pour ne pas tomber, soit à un meuble, soit à un arbre, soit à la première personne qui se présentait. Ce qui le rendait comique d'aspect, c'est que, d'une taille moyenne, l'amplitude de ses habits augmentait outre mesure son embonpoint. Il avait une mode à lui. Le plus peureux des hommes et des princes, le roi de la peur, il portait un pourpoint matelassé à l'épreuve du poignard. Et ce pourpoint, il le déboutonnait comme sa conversation, plein de réserve en théorie, sans souci du décorum dans sa vie facile. Charles Ier eut de la morgue par contraste, et cette morgue, malgré la beauté du prince, fut blessante. Telle était par moments sa gaucherie, qu'en voulant obliger il désobligeait. Il n'avait pas plus l'insinuation électrique de Marie Stuart, que sa jeune femme, la reine Henriette, n'avait l'habileté sérieuse de Jeanne d'Albret, Marie Stuart et Jeanne d'Albret pourtant leurs deux grand'mères.

A cette époque, Charles ne s'inquiétait pas de continuer le règne maritime de son père; car tandis que Jacques méditait sur l'oraison dominicale et commentait l'Apocalypse, l'Angleterre, dont il ne s'occupait seulement pas, s'était agrandie par des expéditions en Asie et par des colonies dans l'Amérique septentrionale. Charles ne se souciait pas de ces progrès magnifiques. Il ne songeait qu'à fonder et à concentrer plus énergiquement dans la royauté le pouvoir suprême, en même temps qu'il avait résolu de recouvrer sur la maison d'Autriche le Palatinat de son beau-frère l'électeur Frédéric V, roi de Bohême. Ce double plan était contradictoire. Comment aurait-il réussi? Vouloir reconquérir le Palatinat, c'était vouloir la guerre ; or pour la guerre, il fallait de l'argent, et pour trouver de l'argent, il fallait le vote des communes et des lords. Telle était la logique d'un esprit futile comme Buckingham et d'un esprit court comme Charles Ier de viser à l'impossible.

Le roi, tout entier à son favori, négligeait jusqu'à la jeune reine. Elle en était naïvement surprise et haïssait Buckingham. Charles, lui, assemblait parlement sur parlement et en pronon-

çait inévitablement la dissolution, dès que les parlements touchaient au favori, et ils y touchaient tous. Ils l'accusèrent sans relâche de 1625 à 1628. Le comte de Bristol en parlait la rougeur au front dans la chambre des lords. Il l'accusait d'avoir scandalisé l'Espagne par le cynisme de ses immoralités, par l'audace de ses débauches. Sir Dudley Diggs et plusieurs autres membres des communes accumulèrent sur lui les délits et les crimes. Il avait usurpé le monopole des emplois les plus considérables; il avait pillé à son profit le trésor, comblé ses parents, ses créatures au détriment de la nation; il avait ruiné le commerce, volé la compagnie des Indes orientales, vendu les charges publiques, trafiqué de son crédit, attenté même à la vie du feu roi, son bienfaiteur, en lui administrant une potion suspecte sans l'ordonnance des médecins. « C'est un Séjan, s'écria sir John Elliot (8 mai 1626), le mal des maux est en lui et sur lui le remède! »

Voilà ce que le comte de Bristol, d'une part, et, d'une autre part, sir Dudley Diggs et sir John Elliot articulèrent devant les lords contre le duc de Buckingham. C'étaient là quelques-unes des plaintes qui grondaient sourdement, lorsqu'elles n'éclataient pas contre Buckingham. Elles avaient des rejaillissements qui montaient jusqu'au roi et qui le rendaient fou de colère. Alors il dissolvait ou prorogeait ses parlements. Mais comment s'en passer? Il envoyait en prison les adversaires et les ennemis. Sir Dudley Diggs et sir John Elliot étaient jetés dans des cachots, les comtes de Bristol et d'Arundel étaient écroués à la Tour. Charles, qui n'avait pas de subsides et qui avait une guerre à mener contre la maison d'Autriche, un peuple à gouverner, des maisons à entretenir, d'innombrables dépenses à supporter, était conduit à des actes d'une vraie tyrannie. Il taxait les approvisionnements de la cour, et tout était acheté pour elle à un prix fixé arbitrairement. Il condamnait à des emprunts forcés que chacun était obligé de payer illégalement. Il percevait, sans l'autorisation des chambres, les droits de *tonnage* et de *pondage*, qui étaient le meilleur du budget, car ils s'étendaient aux exportations et aux importations dans tout le royaume. Charles abordait cet élément de l'opinion, si fertile en

naufrages, avec la témérité de l'ignorance, comme un pilote inexpérimenté aborde la mer.

Au milieu de ces orages politiques, il avait des troubles domestiques. Le même homme qui le séparait de la nation l'éloignait de la reine. Pour que Buckingham fût le maître dans l'État et dans le palais, il était nécessaire que Charles fût en hostilité avec l'Angleterre et avec Henriette de France. Le favori divisait pour régner.

Charles, couronné à Westminster, le 2 février 1626, avait dissous son second parlement le 15 juin. Le mois d'août ne s'écoula pas sans qu'il eût chassé les serviteurs français de la reine. Ce fut une exécution. Tandis que le roi entraînait Henriette au château de Nonsuch, le secrétaire d'État Conway payait les gages des chapelains, des officiers et des domestiques non anglais de la reine. Cette petite suite était dirigée militairement sur Somerset-House, puis sur la France. Plus enfiévré que Buckingham, Charles écrivait à ce favori : « Délivrez-moi de ces étrangers, forcez-les, poussez-les comme des bêtes sauvages, et que le diable les accompagne. » Ce qui acheva de révolter la reine, c'est qu'on lui nomma trois chapelains inconnus et six dames insulaires, dont quatre étaient schismatiques.

Heureusement Bassompierre arriva comme ambassadeur à Londres. Il mit de l'huile dans sa diplomatie. Charles Ier trouvait sa femme inconvenante, remuante et séditieuse ; Henriette trouvait son mari pesant, despote, taciturne, à mille lieues des agréments du Louvre et de la gaieté française. Bassompierre ne prit pas de parti exclusif. Il calma le roi par des arguments d'homme d'esprit et par des flatteries d'homme de cour ; il adoucit la reine, avec l'approbation du roi, par l'organisation autour d'elle d'un groupe nouveau où il entrait une minorité française, un évêque, deux confesseurs et dix prêtres. Cette petite-fille de Jeanne d'Albret ne se contentant pas de la chapelle qu'elle avait à Saint-James, on promit de lui en bâtir une à Somerset-House.

La concorde fut ainsi rétablie entre les deux époux ; mais la lutte continua entre le roi et son peuple, entre les gouvernements de la France et de l'Angleterre. Ce qu'il y a de certain,

c'est que Buckingham était l'instigateur de ces dissensions, soit intimes, soit nationales, soit étrangères. Le roi subissait aveuglément la fascination du favori et lui sacrifiait tout sans effort : femme, nation, considération européenne.

Après la dissolution du parlement de 1626, qui succomba comme les autres pour avoir flétri Buckingham et qui s'était retiré sans voter de budget, sir John Elliot, Hampden et sir Thomas Wentworth furent emprisonnés pour s'être refusés au prêt forcé. Cette noble opposition éclaira chacun de ces hommes d'une auréole.

Hampden, cousin d'Olivier Cromwell, se servit de sa popularité pour faire nommer ce jeune puritain des marais d'Ely au parlement de 1628. Cromwell, à ce moment, marchait avec l'opinion publique, il ne la précédait pas. Il avait applaudi le roi comme tout le monde, lorsque le roi, après bien des hésitations et dans l'intérêt de Buckingham menacé, donna son assentiment à *la pétition des droits*. Par cet assentiment, le roi semblait consacrer la liberté personnelle, l'*habeas corpus ;* il semblait renoncer aux prêts forcés et aux taxes illégales. Ce n'était malheureusement pas son dernier mot. Quand il comprit que le parlement ne retranchait pas un des coups destinés à Buckingham, il se démentit, mais vainement. Le peuple anglais s'attacha si bien à *la pétition des droits*, il la serra si fortement dans sa main vigoureuse, qu'aucun monarque ne put l'arracher. Cette pétition était de papier, l'amour d'une grande nation la fit de métal. C'est sous cette forme qu'elle subsiste encore aujourd'hui.

Olivier Cromwell s'intéressait à ces questions sans aucun doute, mais les questions religieuses le saisissaient tout autrement. L'arminianisme épouvantait alors l'imagination de l'Angleterre, et Cromwell le redoutait comme un fléau.

Qu'était-ce donc que l'arminianisme, dont on a tant parlé pour l'obscurcir et qu'il est indispensable pour l'intelligence de cette histoire de dévoiler un peu? L'arminianisme ne fut d'abord qu'une doctrine théologique. Son fondateur, Jacques Arminius, était un simple ministre de l'Évangile à Amsterdam. Il mourut en 1609. Il n'entendait pas la prédestination à la manière de

Calvin. Il niait que personne fût réservé capricieusement de toute éternité, soit au salut, soit à la damnation. Il affirmait que nous sommes des agents libres, mobiles dans la grâce, qui est plutôt un moment qu'un état, qu'une permanence.

Comme cette doctrine, très-raisonnable d'ailleurs, était peu calviniste, et que beaucoup de ceux qui l'adoptaient, Laud entre autres, se montraient partisans du pouvoir absolu; comme de plus elle ne supprimait pas les pompes et les cérémonies du culte, les presbytériens et les patriotes en conclurent que l'arminianisme était diabolique, puisqu'il menait au despotisme et au papisme.

En ce sens, Charles Ier et Buckingham étaient tenus pour des arminiens, surtout pour des tyrans. Les parlements de 1625 et de 1626 avaient été indociles au roi, impitoyables envers Buckingham. Afin de regagner l'opinion publique, Charles avait investi son favori du commandement d'une expédition pour défendre les protestants de la Rochelle contre le gouvernement de Louis XIII. Cette expédition, après des évolutions diverses, échoua définitivement, et revint en Angleterre. Une autre expédition moins sérieuse, entreprise bien plus pour la diplomatie que pour la guerre, fut imaginée. Les ambassadeurs vénitiens à Londres et à Paris devaient réconcilier les deux couronnes, et guider Buckingham, malgré les apparences belliqueuses, à un accommodement avec le cardinal de Richelieu. Cet accommodement était une nécessité, car la maison d'Autriche, la commune ennemie, profitait de la guerre entre Charles Ier et Louis XIII. Buckingham comprenait cela ; mais il lui était triste de renoncer à sa réhabilitation en Angleterre par une comédie de dévouement aux réformés de la Rochelle; il lui était triste aussi de renoncer à sa vengeance contre Louis XIII et contre Richelieu. Il avait été leur victime. Lui, qui avait plu à la reine Anne d'Autriche et qui avait intéressé toutes les dames de la cour de Saint-Germain, il avait été éconduit par le grand cardinal, et il le haïssait. Cette rancune féroce de fat avait plus qu'aucune autre considération décidé la guerre contre la France. Les vingt-sept habillements complets et merveilleux avec lesquels il avait assiégé Anne d'Autriche, les diamants inestimables de son

manteau, de son épée, de ses doigts, de son chapeau et de ses éperons, ses prodigalités fabuleuses avaient réussi auprès de la reine. S'il eût pu reparaître en France comme ambassadeur, son triomphe était assuré. Et Richelieu l'avait écarté obstinément! Il aurait voulu incendier la France par la guerre civile, afin de rendre au cardinal de Richelieu mal pour mal. Et voilà que Charles Ier désirait renouer son alliance avec Louis XIII pour mieux combattre la maison d'Autriche et pour reconquérir sur elle le Palatinat de son malheureux beau-frère!

Buckingham, obligé de courber la tête, attendait ses instructions à Portsmouth. Le parlement de 1628 venait de fulminer contre lui, à l'exemple des précédents parlements. La haine des rues s'était allumée aux discours des orateurs. Buckingham n'était pas seulement exécré : le titre de son ami, de son serviteur était un arrêt de mort. Le 19 juin, la plèbe égorgea dans un carrefour de Londres le docteur Lamb, dont le seul crime était d'être le médecin de Buckingham. Des centaines de placards furent affichés sur les murs. Ils portaient tous le même texte que voici : « Qui gouverne l'Angleterre? Le roi. Qui gouverne le roi? Le duc. Qui gouverne le duc? Le diable. Que le duc y prenne garde, ou il sera traité comme Lamb, son médecin! »

Tandis que ces fureurs s'exerçaient autour de Westminster, d'autres fureurs éclataient dans les provinces au bruit des anathèmes du parlement contre Buckingham. Ce parlement de 1628, dont était Olivier Cromwell, alors peu compté, ce parlement, où fermentaient de si ardentes passions religieuses et politiques, avait lancé presque au moment de sa prorogation une remontrance formidable. Laud y était attaqué comme chef de l'arminianisme. « Les opinions de cette secte, disait la remontrance, Votre Majesté le sait bien, ne sont qu'un moyen artificieux pour introduire le papisme, et ceux qui en font profession sont des perturbateurs des Églises réformées. Ils semblent protestants, et dans leurs opinions ils sont de véritables jésuites. » Après ces préliminaires et l'énumération des calamités publiques, la remontrance ajoutait : « La principale cause de ces maux, c'est le pouvoir excessif du duc de Buckingham

et l'abus qu'il fait de ce pouvoir. Nous laissons à Votre Majesté le soin de considérer s'il est à propos pour le royaume qu'un si grand pouvoir par mer et par terre demeure entre les mains d'un seul sujet, quel qu'il puisse être... Nous désirons aussi humblement qu'il plaise à Votre Majesté de considérer s'il est de votre intérêt et de l'intérêt du royaume de conserver au duc de si importantes charges, dont il a trop abusé, et s'il convient de le souffrir plus longtemps auprès de votre sacrée personne. »

Cette remontrance, qui désolait le roi, incendia le peuple. Elle désignait Buckingham à la colère universelle. Charles était contristé. Buckingham, lui, était troublé; mais il cherchait à dissimuler son émotion sous le dédain. Il s'était hâté vers Portsmouth pour une expédition en faveur de la Rochelle. C'était une dérision. Buckingham se résignait à finir par nécessité une guerre qu'il avait commencée par vengeance. Il allait, sous un appareil belliqueux, faire de la fourberie et trahir sans remords les protestants français, qu'il avait aidés sans vertu et sans génie.

Il avait passé le pont qui joint au comté de Southampton la petite île de Portsea, où est bâtie Portsmouth. Le roi avait traversé aussi ce pont. Il s'était logé à la campagne, à cinq milles de Portsmouth, chez Daniel Morton. Buckingham s'était installé à Portsmouth, dans la ville, afin de mieux surveiller la flotte qu'il devait commander. Un autre personnage, un aventurier puritain, avait franchi le même pont et se trouvait sur la même petite île que le roi et Buckingham. Il avait rôdé autour de l'hôtel du favori ; il avait erré sur le rivage de Portsmouth, et il avait regardé, sans les voir, les beaux parages de Spithead qui séparent de la côte du Hampshire l'île de Wight. Cette rade de Spithead, qui peut être un havre de salut et de sûreté pour plus de douze cents vaisseaux de ligne, cet établissement maritime de Portsmouth, le plus colossal de l'Angleterre depuis la reine Elisabeth, n'attiraient pas l'attention du rude étranger, qui avait fait cependant un long chemin pour atteindre la petite île. Sa préoccupation était intérieure et farouche.

On était au 23 août 1628. Le duc de Buckingham se leva de bonne heure. Il est permis de supposer qu'il n'avait pas dormi.

Quelle que fût sa légèreté, il avait reçu une vive commotion. Il essayait de sourire à la réprobation de son pays, mais il en souffrait. Il avait perdu son calme; ses sommeils étaient courts. Il avait d'ailleurs beaucoup à faire. Ce jour-là donc, sa voiture l'attendait à sa porte, dès le matin. Il avait le roi à visiter et des ordres innombrables à donner çà et là. Debout aux premières heures de l'aube, il avait expédié plusieurs affaires, lorsqu'il s'interrompit pour répondre à une députation de Français protestants, parmi lesquels était M. de Soubise, frère du duc de Rohan. Le duc eut bientôt fait. Il eut presque une altercation avec ces hardis huguenots, qui se méfiaient de lui et qui niaient une nouvelle reçue par le duc, la délivrance de la Rochelle par elle-même. Ils craignaient que cette nouvelle ne retardât l'expédition. Le duc abrégea la séance et acheva de s'habiller. Son négligé le plus simple eût été une parure pour d'autres. Quand il sortit de son cabinet de toilette et qu'il entra dans sa galerie, les Français y étaient encore. Il y avait aussi dans cette galerie un inconnu mystérieux et tranquille dont personne ne savait le nom. Le duc s'avançait vers le perron. Il s'arrêta et se retourna un peu de gauche à droite pour écouter le colonel Frier. C'est dans cette attitude qu'il fut percé d'un couteau qui lui resta au sein. Il le retira vivement et cria un mot de colère à l'assassin : « Manant! » dit-il, et il tomba roide. Ses serviteurs s'empressèrent. Il ne respirait plus. Il rendait le sang par la plaie, par la bouche et par les oreilles. Il avait été frappé au cœur.

La duchesse accourut aux lamentations de ses gens et demeura comme foudroyée de douleur. Les Français, très-innocents de ce crime, en furent d'abord accusés. Ils auraient pu être victimes; mais, par un de ces coups de conscience qui arrachent parfois aux coupables l'aveu de leurs fautes, le meurtrier caché dans la foule s'écria soudain : « C'est moi qui suis l'homme. » Il fut assailli aussitôt, et il eût été mis en pièces sans Carleton et quelques autres amis du malheureux duc, qui sauvèrent l'assassin, afin de découvrir par lui ses complices. Il n'en avait pas. On le fouilla, et on trouva sur lui la preuve de son fanatisme. C'était une note écrite de sa main et ainsi con-

çue : « Celui qui n'est pas prêt à sacrifier sa vie pour l'honneur de son Dieu, de son roi et de son pays est un lâche, qui ne mérite pas le nom de gentilhomme ou de soldat. Si le courage ne nous était pas ôté à cause de nos péchés, ce duc ne serait pas depuis si longtemps impuni. — JOHN FELTON. »

Le meurtrier avait signé son nom. Il était Irlandais; il avait été lieutenant dans l'armée. Il avait lu la remontrance du parlement contre Buckingham. C'était, selon Felton, une sentence, et il était venu dans un tourbillon de justice pour l'exécuter. Du reste, il ne connaissait pas personnellement le duc et n'avait contre lui aucune inimitié. Dans la prévision d'une autre vie, il s'était même attendri sur Buckingham, et il avait prié pour son salut éternel en le tuant. « Mon Dieu! avait-il dit, ayez pitié de son âme! »

Pendant que la duchesse sanglotait près du cadavre de son mari, un courrier portait au galop la cruelle nouvelle à Charles Ier. La maison de campagne qu'il occupait n'était pas loin de Portsmouth. Ce prince apprit une si grande catastrophe avec sérénité. Il n'était pas seul, et il eut la force de cacher son émotion. Dès qu'il fut sans témoins, il fondit en larmes. Il pleura silencieusement cet ami dont les grâces le fascinaient et auquel il n'avait jamais résisté. Il adopta sa veuve, ses enfants, jusqu'à ses créatures, qu'il maintint en place. Le comte de Holland, le favori de Buckingham, comme Buckingham était le favori du roi, n'aura qu'à demander pour obtenir. Laud, le confesseur du brillant duc, sera fait évêque de Londres et archevêque de Cantorbery. Tout ce qui rappellera le martyr, comme le nommait Charles, lui sera sacré. Il décida que Buckingham reposerait à Westminster, au milieu des rois et des grands hommes de l'Angleterre; mais afin que le peuple ne profanât pas ce cercueil, le corps fut inhumé secrètement dans l'abbaye, le 17 septembre. Ce fut donc furtivement et parmi les ombres de la nuit, que Charles accorda au mignon de son père et au sien la gloire d'une tombe à Westminster.

Buckingham, certes, ne méritait pas cet honneur. Il avait été brave, et sa beauté impertinente éclate encore dans ses portraits. Le front est hardi par la hauteur, et les cheveux

longs retombent en boucles sur les épaules; la moustache et la royale sont aiguisées en sarcasmes; les yeux écartés ont un clignement de moquerie, et la bouche a un sourire de dédain. L'attitude est noble, avec une pointe d'insolence et des fantaisies de costume merveilleuses. Les ordres de la Toison d'or et de la Jarretière, les diamants et les perles fines étoilent des vêtements d'une coupe exquise, que surmonte pittoresquement une fraise de dentelles carrée et découpée en feuilles de chêne. Rien de plus galant, si l'on ajoute à tout cela l'épée étincelante au côté.

Voilà le Buckingham qui plaisait tant à Jacques et à Charles, le Buckingham qui fut pour eux un si dangereux compagnon, un si mauvais conseiller. Il les lança dans une voie pleine de périls, au bout de laquelle était l'abîme. Il n'était ni un marin, quoiqu'il fût grand amiral; ni un capitaine, quoiqu'il eût commandé des armées, ni un homme d'État, quoiqu'il dirigeât trois royaumes. Il n'était pas davantage un financier, quoiqu'il eût les clefs du trésor. Il n'avait qu'une maxime: trouver de l'argent à l'aide de la prérogative royale. C'est ainsi qu'il prépara sa propre ruine et la ruine des Stuarts. Il exaspéra le parlement. Il fut le provocateur exécrable d'un duel à mort entre la nation et le roi sur le terrain de l'impôt.

LIVRE DEUXIÈME

John Selden. — Laud. — Thomas Wentworth, lord lieutenant d'Irlande. — Son apostasie. — Soumission du roi à la reine. — Condamnation de Prynne (1632). — Déportation de Bastwick et Barton. — Opposition de Hampden au *ship money*. — Son procès. — Son portrait. — Voyage du roi en Écosse (1633). — Il veut lui imposer la liturgie anglicane. — Le Covenant écossais (1638). — Marche du roi vers Berwick. — Lesley. — Charles traite avec l'armée écossaise (1639). — Le parlement refuse les subsides. — Sa dissolution (1640). — Combat de Newburn. — Le long parlement. — Ses illustrations : Hampden, Saint-John, Denzil Hollis, Pym, Henry Vane, Selden, E. Hyde, sir Kenelm, lord Falkland, Cromwell. — Chambre des lords. — Le comte d'Essex. — Milton. — Sidney. — Les cavaliers. — Les têtes rondes. — Les puritains. — Les presbytériens. — Retour de Prynne (1640). — Le parlement fait arrêter lord Strafford et Laud. — Procès de Strafford. — Son jugement. — Sa mort (1641).

Il fallait que le duc de Buckingham eût bien profondément blessé le sentiment public en Angleterre, puisque je trouve parmi ses accusateurs obstinés le noble et modéré John Selden.

Cet homme de tant d'érudition et d'un esprit si lumineux, qui acquérait la science par amour de la vérité et qui la répandait à flots par amour de l'humanité, se fit emprisonner par amour de la liberté, sous Charles Ier. L'opposition d'un tel homme, si bon et si grand, est une condamnation de Buckingham et du maître de Buckingham. Il les reprit avec sa douceur et sa supériorité lorsqu'ils violaient les lois, comme il confondait la fourberie ou l'ignorance des prêtres de son temps, qui citaient à faux l'Écriture sainte. Il se contentait de dire aux théologiens : « Peut-être est-ce traduit ainsi dans votre Bible de poche dorée sur tranche, mais voici ce que signifie soit l'hébreu, soit le grec. » A Buckingham il disait : — « Pre-

nez garde, le tonnage et le pondage sans l'approbation des communes, les prêts forcés dans les maisons de la vieille Angleterre amèneraient le divorce entre la dynastie et le peuple. Or, c'est le mariage qu'il faut maintenir par de meilleures mesures. » Il disait cela, John Selden ; il parlait tour à tour ainsi soit au clergé, soit au gouvernement, et cet homme admirable triomphait avec modestie.

On crut, à la mort de Buckingham, que tout allait changer, et rien ne changea. Car la reine devint la favorite comme Buckingham était le favori. Il était arminien, elle fut catholique. Elle fut aussi avide d'argent, aussi éprise du pouvoir absolu pour en percevoir, au mépris du parlement.

« L'affection du roi pour la reine, écrit le grand comte de Clarendon, était une sorte de mélange extraordinaire ; c'était un composé de devoir, d'amour, de générosité, de gratitude et de tous les sentiments qui élèvent la passion au plus haut degré. Aussi ne voyait-il que par les yeux de cette princesse, et ne se décidait-il que d'après son opinion. Ce n'était pas assez pour lui de payer à la reine ce tribut d'adoration ; il voulait encore qu'on sût bien qu'il était dominé par elle, ce qui n'était bon ni pour lui ni pour cette princesse. A une grande beauté la reine joignait un esprit et un caractère excellents ; elle répondait à la tendresse du roi par les plus nobles sentiments, et tous deux étaient le véritable idéal de l'union conjugale. Le duc de Buckingham avait, pendant sa vie, tenu soigneusement cette princesse éloignée des affaires ; dès qu'elle fut admise à connaître les plus secrètes et à y prendre part, elle trouva un tel charme d'abord à les étudier et à les discuter, ensuite à les décider, qu'elle y apporta toujours l'énergie de la passion.

« Elle avait tant souffert de se voir condamnée, tant qu'avait duré le règne de ce fameux favori, à ignorer tout et à ne se mêler de rien, qu'elle ne connaissait plus d'autre plaisir que de savoir tout et de prononcer souverainement sur tout. Il ne lui paraissait que juste qu'elle disposât de toutes les grâces et de tous les emplois comme l'avait fait ce favori, qu'au moins le roi ne se déterminât sur rien sans sa participation. Cette princesse ne réfléchissait pas que l'envie générale qui se déchaîna

contre cet homme puissant, ne s'attachait pas à sa personne, mais à son pouvoir, et qu'un pouvoir semblable exciterait également la plainte et le murmure, tant qu'il résiderait dans une autre personne que le roi. Sur ce point, ses désirs étaient si parfaitement d'accord avec ceux de son mari, qu'elle souhaitait avec une égale ardeur, et de se voir en possession d'une autorité sans bornes, et d'être bien publiquement connue pour maîtresse absolue de tout.

« Ce fut là, au fond, quelles que soient d'ailleurs les autres circonstances qui concoururent aux désastres de ces temps, le principe des premières et funestes préventions qui s'élevèrent contre le roi et son gouvernement, et ne cessèrent de le poursuivre. Le malheur de la reine et de l'État voulut que cette princesse n'eût autour d'elle personne qui eût assez d'habileté ou de dévouement pour lui faire connaître les dispositions du royaume et le caractère de la nation. »

Ce que ne dit pas Édouard Hyde, bien qu'il l'insinue souvent, et ce qui ressort de tous les documents sérieux, c'est que la reine était une princesse remuante, orgueilleuse, capricieuse, élevée à la française et à l'italienne, dans tous les préjugés du droit divin et du catholicisme. Toute la différence donc entre elle et Buckingham, c'est qu'il était arminien, un papiste de tendance, et qu'elle était une vraie papiste. Tous deux étaient également absolutistes, tous deux aspiraient également à constituer un budget tyrannique, sans le concours du parlement. La reine continua donc Buckingham plutôt qu'elle ne le remplaça. Cette ressemblance et presque cette identité ravit le roi. Il retrouvait son favori dans sa femme.

Charles I[er] n'était pas homme à comprendre les difficultés religieuses, politiques et financières qui devaient l'assaillir. Il s'imaginait, ce beau gentilhomme des toiles de Van Dyck n'avoir rien de tragique à craindre. N'interposerait-il pas sa prérogative royale? Ne suffirait-elle pas à dénouer ou à trancher tous les nœuds?

La question était double. Il fallait régler le culte sans consulter les consciences et régler l'État sans assembler le parlement. Pour la solution de ces grands problèmes, le roi s'ad-

joignit Laud, la créature et le casuiste de Buckingham, puis Thomas Wentworth, que Buckingham avait distingué et qu'il avait commencé à corrompre.

Laud, que l'on tenait pour le chef de l'arminianisme, c'est-à-dire de la secte la plus rapprochée du catholicisme, était en réalité un anglican despotique. Nommé successivement évêque de Londres et archevêque de Cantorbéry, il résolut de soumettre toutes les sectes dissidentes à une liturgie qu'il rédigea et où il ne manqua pas de consacrer la hiérarchie épiscopale. Il était naturellement à la tête de cette hiérarchie en sa qualité de primat du royaume. L'archevêché de Cantorbéry était une sorte de vice-papauté ecclésiastique sous le pontificat royal.

Guillaume Laud était d'une naissance obscure. Son éducation avait été nulle. Ses manières étaient d'un rustre d'Église. Gauche et brutal, il offensait ceux qu'il cherchait à gagner. Son esprit par surcroît était si peu souple, que la sécheresse de sa parole trahissait ses intentions les plus bienveillantes. Il voulait ne pas froisser, plaire même, et il blessait. Désobliger n'était pas seulement son malheur, c'était sa faculté, presque son génie. Du reste, tellement religieux, tellement intègre, que la tentation n'approche que rarement de sa vertu. Il céda quelquefois à la cruauté, il fut souvent persécuteur. Il avait néanmoins de la droiture jusque dans le mal. Il était aussi impossible de l'aimer que de ne pas l'estimer. Quoique généralement irréprochable, il fut toujours odieux. Ses portraits confirment l'histoire. Le visage est large, plat et bourru. Le hérissement des sourcils annonce l'étonnement, et leur froncement l'opiniâtreté. La bouche maussade exige la soumission et persuade la révolte, accomplissant infailliblement par la brusquerie le contraire de ce qu'elle désire. Les yeux, doux et fixes cependant, expriment la piété et la résolution, une piété étroite, il est vrai, et une résolution de sectaire.

Tout autre est sir Thomas Wentworth. Il était allié aux Stuarts. Il possédait de vastes terres dans le comté d'York. Il y avait une irrésistible influence de grand propriétaire et de grand esprit. Ce qui ajoutait un charme à sa demeure, c'était

sa jeune femme, que des estampes authentiques montrent encore la tête penchée, avec un cou de cygne, une perle à chaque oreille, une lueur aux yeux, un sourire aux lèvres, une candeur adorable dans toute la physionomie. Wentworth aimait cette femme, mais il aimait aussi les libertés de l'Angleterre. Nul ne les défendit d'abord mieux que lui. Il contesta toutes les prétentions iniques de la couronne avec un éclat incomparable. Impôt de tonnage et de pondage sur l'importation et l'exportation; impôt de *ship money* pour la construction d'un certain nombre de navires; impôt déguisé sous le nom d'emprunts obligatoires; impôts de toute espèce inventés pour les desseins et les prodigalités de la cour, Wentworth rejetait tout, à moins que le parlement n'eût tout consacré par son intervention. Il poursuivit Buckingham comme une proie (1526), et il préféra la prison avec Elliot et Hampden à l'humiliation de contribuer au prêt forcé. Nul plus que lui ne marqua d'une empreinte virile la pétition des droits, et ne contraignit davantage (1528) l'assentiment de Charles Ier à cette seconde grande charte.

Wentworth était alors le plus illustre chef de l'opposition. Malheureusement la conscience ne fut pas assez riche pour le payer. Il lui fallait des récompenses vulgaires. Il écouta la voix secrète de Buckingham, aussi persuasive que celle du serpent. Il fit volte-face, et, sous les auspices de Richard Weston, il se dévoua tout entier à la cour. Ses rares partisans affirment qu'il voulut sauver la prérogative royale trop affaiblie. J'incline à croire qu'il y eut quelque sophisme de délicatesse dans la détermination de Wentworth. Il excellait à justifier ses moins nobles passions par de spécieuses théories. Certes l'indulgence est un devoir et un plaisir, pourvu qu'on ne la pousse pas jusqu'à la trahison de la vérité. Jusqu'à de nouvelles preuves, je persisterai donc à penser que dans l'apostasie de Wentworth il y eut plus d'ambition que de vertu. Je me défie d'une vertu qui stipule si bien ses récompenses. La progression est rapide. Sir Thomas Wentworth, à peine reconcilié (1628), est nommé successivement baron, puis vicomte de *Wentworth*, puis lord président du Nord.

à son ami Laud. Wentworth s'entoura d'abord de toutes les pompes de la royauté qu'il représentait. Il savait ce qu'il faisait. « Les Irlandais, disait-il, doivent tout ce qu'ils possèdent à l'indulgence du vainqueur. Les concessions anciennes peuvent être retirées ou modifiées. L'Irlande est pays conquis. » Aussi Wentworth n'est pas un magistrat, mais un proconsul. Il adjuge la quatrième partie des terres à la couronne ; il prononce des amendes arbitraires ; il viole la parole royale. Et pendant qu'il avait le bras, un bras impitoyable, dans l'oppression de l'Irlande, il avait l'esprit de direction dans l'oppression de l'Angleterre.

Ni les fureurs, ni les héroïsmes ne manquèrent contre la tyrannie. L'avocat *Prynne* fut condamné par la chambre étoilée pour un pamphlet intitulé : *Histriomastix*. C'était une instruction semée d'injures. *Prynne* y stigmatisait le théâtre, les acteurs, les mascarades; il y faisait des allusions au roi, à la reine, à toute la noblesse qui donnaient l'exemple du paganisme. La danse était maudite par le puritain, la danse dont chaque pas était un pas vers l'enfer. La chasse, les fêtes populaires, les chansons pour la plantation des arbres de mai, les repas de Noël n'étaient pas épargnés non plus. Le cachot où *Prynne* avait été jeté (1632), loin de le refroidir, l'échauffa, l'exalta. Il accusa du fond de cette geôle humide, les évêques, il leur reprocha de substituer à la doctrine primitive l'arminianisme, ce vestibule du paganisme et de la corruption romaine. Il embaucha contre les prélats impies le médecin Bastwick et le théologien Burton. A eux trois, ils dénoncèrent les exactions du gouvernement, les simonies du haut clergé. Les évêques étaient tous des lords de Satan, des soldats de l'Antechrist, des profanateurs d'âmes. Traduits par ordre de Laud devant la chambre étoilée, les trois puritains, après des défenses violentes, furent frappés d'une sentence cruelle. L'amende fut pour chacun de cinq mille livres. La prison devait être perpétuelle et solitaire. Ils subirent de plus (30 juin 1637) deux heures de pilori et l'amputation des oreilles. Ces oreilles sanglantes tombées sur l'échafaud, les intrépides libellistes les ramassèrent et les montrèrent à la foule. L'émotion

du peuple fut grande et alla croissant après le supplice, pendant le voyage de ces malheureux vers les îles qui leur étaient assignées jusqu'à leur dernier soupir. Ils n'étaient plus des coupables, mais des martyrs. Les hommes criaient de colère, les femmes pleuraient de pitié. Des milliers d'ouvriers, de paysans, suivirent ces sombres cortéges, avant-coureurs sinistres de la guerre civile. Prynne fut envoyé à Jersey, Bastwick dans l'une des Sorlingues, et Burton à Guernesey. Séparés par la mer, chacun de ces fiers puritains n'eut désormais pour patrie qu'une petite île et pour demeure qu'une forteresse.

Il y eut d'autres dévouements plus purs, plus éclairés et non moins intrépides, le dévouement de Hampden, par exemple.

Hampden était un gentilhomme de Buckingham shire. Il avait l'âme romaine. La liberté lui était plus chère que la vie. Rien ne lui paraissait plus doux que de souffrir pour ses convictions. Il s'était refusé en 1626 au prêt forcé, et il avait payé son courage de la prison. En 1637, il se disposait avec Olivier Cromwell, son cousin, et d'autres amis, à faire voile vers l'Amérique pour y fonder une colonie de patriotes, lorsqu'un ordre du conseil les retint sur le sol de l'Angleterre. Hampden y protesta en déniant les vingt shillings de sa taxe des vaisseaux. Cette taxe, il la rejetait comme illégale parce qu'elle n'avait pas été consentie. Il fut cité devant les barons de l'échiquier. Là, pendant onze jours, à partir du 6 novembre, M. Holborn prouva, d'après des traditions, que Hampden devait payer le subside du *ship money*, et Saint-John, parent aussi de Cromwell, soutint que Hampden ne devait pas payer, puisque le Parlement n'était pas intervenu pour légitimer l'impôt. Il invoqua la *pétition des droits* approuvée par Charles Ier. Toute l'Angleterre était de cœur avec Hampden. Les barons de l'échiquier gardèrent trois mois la cause. Après une si longue délibération, ils jugèrent contre Hampden, qui eut cinq voix sur douze; le roi en eut sept. Seulement, derrière le roi il n'y avait que la cour; derrière Hampden il y avait la nation.

Ce procès est un événement dans l'histoire d'Angleterre.

Hampden est le prophète, par son opposition opportune, de l'affranchissement. Depuis douze années les parlements étaient suspendus et comme supprimés. Hampden les rendit nécessaires, inévitables. De là sa popularité immense. Il était digne d'une telle popularité. Nul ne fut plus modeste, plus brave, plus éloquent. Il était honnête comme la conscience. Ses portraits de cette date ont un charme d'expression extraordinaire.

Hampden est jeune encore dans sa maturité hardie. Une grâce de candeur voile à demi l'audace du grand patriote. On la sent néanmoins cette audace contenue. L'aspect de cet Anglais noblement résolu est d'une fermeté sublime. Tout en lui semble grandir en résistant. Son menton est solide, sa bouche un peu serrée, son regard assuré, pénétrant, et son front bosselé semble sillonné par une foudre intérieure. Ses longs cheveux doués de vie rappellent ceux de Samson et paraissent un symbole de force. L'esprit de la Bible a passé par là. Hampden serait un héros hébraïque, s'il n'était, avant tout, le patriote de la vieille Angleterre, le précurseur invincible des parlements, le presbytérien politique bien plus que le puritain religieux du dix-septième siècle.

La victoire donnée à Charles par les barons de l'échiquier était une victoire décevante et funeste. L'arbitraire royal s'en accrut. Il s'étendit avec plus de sécurité à tout, à l'impôt sous toutes les formes, à la marine, à l'armée, à la religion. La reine, d'une intolérance superbe qui lui fut trop rendue, prodiguait les faveurs au catholicisme, les dédains à l'hérésie et au schisme; le roi humiliait la ville de Londres, un peu rebelle aux taxes, il la provoquait même jusqu'à détenir captifs les magistrats, jusqu'à interdire l'épée au *lord maire;* Wentworth frappait de sa canne les officiers irlandais, comme de ses exactions la pauvre île de sa vice-royauté hautaine; Laud enfin torturait la presse, multipliait les pompes de la liturgie, recommandait les amusements le dimanche, exagérait la hiérarchie épiscopale, et faisait craindre par ses imprudences un acheminement systématique vers ce qu'on appelait le papisme.

Tout semblait facile en Angleterre et en Irlande, mais l'Écosse

inquiétait, l'Écosse toujours redoutable, quelquefois fatale aux Stuarts. Charles Ier avait mécontenté cette nation turbulente et fière, en reprenant (1628) les propriétés ecclésiastiques livrées par la réformation à la couronne et vendues, pendant la minorité du roi Jacques, par les régents Murray et Morton. Les possesseurs de ces propriétés troublés dans leur fortune devinrent des ennemis mortels. Les indemnités ne les apaisèrent pas. Lors de son couronnement et du voyage qu'il fit à cette époque (1633) dans son pays natal, Charles fut indigné de l'énergie avec laquelle le parlement d'Edimbourg lui contesta le droit de régler les costumes ecclésiastiques et la juridiction des évêques, deux prétentions très-ardentes de sa prérogative suprême. Les Écossais n'étaient pas mieux disposés aux complaisances, lorsqu'en 1637, le roi, selon l'expression de Ludlow, ordonna de leur tâter le pouls. Il leur envoya un formulaire de prières et une liturgie conformes aux plans de Laud et à l'anglicanisme mitigé du prélat. La hiérarchie épiscopale y était entière. Les Écossais, peuple, nobles, prêtres, s'échauffèrent. Presque sans se concerter, ils s'entendirent.

Le puritanisme régnait dans les âmes. Le prophète de cette doctrine, son apôtre, son théologien et son législateur avait été Knox. Une telle doctrine était une démocratie. Elle était radicale et implacable. Elle n'avait pas rejeté le pape pour admettre des évêques, une monnaie du pape, des papes au petit pied. Quand on avait horreur du pape de Rome, comment s'inclinerait-on devant les papes de Winchester, d'York ou de Peterborough? Cette haine contre les évêques était un feu, et ce feu, qui embrasait, qui dévorait le cœur des hardis sectaires, alluma la guerre civile.

Charles Ier, qui éprouvait non moins que son père le dégoût du puritanisme, était bon protestant, comme Wentworth et Laud, malgré leurs concessions à la reine. Mais tout contraire qu'il fût au pape, il était favorable aux évêques, lesquels, par reconnaissance, préconisaient le *droit divin*. L'autorité du roi et l'autorité des évêques se prêtaient donc un mutuel appui. La hiérarchie ecclésiastique n'était pas seulement pour Charles Ier une théorie politique; elle était une sorte de dogme et il y

avait mis le sceau de sa conscience. La hiérarchie, c'était à ses yeux une chose sacrée. Il pensait comme son père qui avait dit : « Pas de roi sans évêque. »

Quelle que fût sa conviction, une des grandes fautes de Charles fut de vouloir assujettir l'Écosse à la liturgie anglicane, c'est-à-dire à l'autorité des évêques. Le peuple cria au papisme. Les nobles, qui ne pouvaient supporter des rivaux d'influence tels que les évêques, approuvèrent la passion fanatique du peuple. Le clergé applaudit à la colère des foules et de l'aristocratie; il la porta au comble et la bénit.

C'est que le clergé écossais, depuis Knox, était presbytérien et voyait dans chaque ministre de l'Évangile l'égal d'un évêque. Ce radicalisme des presbytériens s'enflamma de plus en plus parmi les puritains, qui n'étaient au fond que des presbytériens violents.

Voilà comment les Écossais se soulevèrent pour la défense de la foi.

Ils formèrent une association, une ligue hérétique. Ils s'emparèrent de la grande église de Saint-Gilles, où la voix de Knox avait retenti, et là, sous les voûtes sonores, ils tinrent un meeting et jurèrent le *covenant*, un acte de protestation contre le papisme et la hiérarchie ecclésiastique (1er mars 1638). Un peu plus tard, au mois de novembre de la même année, dans l'assemblée de Glasgow, ils excommunièrent les évêques et ils abolirent l'épiscopat.

Le roi eut recours à la force. Il réunit une armée à York. Le comte d'Arundel en était le général en chef, et le comte d'Essex le lieutenant général. La cavalerie était sous les ordres du comte de Holland, qui avait été l'ami de Buckingham, le favori du favori. Charles, à la tête de cette armée qui ne comptait pas moins de vingt mille hommes, s'avança vers Berwick. Les Écossais ne s'étaient pas déconcertés sous les menaces royales. Une armée de volontaires s'était improvisée autour du général Lesley. Les ministres de l'Évangile avaient demandé quatre hommes par paroisse, et ils avaient été obéis. Eux-mêmes, les plus braves et les plus éloquents, l'élite du clergé, marchaient avec ce troupeau de lions dont ils étaient les pas-

teurs. Lesley commandait à une Église plutôt qu'à un camp. Ses soldats entendaient deux sermons par jour, un le matin, un autre le soir. Avant et après le sermon, ces covenantaires, au nombre de vingt mille aussi, se livraient aux exercices militaires, discutaient les Écritures ou chantaient les psaumes. Chaque tente avait un étendard avec cette devise, sous le chardon d'Écosse : « Pour la couronne du Christ et le covenant. » — « Je ne me suis jamais trouvé dans de plus heureuses dispositions, écrivait Baillie, l'un des presbytériens qui firent cette campagne, pour le Seigneur. J'étais comme un homme qui a pris congé du monde et j'étais dévoué à ce service sans retour, jusqu'à la mort. Il me semblait que la grâce de Dieu était répandue sur moi ; il me semblait qu'un esprit de douceur, d'humilité, et cependant de hardiesse et de courage, m'animait. » Les plus humbles étaient électrisés du même enthousiasme.

Lesley avait marché dans la direction de Berwick au-devant du roi, et il prit position à un mille et demi des Anglais près de cette ville. Les Écossais criaient : « Des parlements et plus d'épiscopat ! » Ils entonnaient leurs hymnes bibliques, et leurs voix montaient plus haut que le bruit des flots de la Tweed, que les mugissements de la mer. Charles sentit sa faiblesse. Les vœux de son armée ne différaient guère des vœux de l'armée écossaise. Il s'arrangea donc pour traiter au lieu de combattre. Il promit dans les trois mois une assemblée générale pour les questions religieuses et un parlement pour les questions financières et civiles. Les deux armées furent licenciées (juin 1639).

Tandis que les covenantaires espéraient tout de leur parlement écossais, le roi, qui avait son arrière-pensée, convoquait, après douze ans de pouvoir absolu, un parlement anglais (3 avril 1640). Charles se flattait d'obtenir par là de l'argent pour une armée nouvelle. Il se proposait de dompter, à l'aide de cette armée, l'insolence des covenantaires. Mais le parlement, peut-être à cause de cela et dans la crainte d'un redoublement d'oppression, ne vota pas de subsides, exigeant préalablement le redressement d'un certain nombre de griefs et la concession de garanties constitutionnelles. Le roi s'irrita. Wentworth, qui

avait été fait comte de Strafford, le 12 janvier, appuya auprès de Charles la dissolution du parlement, qui fut déclarée le 5 avril.

Le parti national se prononça pour les covenantaires et contre le gouvernement de White-Hall. Charles leva des contributions de sa seule autorité. Il reparut à York. Le comte de Northumberland s'étant dérobé au commandement en chef sous prétexte de maladie, Strafford se chargea de ce fardeau. Le grand orateur devint général. Cette fois lord Conway dirigeait la cavalerie. Les troupes royales entrèrent dans le Northumberland.

Lesley, cependant, n'avait pas eu de peine à réformer son armée presbytérienne. Il avait le plus soudain et le plus puissant des recruteurs, l'enthousiasme religieux. Les ministres, en descendant de leurs chaires, partaient avec le contingent des paroisses. Les psaumes étaient leur Marseillaise. Autant de soldats, autant de Bibles. Les Écossais cheminaient en ordre, comme dans une procession, sous les regards de Dieu. Nul blasphème, mais des exhortations, des prières, des conversations pieuses. Beaucoup souhaitaient la mort ; car la mort, ce serait le martyre, ce serait le ciel. N'allaient-ils pas combattre le papisme, l'arminianisme, l'épiscopat ? Pour eux, c'était tout un. Ils affranchiraient l'Angleterre en même temps que l'Écosse. Les deux pays n'étaient-ils pas en proie aux fils de Satan, aux tyrans déchaînés d'Israël ? *Lesley*, stimulant cette ardeur, traversa la Tweed, cette rivière boréale que j'ai vue rouler autant de nuages que de flots, et dont l'embouchure dans la mer du Nord est dominée par les toits rouges de Berwick. Le général écossais continua son mouvement stratégique vers la Tyne. Lord Conway, détaché par son chef le comte de Strafford, attendit de pied ferme à Newburn les Écossais. On m'a montré le champ de cette escarmouche qui eut de si grandes suites. Les Écossais se lancèrent de la rive gauche de la Tyne. Culbutés une première fois dans l'eau noire du fleuve industriel qu'ils teignirent de leur sang, ils se précipitèrent de nouveau et s'établirent sur la rive droite, d'un rude élan. Les Anglais se retirèrent les uns par Newcastle,

les autres par Durham sur York. Le comte de Strafford ne chercha pas, comme l'ont affirmé plusieurs historiens, à prolonger et à passionner la guerre. Les délibérations du conseil, le témoignage de lord Conway, les Mémoires de Hardwick ne laissent pas de doute à cet égard. Les motifs de Strafford pour dissuader, au contraire, son maître des hostilités ne se devinent que trop. L'armée anglaise était brave, mais elle n'était pas sûre. Le vent du siècle soufflait sur elle. Dans le cœur, elle était *covenantaire*. De son coup d'œil d'homme d'État, Strafford pénétra la situation à laquelle, du reste, il avait tant contribué. Son courage fut vaincu par son intelligence. Il ne s'opposa pas à une suspension d'armes ni au dessein suggéré au roi d'assembler à York une élite de noblesse. Le roi fut entraîné par les pairs (septembre) à convoquer un parlement, afin de régler, de concert avec la nation, toutes les affaires. L'armée écossaise devait recevoir jusqu'à cette convocation vingt mille livres sterling par mois.

Charles fit enfin ce grand pas sous l'aiguillon de la nécessité. Depuis 1628, il hésitait. Au commencement de cette année (1640), le roi avait tenté un parlement et l'avait brisé. Ce parlement n'avait pas duré un printemps. Au bout de quelques semaines, Charles avait reculé avec angoisse. Il ne se résigna pas sans horreur, après le *court parlement*, au nouveau parlement, qu'il ouvrit le 3 novembre 1640 et qui fut le *long parlement*, le plus illustre de tous les parlements de l'Angleterre.

Ce parlement, dont Lenthall, un avocat, fut l'orateur (le président), absorba tout. L'opinion lui communiqua sa force invincible. La reine, Laud, Strafford, le roi et la cour furent annulés. La majorité était des deux tiers contre les abus. Les chefs du parlement eurent une popularité soudaine qui centupla leur influence.

C'était d'abord Hampden, un patriote intrépide, dont la beauté relevait encore le courage et qui avait bravé en face la tyrannie. A côté de lui, on distinguait Saint-John, son défenseur dans le retentissant procès du *ship money*. Saint-John restait l'ombre sinistre de Hampden; il apparaissait, cet avocat

subtil, avare et dissimulé, dans un contraste singulier avec le héros de la résistance légale, ce généreux Hampden, à qui il devait toute sa célébrité.

Denzil Hollis, le second fils du comte Clare, avait le cœur d'un chevalier et la bouche d'un orateur. Aristocrate hautain, ami chaud, ennemi implacable, il voudra toujours une liberté modérée ; presbytérien humoriste et immuable au début de la révolution, wigh superbe à la fin.

M. Pym était un tacticien d'assemblée, un grand capitaine de parlement. Il logeait chez sir Richard Manley, dans une ruelle derrière Westminster. C'est là qu'il donnait des dîners aux collègues qu'il désirait gagner. Comme il n'était pas riche, Hampden et d'autres patriotes se cotisaient pour lui venir en aide. Ils contribuaient avec lui aux frais de ces conciliabules gastronomiques où beaucoup de mesures importantes étaient prises d'avance. Les délibérations de ce club amical et diplomatique précédaient les délibérations du parlement. La grande supériorité de *M. Pym*, c'était l'équilibre. Il ne se troublait ni ne se déconcertait ; mais moins il s'étonnait lui-même, plus il étonnait les autres. Ses paroles étaient simples, son geste rare, sa dialectique serrée, ses conclusions mortelles, semblable à cet ange infernal de la persuasion que Milton introduit dans l'Éden, et qui, de replis en replis savants, vous étouffe discrètement par un redoublement soudain de ses étreintes de serpent. Tel était *Pym* comme logicien. Il semblait d'abord peu redoutable; mais quand il vous avait saisi, vous ne sortiez pas vivant de sa prise. Il y a de lui des estampes fidèles. Son front est très-élevé. Les tempes se creusent profondément. Les yeux regardent de côté, et soupçonnent ou combinent un piége. La bouche entr'ouverte retient plus de plans qu'elle n'en confie. Toute cette figure puissante est celle d'un chef de parlement; elle pourrait être celle d'un chef de guerre. Le mot de ce visage énigmatique est stratégie. Il y a du calcul, un calcul immense dans ces traits, mais un calcul si facile, si détendu, qu'il ne voile pas la gaieté, une gaieté visible, bien que contenue, la gaieté de la force.

Sir Henri Vane se fit le disciple de Pym, mais un disciple

libre. Moins politique, plus religieux, plus éloquent, plus universel que son maître, Vane parlait un peu par la fenêtre de Westminster, et s'occupait du peuple avant de s'occuper du parlement. Il était un agitateur plutôt qu'un législateur. Il appartenait, dès lors, à ce groupe des *chercheurs*, dont Bossuet s'indigne, parce que ces esprits turbulents « dix-sept cents ans après Jésus-Christ, cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée. » Singulière naïveté du génie qui, s'étant établi dans un certain ordre d'idées, ne permet à personne d'y échapper, comme si la plus éclatante, la plus sainte marque de notre grandeur n'était pas cette éternelle inquiétude de l'esprit humain que rien ne saurait satisfaire de ce qui est borné, et qui, de coups d'ailes en coups d'ailes, s'élève obstinément vers l'infini ! Qu'importe, au contraire, que cet infini soit impossible ici-bas? Quand bien même il ne nous serait donné de ne le trouver que dans un autre monde, qu'avons-nous de mieux à faire que de le chercher dès ce monde? Qui oserait affirmer que devant Dieu cette curiosité du cœur, cette impatience de l'âme, qui entraînait le patriote anglais dans les hasards sublimes de la métaphysique religieuse, ne valaient pas mieux que la sécurité magistrale et la dictature théologique de l'évêque de Meaux?

Vane était donc un chercheur d'idéal à travers les tristes réalités. Ludlow et Hutchinson, deux futurs colonels, montraient déjà deux caractères. C'étaient des novateurs modestes, moitié militaires, moitié bibliques, sérieusement dévoués à l'Angleterre.

Selden jouissait d'une considération immense. Il était le plus grand philologue et le plus grand jurisconsulte des trois royaumes. Ses décisions, qui n'étaient pas toujours équitables cependant, étaient recueillies comme autant d'oracles. Hors de la politique et de la théologie, dans la sphère de la législation pure, il était à lui seul un parlement. Grotius publiait-il en 1634 son *Mare liberum?* Selden en 1635 y répondait par son *Mare clausum*, où, loin de concéder à son illustre antagoniste la liberté des mers, il revendiquait pour la Grande-Bretagne « un domaine souverain sur les mers d'Écosse et d'Ir-

lande, interdisant à toutes les nations le droit de pêche. » Or ce domaine souverain était élastique et s'étendait au détriment des autres nations. Charles Ier, Cromwell, Guillaume III et jusqu'à George III, des gouvernements si divers, se rattachèrent tous à la doctrine de Selden, leur publiciste international. Dans cette circonstance pourtant, Grotius avait été vaste et généreux comme le droit naturel, tandis que Selden fut égoïste et borné comme le droit anglais. Le prodigieux érudit avait ordinairement des inspirations plus larges. Seulement dans l'action il avait un grave inconvénient. Il hésitait toujours, et le danger, qui ne le rendait pas lâche, le rendait trop prudent et trop silencieux.

M. Édouard Hyde, qui fut depuis lord Clarendon, était plus hardi. On sentait en lui l'homme de loi. Il avait de grandes lumières, mais les nouveautés le blessaient. Il se serait mieux accommodé des abus. Il était avant tout un Anglais et un anglican de la vieille roche. De là une conscience ferme, un peu étroite, qui correspondait parfaitement au goût de Charles Ier. M. Hyde se défiait beaucoup de Whitelocke, un législateur très-fin dans son presbytérianisme, et il s'entendait mieux, tout en restant lui-même, avec sir Kenelm Digby ou lord Falkland, deux autres de ses collègues. Il aimait, il admirait lord Falkland, et sir Kenelm Digby lui plaisait infiniment.

Bon protestant sous Charles Ier, bon catholique sous Charles II, sir Kenelm, qui devint comte de Bristol, était d'une instabilité perpétuelle. Il changeait sans scrupule. Il échappait aux rois, aux femmes et à Dieu, toujours supérieur au milieu de ses mobilités. Bien que personne n'eût confiance en lui, il charmait et fascinait tout le monde. D'une grande naissance, d'une belle taille, d'une figure noble, d'une éloquence spontanée, d'une bravoure brillante, il imposait par l'audace de son humeur autant qu'il séduisait par la grâce de son esprit et de ses manières.

D'un berceau aristocratique aussi, lord Falkland était un contraste vivant avec sir Kenelm. Ce noble Falkland était petit de stature, presque difforme de visage. Sa physionomie avait une candeur si simple qu'elle provoquait l'ironie. Elle se

dissipait bientôt, cette ironie frivole, sous le beau regard de Falkland. Dès que ses yeux s'ouvraient aux lueurs et aux pensées, sa bouche aux paroles, il captivait le respect toujours, quelquefois l'adoration. Il avait des éclairs d'imagination, de raison et de sacrifice qui s'éteignaient dans des prévisions lugubres. Il pressentait l'anarchie de l'Angleterre, et des jours néfastes où l'amour et le devoir, la royauté et la patrie le solliciteraient à la fois. Comment concilierait-il tous ses sentiments au milieu des contradictions tragiques du temps? Que de douleurs intimes et de déchirements cruels il lui faudrait traverser! La seule consolation de lord Falkland, c'était de compter les périls innombrables qui l'attendaient. Lorsqu'il aurait prodigué ses conseils, son dévouement, son éloquence, il lui resterait encore son épée, et il lui serait loisible de sortir des troubles civils par un beau trépas.

Il songeait à mourir parmi cette foule de représentants qui songeaient à se venger, à s'enrichir, à s'avancer. Sous les ténèbres de cette foule sans gloire, il y avait un homme inculte de costume, d'attitude, d'éducation, un homme presque rustique, peu complaisant, brutal à l'occasion et de beaucoup d'aspérités. Et cependant ce même homme, si dur à ses adversaires, avait par moments des adresses et des courtoisies merveilleuses, s'il voulait gagner à ses opinions. Bien plus, en de certaines circonstances, il lui échappait des saillies de caractère ou d'idées qui commandaient l'attention et qui faisaient longtemps réfléchir. Ce député obscur était néanmoins remarqué de plusieurs à cause de ses manéges avec les puritains, de sa familiarité avec les Écossais et de ses conversations avec Saint-John et Hampden, ses cousins. Hampden fut son prophète. Il dit, après une séance, à ses voisins qui se moquaient de l'accoutrement provincial de cet étrange inconnu : — « Qui sait si ce vendeur d'orge et de houblon ne sera pas l'un des plus grands personnages de l'Angleterre? » Le député dont parlait Hampden n'était autre qu'Olivier Cromwell. Nous le connaissons déjà; mais lui, en 1640, se connaissait à peine, et les autres ne le connaissaient pas du tout. Hampden ne fut pas seul peut-être à le deviner. Car, quoique mystérieux dans la

religion autant que dans la politique, Cromwell avait un rayonnement profond et un génie prêt à toutes les fortunes. S'il n'était pas encore, il allait être. Le présent le portait et l'avenir l'appelait. On pourrait lui appliquer ce mot de Tacite : « Il était désigné aux destins, *monstratus fatis.* »

Tels étaient les plus éminents des députés de la chambre des communes. La chambre des lords fut remarquable aussi par la décision. Quoique le roi eût là beaucoup de partisans, la révolution qui s'avançait sous le nom de réforme y eut encore plus d'amis. Le comte d'Essex eut d'abord une grande influence. Il était fils du célèbre favori d'Élisabeth. Son illustre naissance, ses grandes qualités, sa grâce, ses lumières, sa modération inspiraient confiance. D'une bravoure héréditaire dans sa maison, il n'était pas chimérique et léger comme son père, ni fanatique et troublé comme son siècle. Il avait la tête calme : mais cette froideur et la sagesse de son esprit ne le prédisposaient-elles pas assez à gouverner longtemps une révolution qui demanderait des hommes analogues à sa nature, des tempéraments volcaniques, des âmes de feu comme la sienne? Le comte d'Essex n'était pas épiscopal, mais presbytérien, un presbytérien tolérant. Les comtes de Bedford, de Warwick et de Hertford se prononcèrent dans le même sens. Ils entraînèrent la majorité. Les lords Say, Wharton, Brook et quelques autres ne se tinrent pas dans cet équilibre. Ils rejetaient le presbytérianisme autant que le comte d'Essex rejetait l'épiscopat, et ils allaient jusqu'à l'égalité des indépendants.

Il y eut toutefois à l'aurore de la révolution anglaise, au milieu des diversités de partis et de sectes dans le parlement, une magnifique unanimité contre les abus. Cette unanimité se brisera peu à peu au branle des événements, si bien que ces hommes, qu'une communauté de sentiment unissait si ardemment, nous les retrouverons en face les uns des autres, l'insulte à la bouche dans l'assemblée, et hors de l'assemblée l'épée au poing sur tous les champs de bataille de la révolution.

Je n'exclurai pas de ce dénombrement des hommes de 1640 en Angleterre, deux hommes vraiment grandioses. Ces hommes n'appartenaient pas au parlement, mais ils appartiennent à

l'histoire. Ils s'appelaient John Milton et Algernon Sidney.

Milton, né en 1608, avait trente-deux ans. Il logeait dans un appartement modeste, tenait école de belles-lettres et donnait des leçons de langues. Il avait voyagé en Italie (1638). Il annonçait un grand poëte et un grand prosateur. Il avait imprimé le *Comus*, une sorte de drame lyrique; il publiait des pamphlets contre l'épiscopat. Il entassait les mitres et les crosses, les surplis, les aumusses, les reliques, et il les brûlait aux flammes de son génie.

L'originalité du poëte et du prosateur venait de l'homme en Milton. Bien qu'il eût vécu à Florence, à Rome et à Naples, bien qu'il eût contracté de nobles amitiés sur cette terre du soleil, l'Anglais et l'hérétique éclataient chez le hardi voyageur. La liberté était sa vraie muse, sa muse religieuse, et la Bible son livre, quoique son idéal fût au delà. Il avait conçu dès lors son *Paradis perdu*, et il l'avait conçu en puritain, lui qui était plus qu'un puritain. Mais la poésie se nourrit de légendes et de fictions, non moins que de passions et de sentiments. Milton buvait à ces deux sources. Les querelles politiques de l'Angleterre agitaient ce grand esprit, autant que les merveilles de l'Ancien Testament et de la théosophie juive éveillaient son imagination. Il y avait en Milton, dès 1640, un pamphlétaire et un poëte épique, un Burke et un Homère, mais un Burke transcendant, mais un Homère théologique. Milton portait au fond de lui, avec le ciel de l'Italie et le ciel de l'idéal, toutes les brumes orageuses de sa patrie. Les ténèbres se mêlent aux rayons dans ce grand homme. De là un sublime qui lui est particulier, une horreur énigmatique et sainte qui frémit sous chaque mot. Milton est toujours sérieux et ne joue pas comme le Tasse. C'est l'une de ses grandeurs.

Une autre grandeur du poëte, c'est qu'il n'abaisse point son intelligence devant aucune secte. S'il lui eût fallu choisir entre les sectes, il eût adhéré plutôt aux sociniens, qui étaient les Ariens modernes, et qui nient la Trinité, la prédestination, la divinité de Jésus-Christ. Les sociniens sont les précurseurs des théistes. Et même dans ce cadre, Milton restait libre, original. Ce qui le distinguait dans ses rites, non moins que dans ses

pamphlets et dans ses poëmes, c'est l'enchantement, c'est l'évocation. Il était plus qu'un prêtre. Il avait le don des mètres sacrés, et il n'enseignait pas seulement, il charmait, il magnétisait, il ensorcelait. L'Angleterre avait bien des Églises, mais aucune n'eut cet honneur de faire plier devant ses dogmes le front prophétique de Milton. Il fut à soi sa propre Église, et il n'admit jamais d'intermédiaire entre lui et Dieu, ce qui ne l'empêcha pas d'être plus religieux que son temps, ni même d'en avoir un peu les goûts sectaires. Il eut dans son théisme la teinte socinienne, comme Henri Vane dans le sien l'auréole des *chercheurs*. Henri Vane inclinait même à croire que le cycle millénaire serait sa récompense et celle de ses amis. Il devait être, selon ses enthousiastes, après le jugement universel, le dictateur de ce cycle, placé pour les purs et pour les bons, comme un paradis terrestre et temporaire avant le paradis céleste et perpétuel.

Certes, Henri Vane était moins visionnaire que ses partisans. Milton ne l'était presque pas, excepté en poésie. Algernon Sidney, lui, ne l'était pas du tout. Il n'avait que le culte de l'âme, dégagé des cérémonies frivoles et des pompes superstitieuses.

Algernon Sidney n'avait que vingt-trois ans au début de la révolution (1640), et cependant il comptait déjà plus que beaucoup d'hommes mûrs. Il avait passé une partie de son enfance et de son adolescence à Penshurst, dans le Kent, au milieu des parcs, des prairies et des bois de ce comté. Son château n'était pas éloigné du château de Henri Vane, qui habitait aussi le Kent, et Milton était leur voisin du Middlesex. Ces trois grands esprits avaient de grandes affinités. Vane s'était aventuré en Amérique, Milton en Italie, Sidney avait voyagé avec son père en Danemark et en France. Ils avaient rapporté de leurs courses au delà des mers, un théisme plus fanatique chez Vane, plus poétique chez Milton, plus philosophique chez Sidney. Le jeune Algernon faisait de ce théisme le couronnement de la république. Un dieu sans liturgie, un peuple sans chaînes, une patrie heureuse et glorieuse sous le ciel, voilà quelle était la théorie ardente d'Algernon Sidney.

Il était le second fils de Robert, comte de Leicester. Sa bravoure était fabuleuse. Il la montrera comme capitaine d'une compagnie en Irlande, comme colonel sous Fairfax, comme lieutenant général et comme citoyen, en exil, en Angleterre, partout et toujours, jusqu'à l'échafaud. Son esprit était vaste, sa volonté indomptable. Il avait dans le caractère ce que Milton eut dans le génie : la fascination. Cette fascination était électrique et un peu impérieuse en Sidney. Dès sa jeunesse, il eut une dignité imposante, quoique simple. Nul n'aurait osé le regarder avec hauteur, et, s'il n'était pas toujours le premier, il ne fut jamais le second de personne. Il était naturellement l'égal des plus grands.

Du reste, une des difficultés les plus insurmontables de Sidney, comme de Milton, fut leur supériorité. Cette supériorité, qui n'était pas hypocrite, ni rusée, ni fourbe, ni ambitieuse, les isolait. Ils n'eurent qu'une élite, Milton le socinien et Sidney le théiste ; ils n'eurent pas le nombre. Le nombre allait ailleurs.

Les catholiques étaient à la reine Henriette, qui les exaltait par ses imprudences, à l'aide du nonce, du confesseur, des prêtres et des agents de Rome dont elle était entourée. Les anglicans étaient au roi, à Laud et à Strafford. C'est de ces deux cultes que sortira le parti des cavaliers, et c'est là qu'il ne cessera de se recruter.

En face de la cour ainsi défendue et contre elle s'organisait le peuple anglais, sous les auspices du parlement. Ce peuple, terrible dans sa fierté si longtemps méconnue, se divisait en presbytériens et en puritains. Les presbytériens anglais étaient des calvinistes incompatibles avec la hiérarchie épiscopale et avec le papisme, mais nullement hostiles à l'aristocratie et au trône. Les puritains étaient, au contraire, des calvinistes irréconciliables. Ils avaient leurs radicaux, leurs indépendants, leurs niveleurs. Ils s'acheminaient à la république. Les puritains avaient un maintien, un costume, un langage étranges. Ils méprisaient les lettres et les arts. Ils se reconnaissaient à la négligence de leurs habits et à la coupe de leurs cheveux. Ils taillaient leurs cheveux très-bas, et ne laissaient en relief que

leurs oreilles. De là leur surnom de *têtes rondes*. Voilà le petit côté ; mais ces fanatiques grandioses défient le ridicule que les cavaliers, ces gais et futiles compagnons, auraient bien voulu leur infliger. Les puritains, au lieu de séduire les filles, de vider les pots de bière et les flacons de vin, méditaient pieusement des journées entières. Ils détruisaient deux Églises et une dynastie ; ils fondaient une nation, ils créaient une armée, une marine ; ils établissaient partout des colonies dans le monde. Ils étaient à eux-mêmes leur concile perpétuel, et chaque inspiration était une loi. Ils avaient la poitrine pleine d'oracles qui éclataient sur leurs lèvres frémissantes. Chaque maison, chaque tente était pour eux l'antre de la pythonisse ; chaque ville, chaque champ de bruyères était une Endor où ils prophétisaient. Pauvres, éloquents par le cœur, familiers avec la Bible, ivres de l'éternel, de l'infini, escortés de légions invisibles, ils s'estimaient plus que des rois. Ils tenaient leur conscience pour tout, leur vie pour peu de chose, et, comme ils ne craignaient rien, rien ne leur était impossible. S'ils combattent, ce ne sera pas seulement en frappant, mais en priant, et ils combattront d'autant mieux.

Les puritains étaient le parti de l'avenir. Cromwell les observait attentivement et les caressait comme les instruments futurs soit de sa grandeur personnelle, soit de sa politique, soit de sa théologie. Les presbytériens, qui étaient le parti du présent, avaient le haut du pavé. Ils dominaient la situation. Leurs chefs, dans la chambre des communes, étaient Pym, Hampden, Hollis ; dans la chambre des lords, le comte d'Essex et le comte de Bedford. Par ses chefs et par les masses qui l'avaient élu, la révolution, en 1640, était dans le parlement.

Il se saisit de la toute-puissance et la consacra en l'exerçant. Il se constitua magnifiquement par une suite d'actes décisifs. Il déclara son intervention nécessaire pour légitimer l'impôt, nomma un comité des abus et prononça l'abolition soit de la *chambre étoilée*, soit des autres tribunaux d'exception. Il prépara le bill triennal, qui fut adopté avec acclamation. Ce bill établissait que, selon les lois fondamentales du royaume, un parlement serait réuni tous les ans. A défaut de convocation

pendant trois années, le peuple pouvait se passer de toute convocation et spontanément élire une représentation nationale.

Ce n'est pas tout. Le parlement s'empressa de reviser les jugements iniques, de redresser les torts individuels et de réparer les désastres privés. On se rappelle avec quelle férocité Prynne, Bastwick et Barton avaient été marqués, mutilés et proscrits. Ils furent amenés *des trois* et délivrés des trois forteresses où on les détenait. Leur rentrée en Angleterre fut une ivresse publique. Les paysans et les ouvriers, en habits de fête, encombraient les routes des campagnes et les rues des villes. Les femmes avaient tressé de leurs mains des couronnes de laurier qu'elles jetaient aux héros de la presse puritaine. Les hommes portaient à leurs chapeaux des branches de romarin, la plante du souvenir. Toutes ces foules poussaient jusqu'au ciel des *vivat* de bon augure. Barton, Bastwick et Prynne furent acquittés solennellement par les deux chambres. Leur sentence fut non-seulement révoquée, mais flétrie, et les juges furent contraints de payer à chacun des pamphlétaires réhabilités une amende de cinq mille livres sterling (7 novembre 1640).

Non content de ces satisfactions données à l'opinion, le parlement s'empressa de citer à sa barre les ministres prévaricateurs. Le secrétaire d'État Windebank et le lord garde des sceaux Finch, l'un le protecteur des prêtres catholiques, l'autre l'instigateur du *ship money*, furent arrêtés, mais ils s'échappèrent. Strafford et Laud, plus odieux, furent mieux gardés. Ils furent écroués à la Tour de Londres, au mois de novembre 1640. Tous deux étaient accusés du crime de haute trahison.

Lord Strafford était un de ces hommes qu'on ne saurait ni aimer, ni haïr à demi. Il avait été l'idole de la patrie, il en était devenu l'horreur. Lui qui avait autrefois proposé la *pétition des droits*, la seconde grande charte; lui qui avait inscrit en tête de tous les droits le droit du parlement, et qui l'avait appelé le droit de naissance de tout Anglais; lui qui, avant Hampden, s'était voué à la prison plutôt que d'acquitter un emprunt non consenti par les communes, — il avait oublié pendant douze ans la pétition des droits; il avait, pendant douze

ans, adhéré à l'ajournement du parlement; pendant douze ans, il avait laissé ravager le pays de taxes illégales. Comment ne pas s'écrier avec Charles Fox : « C'était un grand coupable », d'autant plus grand, qu'il était un apostat, et que sa conduite était pleine de reniements?

Il pressentit l'orage qui allait fondre sur lui. Ses amis alarmés le pressèrent de rester à la tête de l'armée dans le Yorkshire, ou de passer soit en Irlande, soit sur le continent. Strafford résista. Il avait trop de vigueur d'âme et de courage, il était trop fier, trop hautain pour reculer. Le roi, d'ailleurs, l'assurait de sa protection efficace. Il vint donc à Londres, le lieu même du danger, le foyer de toutes les passions. Pym l'attendait, Pym, qui prévoyait lentement de loin, et qui de près agissait vite. Il enveloppa Strafford dans la promptitude de son attaque soudaine comme dans la surprise rapide d'un filet. Presque à l'arrivée du comte, Pym fit fermer les portes des communes. C'était le 11 novembre. Il développa devant un auditoire de députés travaillés d'avance et disposés au blâme, une série de griefs contre Strafford. La chambre entraînée nomma un comité de sept membres : Pym lui-même, Strode, Saint-John, sir Clothworthy, sir Gautier Earl, le lord Digby et Hampden. Ce comité se retira dans son bureau, et, après une très-courte délibération, il rentra dans la chambre, et déclara que les plaintes contre Strafford étaient fondées. Immédiatement, les communes chargèrent Pym de se rendre à la chambre des lords et d'y accuser le comte de félonie. Les lords accueillirent la requête des communes avec faveur. Pym parlait au milieu d'une bienveillance générale, lorque Strafford parut. Il se dirigeait vers son siége, mais on lui cria de sortir de l'enceinte jusqu'à la décision des lords. Le comte obéit. Quand les poursuites eurent été admises, il fut mandé avec injonction de s'agenouiller à la barre de la chambre. Ce fut dans cette posture humiliée qu'il entendit la première sentence des lords. Ils avaient statué que Strafford, jusqu'à sa justification, si elle était possible, serait sous la surveillance de l'huissier à la verge noire. Le comte essaya de se défendre, mais la parole lui fut refusée, et Maxwell, l'huissier, l'emmena. Peu de jours

après, Strafford était remis à la garde du lieutenant de la Tour. Il demeura plus de sept mois dans le tragique donjon, en proie à toutes les tortures d'un prisonnier d'État, retranché de sa maison, privé des lueurs de l'âtre domestique, et déjà sous l'ombre de l'échafaud. Le comte de Strafford avait beaucoup d'orgueil, mais plus de tendresse encore. Il s'était marié trois fois. Sa seconde femme, celle qu'il aima le plus, fille du comte de Clare, est cette Arabella Hollis, dont les portraits ont tant de charme. Il semble qu'on l'ait connue. Elle a de beaux cheveux flottants sur les épaules, un cou de cygne, une perle à chaque oreille et une flèche à chaque œil. La séduction est involontaire, car une candeur angélique règne dans toute la physionomie. Telle est la femme que Strafford regrettait toujours. Son cœur énergique se brisait sous les lourdes voûtes de la Tour, à la pensée de laisser les enfants de cette chère morte, dévastés de toute providence maternelle et paternelle. Son honneur outragé, la royauté compromise, l'insolence de ses ennemis, la brièveté de sa vie qui allait être tranchée avant le temps, toutes ces choses s'ajoutaient aux angoisses de famille et oppressaient Strafford. C'est dans ce trouble intérieur, augmenté encore par la captivité de son ami Laud, son voisin de cachot, que le comte était plongé, lorsque, le 22 mars 1641, il fut transféré par la Tamise, pour une première séance, de la Tour à Westminster.

La grande salle du parlement était changée en prétoire. Les communes siégeaient à gauche et à droite des lords. Deux députations, l'une irlandaise et l'autre écossaise, étaient présentes pour accuser aussi. Les trois royaumes s'unissaient contre un seul homme. Il y avait, au delà de la barre de la chambre, un espace pour le public, une sorte de parterre. La galerie supérieure était remplie par des femmes de qualité, quelques-unes de la plus haute distinction. Elles payaient fort cher les pliants et les banquettes de velours qu'elles se disputaient souvent avec vivacité. Enfin deux tribunes mystérieuses, voilées d'un rideau, étaient réservées au roi et à la reine. Charles tirait ordinairement le rideau, et il n'était pas l'auditeur le moins ému de l'assemblée. Chose singulière, et qui peint les temps, ni le

roi ni la reine n'attiraient l'attention. Cette indifférence est constatée par plusieurs, entre autres par Baillie. Toute l'ardeur se concentrait sur Strafford. Elle était si vive, que, dès cinq heures du matin, Westminster était assiégé. A sept heures il n'y avait plus de places. L'accusé était introduit à neuf heures. Il lutta pendant treize jours contre treize commissaires sur ce champ clos sans issue. Quand les lords se retiraient pour délibérer sur un incident, ou pour donner à Strafford la facilité de se consulter avec ses avocats, il y avait dans toute la salle des explosions de curiosité et de vœux. Le silence ne se rétablissait que peu à peu. La malveillance était presque universelle au commencement. Elle continua dans la Cité, mais dans la salle de Westminster, surtout parmi les dames aristocratiques de la galerie et auprès des lords, elle s'adoucit.

Les vingt-huit chefs d'accusation cependant étaient terribles. Strafford s'était tout permis. Il s'était substitué à la loi en Angleterre et en Irlande. Il avait eu le cynisme de s'écrier aux assises d'York : « Les juges de paix invoquent sans cesse la loi et ne parlent que de la loi, eh bien, je leur apprendrai que les reins de la loi sont moins forts que le petit doigt du roi. » Et, en effet, Strafford avait imposé dans ce comté une taxe pour la milice. De son palais de Dublin, il avait confisqué des terres, ruiné des familles, dicté des arrêts de mort, accompli des malversations inouïes. Il empêchait de transporter certains produits hors de l'Irlande, afin de concéder aux propriétaires et aux négociants des licences à un très-haut prix. Il organisait toutes sortes de monopoles à son profit, le monopole du tabac par exemple. Il en avait interdit l'importation en Irlande sous prétexte qu'il nuisait à la santé publique. Ce règlement obligeait tout le pays, excepté le lord lieutenant, car Strafford faisait venir des vaisseaux chargés de tabac qu'il vendait très-cher, au mépris de sa propre ordonnance. Il avait traité cette pauvre Irlande comme une colonie d'esclaves, il l'avait infestée de garnisaires. Et non-seulement il avait dérobé les fortunes, mais il avait opprimé les citoyens, il les avait emprisonnés, insultés, frappés. Il avait excité le roi à la guerre contre les Écossais, il l'avait pressé,

le court parlement dissous, d'exiger l'impôt en vertu de sa seule prérogative et de réduire l'Angleterre au besoin avec l'armée d'Irlande. Voilà ce que ce grand transfuge de l'opposition avait réellement fait comme président de la Cour du nord et comme lord lieutenant. Il fut d'une habileté suprême dans sa défense. Toujours maître de lui-même, toujours prêt à la logique, à l'éloquence, au pathétique, il atténua tout ce qu'il ne put nier, s'enveloppant de subterfuges, s'attendrissant, puis reprenant la chaîne de ses déductions, ajoutant les larmes aux raisons, noble d'attitude, avec son costume noir et son Saint-George attaché à son cou par une chaîne d'or, pénétrant d'onction, étonnant de ressources, inépuisable en arguments, en adresse, en hardiesses, en émotions, presque sacré au milieu des splendeurs de son génie, dans les angoisses de son abaissement, à travers l'aspect lugubre de ses enfants et les crêpes de leurs vêtements funèbres. Les conclusions de Strafford n'étaient pas mauvaises. « Cent crimes de félonie, avait-il dit à plusieurs reprises, ne feront jamais un crime de haute trahison, pas plus que cent chiens blancs ne formeront jamais un cheval blanc. Ne me condamnez donc pas à la peine capitale sur des actes que vous avez besoin d'accumuler pour votre tragique dessein, car aucun de ces actes n'emporte la condamnation à mort. » En cela il se trompait, car le projet de réduire l'Angleterre avec l'armée d'Irlande était à lui seul un forfait de haute trahison, et ce forfait ressortait d'une note transmise par Henri Vane à Pym. Selon cette note, puisée dans les papiers de son père, Henri Vane constatait qu'après la dissolution du *court parlement*, le comte de Strafford avait conseillé au roi de soumettre à l'aide des troupes irlandaises ses sujets rebelles. Mais ce témoignage, au fond très-véridique, était contesté et détourné de l'Angleterre sur l'Écosse; d'ailleurs plus d'un lord était attendri. Les communes doutèrent du succès de l'acceptation. Pym leur fit faire une évolution formidable. Elles quittèrent les lords et se replièrent dans leur chambre particulière, (10 avril 1641). Là, renonçant à l'accusation de tendance, à l'argumentation cumultative, Pym proposa un bill d'*attainder* (de proscription) contre le comte de Strafford, qui avait tenté

de renverser les lois fondamentales de l'Angleterre et les libertés publiques. Ce bill d'*attainder* n'impliquait plus la félonie simple, mais la haute trahison entière, et la hache était au bout. Pendant que les communes discutaient sous la présidence de Lenthall, les lords, sous la présidence du grand sénéchal, le comte d'Arundel, écoutaient la défense désespérée de Strafford. Il récapitula toutes ses preuves, glissa ou appuya, selon le moment, avec un tact admirable, avec une dialectique insidieuse, adroit jusque dans ses repos, jusque dans ses gémissements, toujours noble, quelquefois sarcastique, le plus souvent modéré, indulgent pour ses ennemis, respectueux pour ses juges, pénétrant et déchirant dans les inflexions de sa voix et dans les soupirs de sa poitrine, éloquent et grand comme les orateurs et les caractères antiques. Avant que la fatigue eût gagné son auditoire, il se résuma en traits de feu, puis, d'un accent plus sourd, quoique distinct, il termina par ces mots entrecoupés :

« Mylords, ceci est mon malheur présent, il peut devenir le vôtre. Si Vos Seigneuries ne s'y opposent, mon sang sera le précurseur de votre sang. Vous et votre postérité, êtes intéressés à mon sort. Les gentilshommes qui sont mes adversaires ne vous ménageraient pas plus que moi à l'occasion. Eux si instruits, si formidables dans de telles luttes, s'ils se déchaînaient contre vous, s'ils faisaient taire vos amis et parler vos ennemis, s'ils incriminaient chaque phrase de vos lèvres, chaque intention de votre cœur, s'ils vous imputaient une trahison collective construite d'actes dont chacun serait exempt de félonie, je demande à Vos Seigneuries quelle serait pour le triomphe de si odieux sophismes l'autorité de ma condamnation et de mon supplice.

« Ces gentilshommes prétendent qu'ils parlent pour la nation contre mes lois arbitraires. Et moi, je réponds que je parle pour la nation contre leurs trahisons arbitraires. Ceci, mylords, est votre affaire et celle de vos descendants; car pour moi, si ce n'était votre intérêt, si ce n'était, ajouta-t-il en désignant ses enfants en deuil, si ce n'était l'intérêt de ces chers gages qu'une sainte (sa seconde femme, Arabella Hollis), maintenant au ciel, m'a laissés sur cette terre (ici les pleurs de Strafford

coulèrent, et son agitation intérieure éclata; après une pause, s'étant un peu calmé, il reprit) : Oui, mylords, si ce n'eût été tout cela, j'aurais dédaigné de disputer ma vie. Quel moment meilleur de mourir que celui où je donne par mon sacrifice un témoignage irrécusable de ma fidélité? Ce qui m'est personnel n'est rien, mais si je devais nuire par ma faute à ces orphelins, mon cœur serait navré. Pardonnez donc mes efforts et ma faiblesse. Mylords, j'aurais encore bien des choses à vous exposer; je n'en suis pas capable et je me tais; je n'ai plus ni voix ni forces; seulement, je désire de toute mon humilité et de toute mon affection être pour vous un phare qui vous sauve du naufrage. Pour ce qui n'est que de moi, je sais le néant de ce monde comparé à nos éternelles destinées ailleurs. Ainsi, quel que soit votre jugement, je m'y soumets d'avance avec beaucoup de tranquillité d'esprit; que ce soit la vie ou la mort, je dirai : *Te Deum laudamus!* »

Telle fut la suprême harangue de Strafford le 10 avril. Ce qui est vraiment tragique, c'est qu'il se défendait à vide, et qu'à l'instant où il réfutait l'accusation judiciaire, elle n'existait plus. C'est une accusation politique, un bill d'*attainder* que les communes forgeaient comme une arme meurtrière. Elles discutaient isolément dans leur salle, où l'évolution de Pym les avait attirées, hors de cette enceinte aristocratique où Strafford venait de remuer si profondément son auditoire, hommes, femmes, juges. Vaine et lamentable entreprise! Ce que l'illustre accusé faisait à la chambre des lords, les presbytériens le défaisaient à la chambre des communes. Pym, le sombre tacticien parlementaire, animait ses collègues contre l'apostat de la liberté. Saint-John, cet homme morose, fourbe, énigmatique et sans entrailles, qu'on appelait l'*homme à la lanterne sourde*, Saint-John s'écria : « Il est des personnes auxquelles on ne doit pas accorder la protection de la loi, et qu'il faut abattre, n'importe comment. » (*Mém. de Hallès.*)

Quelques députés furent indignés, lord Digby plus qu'aucun autre. Soit réaction soudaine contre tant de haine, soit pitié tardive pour le comte de Strafford, soit dévouement secret au roi, Digby, qui avait toujours été de l'opposition, se retourna.

Il résolut de sauver Strafford sans cesser de l'insulter, espérant agir d'autant plus efficacement pour lui qu'il parlait contre. Tout en inclinant à la clémence, à la peine au-dessous de la peine capitale, par ce motif que Strafford avait conseillé d'employer l'armée d'Irlande à réduire l'Écosse, et non l'Angleterre, ce qui renversait le principal argument de Pym, lord Digby maintenait les plus draconiennes sévérités de langage. — « Monsieur l'orateur (le président), disait-il, je suis encore dans le même sentiment à l'égard du comte de Strafford. Je ne balance point à le regarder comme le plus dangereux ministre, le plus insupportable à des sujets libres, que l'on puisse imaginer. Je crois que ses menées sont en elles-mêmes aussi tyranniques et aussi orgueilleuses qu'on l'a proclamé si hautement; je crois que sa perversité a été singulièrement aggravée par ces rares talents dont Dieu l'a revêtu et dont le démon lui a enseigné l'application. Mais rien ne doit nous éloigner de l'équité; rien ne doit nous faire renoncer à l'accusation judiciaire pour y substituer le nouveau bill... » Lord Digby échoua devant la passion publique. Il perdit en un jour toute sa popularité. Le 21 avril le bill d'*attainder* fut voté à la pluralité de 204 députés contre 56. Le comte de Strafford fut déclaré convaincu d'avoir cherché à renverser les lois fondamentales du royaume et à fonder un gouvernement absolu, ce qui était le plus grand des crimes, le crime de haute trahison.

Le bill d'*attainder* fut porté à la chambre des pairs, et le roi fit dire au comte de Strafford que pas un cheveu ne tomberait de sa tête. Il avait la ferme intention de lui venir en aide. Il avait combiné plusieurs plans. Le meilleur était d'augmenter de cent soldats déterminés et sûrs la garnison de la Tour. Ils seraient commandés par le capitaine Billingsby, qui était déjà considéré comme le libérateur de Strafford. Tout allait bien, mais Pym et ses amis avaient leur police. Ils avertirent les lords, qui avertirent le chevalier Balfour, lieutenant de la Tour de Londres. Balfour ne balança pas, et c'est au parlement qu'il obéit avec une fidélité inflexible. Il refusa l'entrée de la Tour au capitaine Billingsby, aux cent hommes choisis par cet officier, et il veilla lui-même avec les gardes spécialement consa-

crés au service de la forteresse. Ces gardes, nommés les *Hamlets*, étaient parlementaires. Le chevalier Balfour les électrisa de son zèle, et repoussa personnellement deux mille livres sterling qu'on joignait à l'offre d'un mariage brillant pour sa fille, afin de le suborner. Il rejeta ces propositions avec hauteur, et le comte de Strafford fut de plus en plus rivé à la Tour.

Le bill d'*attainder* étant adopté par les communes, le roi manda les deux chambres avant le vote des lords, le 1er mai. Il déplora le bill qui allait faire de lui un juge. Il déclara que jamais Strafford ne lui avait même insinué soit de châtier l'Angleterre avec l'armée d'Irlande, soit d'abolir les lois, soit d'établir un gouvernement absolu. Il n'était donc pas un traître, et le roi ne pouvait pas le condamner selon la rigueur du bill d'*attainder*. Seulement il le punirait de sa malversation, en le privant de toutes ses dignités et de toutes ses fonctions. Le roi pria les lords de ménager des scrupules aussi légitimes, et de chercher une solution plus humaine par laquelle il satisferait à la fois au devoir et à l'opinion.

Ce discours de Charles irrita le parlement. Était-ce au roi de dicter les arrêts? Empiéterait-il toujours sur les priviléges de la nation? Voilà ce que se disaient entre eux les députés et les pairs. Strafford sentit le péril de cette démarche. — « La bonté du roi, dit-il, me sera fatale. Il ne me reste plus qu'à me préparer à la mort. » Il ne se trompait pas. Les esprits s'enflammèrent. Pym échauffa ses collègues dans les dîners qu'il leur donnait, il déchaîna les pasteurs, dont les sermons retombèrent en charbons de feu, il organisa des rassemblements qui erraient autour de White-Hall et de Westminster criant : » Justice! justice! » Plusieurs vociféraient : « La tête de Strafford ou la tête du roi! » C'est dans ces conjonctures tumultueuses que le bill d'*attainder* fut approuvé par les lords à la majorité de vingt-sept suffrages contre dix-neuf (7 mai).

Le roi, dont les deux chambres réclamèrent la sanction, vacillait dans une perplexité cruelle. Il avait toujours été de cœur avec Strafford, le plus grand de ses serviteurs et de ses amis, le plus magnanime ouvrier du *droit divin*, du pouvoir ab-

solu, comme l'entendaient les Stuarts. Charles abandonnerait-il son ministre intrépide? Mettrait-il la main dans le crime de son parlement? Indépendamment de toutes les raisons qui lui imposaient le courage, le prince et l'homme, dans Charles Ier, n'étaient-ils pas enchaînés par la générosité de Strafford? Le 4 mai, le noble prisonnier avait écrit à son maître une lettre dont voici quelques fragments :

« Si je vous disais, sire, que je n'éprouve aucun combat, je me ferais moins homme que je ne le suis. Dieu connaît ma faiblesse; et, lorsque avec un cœur innocent, il s'agit d'appeler la destruction sur ma tête et sur celle de mes jeunes enfants, on peut croire qu'il n'est pas facile d'obtenir pour un tel sacrifice le consentement de la chair et du sang.

« Je me suis décidé, cependant, et pour le parti que je crois le plus noble, et pour l'intérêt qui est incontestablement le plus grand; car que devient un particulier mis en balance avec Votre Majesté et avec tout l'État? En deux mots, sire, je rends à votre conscience sa liberté... Ne luttez pas davantage contre la nécessité. Mon sang sera le prix de votre réconciliation avec vos peuples.

« Sire, mon consentement vous acquittera plus devant Dieu que tout ce que pourrait faire le monde entier. Aucun supplice n'est inique envers celui qui veut le subir. Puisque la grâce du ciel m'a rendu capable de pardonner à tous avec facilité, c'est de bien plus grand cœur, sire, que je vous donne ma vie éphémère comme un juste retour de vos anciennes faveurs. Je vous demande seulement d'être bon pour mon pauvre fils et pour ses trois sœurs à proportion des réhabilitations réservées peut-être à leur malheureux père. » Les anxiétés de Charles augmentèrent. Du 7 au 9 mai, il flotta dans une indécision formidable. Les deux chambres étaient d'accord avec l'opinion publique, et le bill d'*attainder* attendait la sanction royale. Que résoudre? Charles, au lieu de chercher, comme les forts et les braves, son point d'appui en lui-même, appela les juges, puis les évêques (9 mai). Les magistrats et les prélats lui dirent qu'il avait deux consciences, que sa conscience privée devait céder

à sa conscience politique, et son devoir envers un sujet à son devoir envers sa dynastie. Ils lui conseillèrent tous, excepté l'évêque de Londres, Juxon, de confirmer le bill du parlement et d'envoyer Strafford au bourreau. La reine Henriette, une Ève homicide, se joignit aux interprètes de la loi et de la religion. Jusque sur l'oreiller des insomnies de Charles, elle le supplia, au nom de leurs enfants, de sacrifier le comte de Strafford. Un assentiment apaiserait tout; une obstination provoquerait des tumultes où elle-même serait engloutie avec le trône, Le 10 mai au soir, Charles résistait encore; il ne résista pas longtemps. Il fléchit, se *redressa*, fléchit de nouveau, se rétracta plusieurs fois, pleura et finit par signer le bill fatal. Cela fait, Charles dépêcha son secrétaire Carleton pour informer Strafford des raisons qui avaient déterminé, lui, le roi : la principale, c'était le consentement du comte lui-même. Strafford, comme étonné, demanda au secrétaire si réellement le roi l'avait chargé de lui parler ainsi. « Oui, » répondit Carleton. Alors, malgré sa résignation, le comte eut un murmure contre cette indignité. Il se leva de la chaise de sa prison, parcourut à pas convulsifs sa sombre cellule, et, la main sur son cœur, il s'écria dans l'amertume : *Nolite confidere in principibus et filiis hominum, quia non est salus in illis.* Ne mettez point votre confiance dans les princes, ni dans les enfants des hommes, car le salut n'est pas en eux! »

Cependant, après une nuit sans sommeil, le roi, qui avait scellé le bill de son approbation le 10 mai, envoya le 11 un message aux lords afin de solliciter du parlement une commutation de la peine de mort en une détention perpétuelle. Le porteur de ce message était le prince de Galles. Il avait la séduction de la naissance, de la jeunesse et de la grâce; mais tous ces avantages et le désespoir du roi furent comptés pour rien. La cour, travaillée par la reine, était aussi indifférente ou hostile, que les chambres et le peuple, remués par Pym, étaient implacables. Un sursis de trois jours, le sursis jusqu'au samedi, fut même refusé.

Le comte de Strafford, qui, depuis la signature du roi, n'avait

plus d'espérance, était prêt le matin du 12 mai, lorsque Usher, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande l'instruisit de la part du roi que toutes les demandes qu'il avait faites pour son fils et pour ses amis lui étaient accordées. Le roi avait dit au primat : « Assurez le comte que s'il ne se fût agi que de ma vie, jamais je n'aurais signé le bill. » Strafford avait à peine reçu ces confidences, que le lieutenant de la tour vint lui annoncer que c'était l'heure. Le comte, s'adressant au primat, dit : « Partons. » Il s'était habillé lentement et avec soin; la décence du costume était relevée par la majesté simple et naturelle du comte. Il avait retrempé sa force d'âme dans deux autres forces, le sommeil et la prière. N'ayant pu s'entretenir avec Laud, il avait été convenu entre eux, par l'intervention d'Usher, que Laud, renfermé aussi à la Tour, bénirait Strafford à son passage. Une foule de cent mille personnes avait envahi les cours de la citadelle et les abords de Tower-Hill, le lieu de l'exécution, lieu barbare qui avait tellement bu le sang que le sang y coulait dans les filons de la terre, comme il coule dans les veines de l'homme. Le comte de Strafford désira se rendre à pied de sa cellule à la colline tragique. Il s'avança gravement, tout vêtu de noir et ganté de blanc, à travers la multitude ennemie qui contenait sa colère, mais dont la physionomie était menaçante. Strafford regardait à droite et à gauche avec sérénité, consolait le comte de Cleveland, le primat d'Irlande, et son frère, et ses serviteurs, qui lui servaient de cortége. Par instants, il dirigeait de loin ses yeux vers une petite fenêtre grillée de fer du donjon que l'archevêque Laud occupait. Lorsqu'il fut près de ce donjon et sous cette fenêtre, le comte s'arrêta. Les gardes et le lieutenant de la Tour s'arrêtèrent aussi, attentifs et respectueux comme si Strafford eût été encore le grand ministre d'autrefois. Lui, tout absorbé dans une espérance religieuse, contemplait deux mains tremblantes et amaigries que Laud lui tendait par des barreaux de fer. Tout à coup, s'agenouillant, il dit de sa voix sonore : « Votre bénédiction, monseigneur! » Les deux mains s'agitèrent, puis disparurent aussitôt. Laud, qui n'était pas seulement un prélat, mais un ami, avait été suffoqué par son émotion, et il était tombé évanoui sur les dalles

de son cachot. Strafford, comme s'il eût deviné, se remit en route et s'écria : « Monseigneur, Dieu soit avec vous ! » Il poursuivit son chemin funèbre sans qu'une pitié, excepté celle de Cleveland, du primat d'Irlande, de son frère et de ses serviteurs, perçât les ombres de la mort qui l'enveloppaient déjà. La veille, il avait dit adieu à sa femme, à sa sœur et à ses enfants. Beaucoup de ses amis étaient changés ou intimidés, son souverain Charles Ier l'avait livré, et sa maîtresse la duchesse de Carlisle, aussi infidèle que la fortune, faisait à Pym des sourires, vils préludes d'un autre amour. Elle allait au sermon et y prenait des notes pour plaire à ce nouveau maître. Le comte de Strafford, haï et abandonné, n'avait plus que Dieu en montant les degrés de l'échafaud. C'est donc là qu'il aboutissait, après tant de plans déliés ou hardis dans ce labyrinthe tortueux et glissant de la politique. Ce qu'il y eut de beau en Strafford, c'est que sa fermeté fut entière jusque sur ces planches lugubres recouvertes de noir et qu'il allait colorer de son sang. Il n'oublia rien et ne manqua dans cette agonie morale à aucun devoir. Il prit congé de son frère par un tendre et long embrassement, de ses domestiques par un geste d'affection, des citoyens innombrables qui entouraient Tower-Hill, comme la mer un îlot, par un discours où il déposa ses derniers vœux pour sa famille et pour l'Angleterre.

Il ne lui échappa qu'une plainte : « Je crains, dit-il, que ce ne soit un mauvais commencement de bonheur public qu'une réforme écrite en caractères de sang. » Il fit le tour de l'échafaud, donna la main au comte de Cleveland, à Usher, primat d'Irlande, et à quelques autres. Il pria une demi-heure avec son chapelain, tous deux à genoux, puis il appela George Wentworth, son frère. « Cher George, dit-il, il faut nous séparer. Recevez ma dernière bénédiction et portez-la à ma femme, à ma sœur, à mon fils, à mes filles Anne et Arabella ; portez-la aussi à leur petite sœur. Recommandez à mon fils de vivre sur ses terres, sans ambition ; qu'il songe où mènent les grandeurs. » Le comte s'arrêta un instant et ajouta en montrant la hache : « Cette arme va ravir à ma femme son époux, à mes enfants leur père, à mes pauvres serviteurs un bon maître, à

vous et à notre sœur un frère tendre, à mes amis un ami dévoué. Dieu vous protége et vous console tous! » Quand il eut achevé et que le bourreau lui demanda pardon de ce qu'il allait faire, « Oui, dit Strafford, pardon à vous et à tout le monde. » Alors il ôta son habit, dégagea son cou de ses cheveux, et pria encore entre le primat et son chapelain, puis, se couchant sur le parquet, il posa la tête sur le billot. D'un coup le bourreau l'abattit.

Le comte de Strafford avait quarante-huit ans lorsque la hache le frappa. Quel avenir n'aurait-il pas eu sans la révolution! Il aurait gouverné l'Angleterre. Son forfait fut de vouloir la gouverner tyranniquement. Il avait voulu asservir le peuple, et le peuple eut le droit de punir par les lois cet ennemi des lois. Mais Charles Ier, dont Strafford avait élargi la prérogative, Charles Ier pour lequel Strafford avait apostasié, menti, opprimé, suborné, commis des exactions, allumé la guerre civile, Charles Ier se déshonora en participant par une sanction odieuse aux vengeances du parlement contre son ministre. Le bill d'*attainder* avait été le devoir du parlement, il fut la flétrissure de Charles Ier bien plus que de Strafford. Je sais que Charles souffrit de sa faiblesse : — qu'importe? Il valait mieux qu'il souffrît de sa vertu. Il consulta des juges, des évêques, la reine Henriette, — qu'importe? Dans les grandes conjonctures, il ne faut interroger que son cœur. Il n'y a que le cœur qui ne trompe pas; le cœur, cet oracle sacré qui parle en cris infaillibles au fond de la poitrine humaine.

La reine fut l'instigatrice de ceux dont Ludlow a dit : « Tous, excepté un seul (Juxon), conseillèrent au roi de jeter Jonas à la mer pour apaiser la tempête. » Lord Clarendon et l'évêque Burnet déclarent l'un et l'autre que, sans la reine, Hollis, le beau-frère de Strafford, serait peut-être parvenu à le sauver avec l'aide de Charles. Hollis fut déjoué par la reine comme tous les autres. Un égoïsme de dynastie dépravait Henriette en tout. Rien ne lui paraissait précieux sous le soleil que le trône des Stuarts. — « C'était une femme d'une grande vivacité dans la conversation, dit Burnet, et qui aima toujours à être mêlée dans des intrigues de tout genre, mais incapable

d'y porter la réserve et le mystère indispensable en de telles affaires, au milieu de temps aussi orageux. Cette princesse manquait de jugement, avait l'invention pitoyable et l'exécution pire ; et néanmoins le feu de ses discours faisait une grande impression sur le roi. C'est à ses petites pratiques autant qu'au caractère personnel de Charles qu'il est équitable d'attribuer tous les malheurs de ce monarque... Lui, ajoute Burnet, ne mettait dans ses concessions ni à-propos, ni bonne grâce; elles parurent toutes extorquées. » Par ses ardentes superstitions et par ses légèretés chevaleresques, la reine n'était bonne qu'à répandre la discorde et à semer la confusion, tandis que le roi, par ses entêtements, ses parjures, son opiniâtreté aveugle dans le système du *droit divin*, n'était propre qu'à perdre la couronne de ses pères et de ses fils!

Et voilà cependant la reine dont Bossuet dit : « Sa main habile eût sauvé l'État, si l'État eût pu être sauvé. » Et voilà le roi dont Bossuet dit : « Ses ennemis mêmes lui accorderont le titre de Sage et de Juste, et la postérité le mettra au rang des grands princes. »

Ah ! certes nul ne sera jamais plus vif que moi pour Bossuet, pour cet orateur aussi antique et aussi simple que la Bible, aussi moderne et aussi éclatant que la tribune hardie de 1789 et de 1792. Ses lèvres toutes frémissantes d'éloquence et son front tout rayonnant d'idéal annoncent un prophète. Sa langue est un miracle perpétuel, parce qu'elle est une germination continue. Les choses qu'elle exprime ont un enchantement soudain, et d'anciennes qu'elles étaient deviennent nouvelles. On s'imagine les rencontrer pour la première fois, tant elles donnent le ravissement de l'inconnu. Ces surprises de l'art dans leur chaste enivrement ont je ne sais quoi des jeunes surprises de l'amour. Elles jettent dans un monde de création. Comme écrivain, Bossuet n'est pas moins incomparable qu'il l'est comme orateur. Aussi, plus je sens ce grand homme, plus je lui demande compte de la vérité.

Qu'il fasse souvent de la religion une légende et de la doctrine évangélique un paganisme, c'est une habitude de son éducation et de son siècle ; mais qu'il démente et dénature l'his-

toire, elle ne le souffrira pas. L'histoire, tout en saluant l'oraison funèbre, cette ode en prose, comme elle salue la poésie, éteint d'un souffle sacré l'encensoir de Virgile devant Octave, l'encensoir de Bossuet devant Henriette de France et Charles Ier. C'est le noble privilége de l'histoire de reprendre le flatteur quel qu'il soit, qu'il porte une couronne de laurier ou une mitre, et de raconter ce qui est. Le génie même de Bossuet s'efface devant la vérité, comme le nuage devant la lumière, et il ne reparaît qu'au delà des mensonges du temps dans la splendeur métaphysique des questions éternelles. Oui, Bossuet, pour être lui-même, a besoin de plonger dans les puissances de l'esprit, *in potentias Domini*, et c'est à ce prix seulement qu'il est irrésistible. Hors de l'infini, l'idolâtrie est trop la muse de Bossuet. L'idolâtrie lui grandit le passé et le présent, comme la tradition qui cache l'avenir. D'un prophète qu'il est, ce qu'il a de meilleur, ce n'est pas la vue, ce sont les ailes; offusqué, aveuglé, il vole parmi les éclairs et colore d'un reflet de foudre Henriette de France et Charles Ier. Voilà un courtisan sacerdotal, le seul courtisan qui ait été sublime, et il ne parvient pas à relever ce fils des Stuarts et cette fille des Bourbons qui abandonnèrent Strafford. Les médiocrités, pour être royales, ne sont pas moins des médiocrités, surtout si elles ont en face d'elles la véritable grandeur, la grandeur intellectuelle. Aussi Strafford, tout criminel qu'il soit, est une apparition bien autrement pathétique. Il honore, lui, la chute d'une dynastie, le désastre d'un monde. Pour illustrer de tels naufrages, il ne suffirait pas d'une reine frivole, d'un roi borné, il faut une renommée non de l'étiquette, mais de la gloire, une renommée non du jour, mais du lendemain, d'un lendemain non pas héraldique seulement, ce ne serait pas assez, mais historique. Tel est le comte de Strafford, le précurseur des catastrophes de la révolution d'Angleterre.

Il y a de tout dans les portraits de cet homme, un peu avant la date de l'échafaud. Ils sont conformes à sa vie, où se mêlent le talent et le courage, les attentats politiques et les vertus monarchiques, les succès et les revers. La taille est haute, un peu courbée. Le visage respire une énergie de soldat et d'ora-

teur. Le front est sillonné et déterminé dans son plissement, les yeux sont sinistres dans leur éclat. Le nez est fin, la bouche parlante le menton ferme. Voilà bien la mélancolie dans la force, l'auréole sous la hache, au milieu des brouillards les plus noirs du destin.

LIVRE TROISIÈME

Progrès du parlement. — Sa garde. — Voyage du roi en Écosse, novembre 1641. — Insurrection d'Irlande. — Tentative d'arrestation du comte d'Argyle et du marquis de Hamilton. — Colère du parlement. — Sa lutte avec le roi. — Il fait accuser Pym, Hampden, Hollis, Strode, Halerigh. — Entrée du roi au parlement et à la cité. — Conseillers du roi : Falkland, Hyde, Colepepper. — Le parlement obtient la sanction du bill sur l'expulsion des évêques de la chambre des lords. — Départ de la reine. — Lord Digby conseille la guerre civile. — Départ du roi pour le Nord, York, 1642. — Préparatifs de guerre. — Marche du roi vers Hull. — Le parlement nomme Warwick et Essex au commandement de la flotte et de l'armée, 12 juillet 1642. — Politique de Cromwell. — Le roi proclame la guerre à Nottingham, 24 août 1642. — Armée du parlement. — Bataille de Keynton, 23 octobre 1642. — Escarmouche de Brentford, 14 novembre.

Cette mort du comte de Strafford, dont Charles Ier avait été le complice avec horreur, accrut sa haine contre la révolution. Elle ne se contentait pas, cette révolution, de le dépouiller, elle le blessait jusque dans les dernières fibres de son cœur. Les deux chambres, que l'opinion regardait comme tout le parlement, étaient unies contre la royauté. L'autorité était surtout dans les communes, qui entraînaient tout. Charles détestait le parlement qui, craignant d'être dissous, demandait sa permanence légale, c'est-à-dire un bill d'après lequel les chambres ne pourraient être séparées sans leur aveu. Charles céda sous la pression de la reine. C'était abdiquer, puisque c'était rendre perpétuelle une représentation toute-puissante (mai 1641).

Le parlement entreprit de plus en plus. Il paya les arrérages dus à l'armée d'Angleterre et à l'armée d'Écosse. Il fit licencier ces armées. Il obtint même que les huit mille Irlandais orga-

nisés par Strafford seraient congédiés. Après quoi, le parlement voulut une garde. Charles espérait la délivrance du dehors. Il fit un voyage en Écosse (août-novembre 1641), afin de soulever par toutes les faveurs ce pays contre le parlement d'Angleterre.

« Le roi, la reine, leurs partisans, dit un écrivain distingué (1er février 1862, *Revue des Deux Mondes*, p. 568-569), étaient exaspérés contre Pym. Plusieurs tentatives contre sa vie eurent lieu précisément à cette époque. La peste régnait à Londres. On lui remit en plein parlement un pli cacheté, renfermant, avec une lettre injurieuse, un lambeau d'étoffe qui avait servi au pansement d'un pestiféré. Un homme, dont la tournure et le costume étaient à peu près ceux du redoutable tribun, fut poignardé dans le vestibule de la salle des séances. Par un stratagème plus odieux encore, quoique moins tragique, la reine essaya d'atteindre mortellement dans son honneur celui dont la vie échappait aux maladroits sicaires de la monarchie. Il existe des lettres d'elle où elle avait glissé à dessein les insinuations les plus compromettantes sur les prétendues relations établies entre elle et le « roi » des communes. Dans un de ces venimeux paragraphes, elle allait jusqu'à mentionner le chiffre d'une somme promise à Pym et « dont, disait-elle, il attendait le payement avec impatience. » (V. les lettres de la reine dans M. Forster, *the Great Remonstrance.*) « Étonnons-nous maintenant, ajoute l'écrivain, des colères et des haines qu'inspirait cette princesse au parti populaire anglais. »

Pendant son séjour en Écosse, Charles Ier apprit l'insurrection d'Irlande. Si l'on en croit une confidence du comte d'Essex à Burnet, le roi fut étranger à cette insurrection. La reine, au contraire, aurait été dans cette intrigue formidable qui fit couler des torrents de sang et dont les Irlandais attendaient deux avantages principaux : la conquête de leur gouvernement national et la liberté de leur religion, la religion catholique. Ils comptaient s'acquitter de la reconnaissance que leur inspirait le concours de la reine, en affranchissant White-Hall de Westminster. Tel était le plan primitif, que des passions sauvages dépassèrent par l'accumulation des hécatombes et des massacres. Les prêtres étaient considérés par les Irlandais

comme des anges, mais c'étaient des anges exterminateurs. (Voir l'*Histoire de mon temps*, t. IV, p. 85.) Dans une semaine, près de cent mille personnes, hommes, femmes, enfants, furent massacrées. (Philippe de Warwick, *Mém.*, p. 167.)

Le parlement regardait au loin comme auprès. Il avait des espions en Écosse autour du roi, et s'empara de la direction des affaires d'Irlande. C'était la guerre civile avec toutes ses barbaries. La chambre des communes la soutint vivement, écarta le roi qui aurait pu abuser contre la liberté intérieure d'une armée victorieuse, trouva des hommes et de l'argent pour cette expédition terrible, en payant très-cher les volontaires et les créanciers avec les biens confisqués sur les rebelles. Cela enlevé, le parlement réclama une garde pour la sécurité de ses délibérations. Le roi ne se refusait pas à lui en donner une de sa main, mais le parlement voulait la choisir lui-même. Du reste, les chambres empiétaient sans cesse. Elles blâmèrent la destitution de Balfour, ce gouverneur intègre de la Tour de Londres qui avait empêché la fuite du comte de Strafford. Ni Lunsford, ni sir John Conyers, les successeurs de Balfour dans ce commandement, ne convinrent au parlement qui le confirma au lord maire.

Ulcéré de plus en plus contre les chambres, le roi, qui fut bien reçu de Londres, changea de ton avec le parlement, comme s'il eût rapporté contre lui d'Édimbourg des armes cachées. Montrose, une sorte de boucanier, avant d'être un héros, lui en avait fourni en effet. Il lui avait remis les documents d'une entente certaine entre le comte d'Argyle, le marquis de Hamilton et les chefs de l'opposition en Angleterre. Le roi réserva ces renseignements pour accabler ses ennemis dans les deux chambres.

Montrose avait proposé à Charles, comme mesure politique, l'assassinat d'Argyle et de Hamilton. Pour plus de célérité et de secret, il se chargerait, disait-il, de la besogne. Le roi repoussa vivement ce double crime, et se borna au projet d'une arrestation. Argyle et Hamilton devaient être saisis par Crawford et par Cochrane au moment où ils se rendraient à la cour; ils devaient être tués, s'ils résistaient, sinon entraînés vers la

rade, et gardés sur une frégate du roi. Avertis par le colonel Hurry, — Argyle et Hamilton ne sortirent pas le soir indiqué pour le guet-apens, et se retirèrent le lendemain à Kinneil, où ils étaient en sûreté. Le roi désavoua les ordres qu'on lui imputait, et les deux lords furent rappelés sur leurs siéges.

Tel est l'*incident*, c'est le nom de cet événement fortuit, qui porta au comble l'animosité du parlement d'Angleterre contre le roi, et du roi contre ce parlement séditieux. Charles connaissait par Montrose les relations des presbytériens de Londres avec les presbytériens d'Édimbourg. Au lieu de jeter un voile sur sa tyrannie ancienne et sur la mort récente de Strafford, au lieu de sauver peut-être la monarchie en choisissant ses ministres dans l'opposition, au lieu de ménager du moins, s'il ne les employait pas, le vieux Pym et son génie calculateur, l'irrésistible Hampden, d'une prudence si audacieuse, l'entreprenant Denzil Hollis et le séduisant lord Kimbolton, qu'allait faire le roi? Rendre, par ses attaques, tous ces chefs plus irréconciliables. Le roi avait tout pardonné au delà de Berwick, il avait créé Argyle marquis et Hamilton duc, il avait comblé les Écossais pour s'en aider à l'heure de la lutte. Il se disposa par une stratégie contraire, aussi imprévoyante qu'inopportune, à écraser sous les preuves de leur trahison les tacticiens éprouvés des deux chambres qui avaient pour eux la force des forces : l'opinion publique. Le roi le prit donc de haut avec le parlement. Il lui tint des discours sévères. Il s'entoura d'aventuriers, de jeunes nobles exaltés qui tenaient les propos les plus étranges et qui étaient prêts à tout. Le colonel Lunsford était le lieutenant de cet escadron doré dont lord Digby, un réactionnaire violent depuis le procès de Strafford, était comme le capitaine. Toute cette organisation militaire s'agitait dans l'ombre de White-Hall. Mais la provocation, pour être secrète, n'en était pas moins irritante. Elle accroissait le désir du parlement d'avoir à lui aussi un noyau de troupes. En attendant, il ne fléchissait pas devant les rodomontades de la cour. Le roi tenta un acte imprudent. Désirant frapper le parlement dans ses chefs, il ordonna à sir Edward Herbert, procureur général et membre des communes, d'accuser de haute trahison

cinq de ses collègues, MM. John Pym, John Hampden, Denzil Hollis, William Strode et sir Arthur Halleriġh. Un membre de la chambre des pairs, lord Kimbolton, fut enveloppé dans la même procédure. Le procureur général les déclara conspirateurs. N'essayaient-ils pas chaque jour d'attribuer *aux sujets la dictature*, n'embauchaient-ils pas les troupes de Sa Majesté, n'envahissaient-ils pas le gouvernement, n'en modifiaient-ils pas la forme par leurs intrigues au grand détriment de l'Angleterre, du roi et même du parlement? Les communes prirent les accusés sous leur protection et envoyèrent en prison le procureur général.

Charles résolut de se faire justice lui-même. Escorté de sa garde de *pensionnaires*, à laquelle s'étaient joints plus de deux cents des aventuriers de White Hall, il se rendit bruyamment à Westminster. Il entra néanmoins à la chambre des communes avec un seul homme, qui était le prince Charles, son neveu, l'aîné des trois fils de l'électeur palatin Frédéric V. Le roi considéra d'abord avec attention la place de M. Pym, à la droite de la barre de la chambre; cette place était vide. Il se dirigea ensuite vers le fauteuil de l'orateur, et s'y assit. Il parcourut d'un regard scrutateur et rapide toute l'étendue de la salle, mais ne reconnaissant pas les députés conspirateurs, il s'écria : « Les oiseaux se sont envolés. » Se tournant alors vers Lenthall dont il occupait le siége : « — Monsieur l'orateur, dit-il, voudriez-vous m'indiquer où sont les représentants Pym, Hollis, Hampden, Halleriġh, Strode, et même lord Kimbolton? — Sire, répondit Lenthall avec une fermeté respectueuse, ici je n'ai des yeux, des oreilles, une bouche qu'à une condition, c'est que cette assemblée me permette de voir, d'entendre, de parler. » — « C'est bien, » reprit le roi impatiemment. Puis, s'adressant à la chambre, il dit qu'en venant au milieu d'elle il n'avait pas voulu faire violence mais justice, qu'il respectait ses priviléges, qu'il souhaitait seulement une chose du parlement, c'est qu'il lui enverrait les cinq députés séditieux, qu'autrement il saurait bien les trouver. Se levant ensuite de son fauteuil, le roi sortit de l'assemblée émue avec le prince palatin. Plus la colère des communes avait été muette et comprimée, plus elle

fut formidable. Elles ne se contentèrent pas d'ordonner aux cinq députés incriminés de rester où ils étaient, dans la cité de Londres, elles nommèrent un comité qui alla s'installer et résider à Guidhall, afin de veiller solennellement au salut de leurs collègues suspects. Le roi se rendit à Guidhall comme il s'était rendu à Westminster. Il espérait que le comité et la cité de Londres lui livreraient plus facilement que les communes les accusés. Vaine tentative! Charles échoua de nouveau, et le parlement protesta contre une telle violation de ses privilèges. Malgré une proclamation du roi, il persista et rappela les proscrits de la cour, les favoris de la nation, les députés patriotes. Le comité des communes les ramena de Guidhall à Westminster au milieu des acclamations de la cité et du peuple. Le roi avait menacé sans frapper. Désobéi, moqué, bravé, il n'osa pas agir. Le retour triomphal des cinq députés et de lord Kimbolton fut une déroute pour le roi, et même pour la royauté (9 janvier 1642).

Le roi se retira précipitamment à Hampton-Court avec la reine et ses enfants. Son coup de tête avait été un coup de surprise. Il avait cédé, en franchissant le seuil du parlement, à une puérile ostentation de force. Il ne pouvait plaire par là qu'à la reine et à quelques aventuriers. Il n'avait consulté aucun homme sérieux sur une démarche aussi décisive.

Il avait alors cependant trois conseillers d'une haute distinction d'âme et d'intelligence. Ces conseillers étaient lord Falkland, Edward Hyde, depuis lord Clarendon, et sir John Colepepper. Ce triumvirat occulte se réunissait chaque nuit dans l'appartement que M. Hyde avait aux environs de Westminster. Là, les trois amis discutaient, et lorsqu'ils étaient d'accord ou à peu près, ils tâchaient de convaincre le roi. Les lumières, la délicatesse, le talent et la vigueur de ces éminents personnages retardèrent un peu et honorèrent infiniment la chute de la monarchie. Mais leur vaisseau était trop faible et la tempête trop forte.

Lord Falkland était tempéré en tout, excepté en courage. Il s'appliquait à maintenir l'équilibre entre ses sentiments qui étaient royalistes et ses idées qui étaient libérales. C'était le

plus accompli des gentilshommes de l'Angleterre. Il était trop chevalier pour être assez politique. Lui qui était fait pour vivre en sage, ne pensait qu'à mourir en héros. Il avait plus qu'aucun autre ce spleen moral qui suit les malheurs publics et qui précède l'immolation personnelle.

M. Hyde adorait lord Falkland sans lui ressembler. Ses discours et sa conduite dans la chambre des communes l'avaient désigné vite à Charles Ier. Ce prince se le fit amener mystérieusement par le frère du comte de Northumberland et lui donna toute sa confiance, copiant ses lettres avant de les brûler, pour les méditer sans le compromettre, adoptant ses proclamations et disant toujours en son absence, soit à lord Falkland, soit à sir John Colepepper : — « Que pense Edward Hyde? » Et en cela le roi avait raison. Car Edward Hyde avait plus que la science d'un jurisconsulte, il avait une portée d'homme d'État. Il était probe, austère, délicat sur l'honneur, inaccessible à la cupidité, infatigable au travail, à la franchise, au dévouement, quelquefois, seulement, un peu étroit et opiniâtre dans ses déterminations.

Sir John Colepepper ne ressemblait à aucun de ses amis, plus liés entre eux du reste qu'avec lui. Il avait été militaire et grand duelliste. C'était un homme d'un courage résolu et d'un esprit incertain. Il discutait à merveille, et l'escrime de sa dialectique n'était pas moins redoutable que celle de sa bravoure. Mais sa conclusion était molle, et, quand il eût fallu se déterminer, il continuait de discuter avec lui-même, toujours vaillant, jamais fixé, un flot au lieu d'un rocher.

Tels étaient les trois meilleurs conseillers du roi après l'exécution de Strafford. S'ils eussent été auprès de Charles Ier, dès le commencement de son règne, à la place de Buckingham, de Wentworth et de Laud, ils auraient peut-être sauvé la monarchie. C'étaient au fond des constitutionnels. Ils désiraient une église nationale et une prérogative limitée par les lois et par une liberté sage. Ils n'auraient pas abusé de l'emprunt forcé, des garnisaires, de la prison, de l'impôt sans parlement et sans contrôle. Anglicans sans fanatisme et royalistes sans tyrannie, leur étude était de maintenir la prérogative des

Stuarts, tout en évitant les forfanteries et les imprudences. Ils sentaient leur faiblesse autant que les prestiges de leurs ennemis. Eux n'étaient que de nobles défenseurs du passé. Ils avaient l'hésitation de ce qui n'est déjà plus, tandis que les presbytériens avaient la hardiesse de ce qui est, comme les puritains la témérité de ce qui sera. Dans cette situation où la circonspection était si nécessaire, qu'on juge de l'étonnement et des regrets de lord Falkland, d'Edward Hyde et de sir John Colepepper, lorsqu'ils apprirent la tentative étourdie du roi à Westminster et à Guidhall. C'était une double défaite.

Le parlement poussa vivement ses avantages. Il réclama la sanction du bill sur l'expulsion des évêques du sein de la chambre des lords, et du bill qui remettait le commandement des forteresses, de la marine et de l'armée à des officiers institués par les deux chambres. Sir John Colepepper obtint par la reine le consentement du roi au premier de ces bills. La reine avait besoin d'une popularité passagère, afin de pouvoir partir et de mener la princesse Marie au prince d'Orange, son époux. Elle eut cette éphémère popularité et s'éloigna ulcérée de l'Angleterre. Lord Digby s'était échappé presque en même temps. Il avait persuadé au roi et à la reine la guerre civile. La reine emportait avec ses diamants les diamants de la couronne, dans le dessein de trouver sur ces gages de l'argent, des vaisseaux, des soldats, des armes et des munitions. Charles Ier, qui avait accompagné la reine à Douvres, au lieu de retourner à Londres comme le parlement l'y conviait, s'achemina vers le nord par Cantorbery, Greenwich, Théobalds et Newmarket. Il était entouré d'une cour peu nombreuse, ainsi qu'il arrive aux rois qui tombent. Son fils aîné, le prince de Galles, brillait dans ce sombre cortége. Le plus jeune fils restait à Richmond. Il ne fut mandé que plus tard dans la ville d'York, où s'était installé le roi (19 mai 1642). York devint par là le centre des affaires de la cour, la capitale de Charles, comme Londres était la capitale du parlement.

Le roi cependant n'avait répondu au bill sur la milice que par des paroles évasives. Le parlement ne s'étonna de rien et mit le royaume en état de défense. Qui aurait le commande-

ment de l'armée et de la marine par le choix des officiers et des généraux? Le roi s'acharnait à garder ce commandement, le parlement à le conquérir.

La guerre commença ainsi sans déclaration préalable. On ne se battait pas encore, mais on se préparait à se battre.

La place de Hull était fort importante pour le roi. Elle contenait beaucoup d'armes et de munitions; elle serait plus tard le grand arsenal des cavaliers et elle était située à souhait pour les troupes qu'on attendait de Hollande. Sir John Holham était gouverneur de cette ville. Bien que nommé par le parlement, il n'était pas, disait-on, fort attaché au parti populaire. Le roi lui envoya d'abord son fils, le duc d'York, et son neveu, le prince Rupert. Ils furent reçus comme des *promeneurs* illustres, et sir John Hotham leur montra une courtoisie pleine de déférence. Le roi y fut trompé. Le 23 avril 1642, il se présenta lui-même devant Hull, à 11 heures du matin, et fit dire au gouverneur qu'il désirait dîner avec lui. Hotham refusa, et ni promesses, ni menaces ne purent soit le séduire, soit l'intimider. Le pont levé, les portes fermées, il parut sur le rempart en grand uniforme. Il salua, se mit à deux genoux et pria le roi de l'excuser si, institué par le parlement, il tenait ferme pour lui-même contre Sa Majesté. Il mêla ainsi l'étiquette à la révolte, et il donna, pour ainsi parler, à sa désobéissance solennelle un air de cour. Il y eut, sans intention de la part d'Hotham, dans ce céromonial irritant une pointe d'ironie qui blessa Charles. A bout de patience, après six heures de négociations inutiles, il ordonna de proclamer, à son de trompe, sir John Hotham déloyal et traître. Il se plaignit au parlement qui se hâta de glorifier sir John Hotham pour avoir accompli un devoir si difficile, et M. Hotham fils qui apporta la nouvelle d'une aussi patriotique résistance. Le parlement déclara que c'était à lui de décider quand et comment il fallait employer les milices au service de la nation.

Charles, qui ne reconnaissait pas le parlement pour juge, lui disputa de plus en plus l'armée, la marine, les citadelles. La guerre civile, quoique dans un crépuscule, était déjà partout. Edward Hyde décida lord Littleton à porter le grand sceau à

Charles (5 mai 1642). Tous deux, l'un après l'autre, rejoignirent le roi à York. Le parlement, privé du grand sceau, en fit faire un autre pour marquer l'empreinte de sa souveraineté. Il permit que le comte de Warwick fût amiral de la flotte, et il créa le comte d'Essex capitaine général de l'armée (12 juillet 1642). Essex fut l'homme de ce grand moment. Les acclamations le suivaient en tous lieux. Il était très-populaire parmi les chambres. Les lords et les députés jurèrent de combattre et de mourir avec lui dans cette grande lutte de la patrie.

Au delà de ces deux partis : les anglicans dévoués au roi, et les presbytériens dévoués au comte d'Essex, il y avait un troisième parti, celui des puritains, qu'un homme encore obscur travaillait en secret et qu'il exaltait pour la révolution, en attendant qu'il essayât de le dresser à un gouvernement. Cet homme qui se flattait de dompter plus tard l'anarchie, la soulevait d'abord sans repos ni trêve. Il avait pris une part véhémente, quoique le plus souvent muette, à tous les empiétements du parlement. Il avait soutenu les prédicateurs indépendants, anabaptistes, niveleurs ; il avait réclamé le redressement de toutes les iniquités, la réhabilitation de Prynne et de ses compagnons pamphlétaires, la mort du comte de Strafford, l'attribution aux communes de la guerre d'Irlande, l'organisation d'une garde parlementaire ; il avait protesté contre la vengeance du roi sur lord Kimbolton et les cinq autres membres patriotes poursuivis jusque dans la cité. Il s'était adjoint des puritains, ses coopérateurs, des presbytériens, ses précurseurs, et il les avait électrisés. Il n'était pas orateur et il saisissait plus par certains mots incorrects que les orateurs par des discours étudiés. Comment il fut député des communes et de quelle manière il se conduisait au parlement, deux petits faits l'indiqueront. En 1640, le secrétaire de Prynne, un puritain bien autrement redoutable que Prynne lui-même, fut incarcéré comme rédacteur et colporteur de libelles. Il avait été déposé presque mourant à la prison. Brisé, saignant des deux cents coups de fouet dont le bourreau l'avait frappé, Lilburn adressa une pétition à la chambre, et ce fut Cromwell qui la présenta. « J'entrai au Parlement un matin, en novembre 1640, dit un témoin (sir

Philippe Warwick). Je vis un gentilhomme qui parlait; je ne le connaissais pas. Il était vulgairement vêtu, en habit de drap tout uni et qui semblait avoir été fait par quelque méchant tailleur de village; son linge était grossier et n'était pas excessivement frais; je me rappelle qu'il y avait une tache ou deux de sang sur son col de chemise, qui n'était pas beaucoup plus grand que son collet. Son chapeau était sans ganse. Ce gentilhomme était d'une assez belle stature, avait l'épée collée sur la cuisse, le visage rouge et boursouflé, la voix stridente, implacable, et il s'exprimait avec une éloquence farouche... L'assemblée écoutait avec une profonde attention. »

Une autre circonstance de la vie politique de Cromwell nous a été retracée par un écrivain plus grave que sir Philippe Warwick. Cette fois, c'est Edward Hyde, depuis lord Clarendon, qui nous raconte une scène où il ne fut pas seulement témoin, mais acteur.

« Je me trouvai, dit-il, président d'un comité particulier convoqué à propos de grandes étendues de terres incultes qui appartenaient aux manoirs de la reine, et que l'on avait encloses sans le consentement des fermiers; ces enclos avaient été donnés par la reine à un serviteur très-intime, et celui-ci avait aussitôt vendu les terrains au comte de Manchester, lord du sceau privé, lequel, ainsi que son fils Mandeville, faisait en ce moment tous ses efforts pour maintenir les clôtures; contre eux s'élevaient les habitants des autres manoirs, lesquels réclamaient les droits de pacage sur ces communes, et les fermiers de la reine sur les mêmes terrains; tous se plaignant hautement d'avoir été soumis de vive force à une grande oppression que la couronne autorisait.

« Le comité siégeait à la cour de la reine, et Olivier Cromwell, qui en faisait partie, semblait s'intéresser beaucoup aux réclamants, qui étaient nombreux ainsi que les témoins. Lord Mandeville, comme partie, était présent, et, par l'ordre du comité, assis et couvert.

« Cromwell, que je n'avais jamais entendu parler dans la chambre des communes, dirigeait les témoins et les plaignants dans la conduite de leur affaire; il appuyait et développait

avec beaucoup de chaleur ce qu'ils avaient dit; les témoins et autres personnes engagées dans le débat, étant rustres et grossiers, interrompaient avec clameurs l'avocat et les témoins de la partie adverse, lorsqu'on disait quelque chose qui ne leur convenait pas, de sorte que moi, dont c'était le devoir de maintenir dans l'ordre les personnes de tous rangs, j'étais obligé d'adresser de vifs reproches et de faire des menaces pour que l'affaire pût être entendue tranquillement. Cromwell me reprocha avec beaucoup de véhémence d'user de partialité et d'intimider les témoins. J'en appelai au comité, qui m'approuva, et déclara que j'agissais comme je devais le faire; cela enflamma encore Cromwell, déjà trop irrité.

« Quand lord Mandeville voulait être entendu sur quelque point de fait ou de formalité ou sur le moment de la clôture, et qu'il racontait avec beaucoup de modération ce qui avait été fait, ou expliquait ce qui avait été dit, M. Cromwell répliquait avec tant d'indécence et se servait d'un langage si insultant, que tout le monde reconnaissait que leurs natures et leurs manières étaient aussi opposées que leurs intérêts. A la fin, les procédés de M. Cromwell furent si durs et sa conduite si insolente, que je me vis obligé de le reprendre, et de lui dire que s'il se comportait de cette sorte j'ajournerais immédiatement le comité, et porterais plainte à la chambre le lendemain. Cromwell ne me pardonna jamais. »

M. Hyde ne fut pas moins inexorable que Cromwell; il le fût peut-être plus. Tous deux étaient de ces caractères entiers chez qui la haine ne s'efface pas. Cromwell la comprimait davantage, il la subordonnait à ses desseins. Son suprême bon sens dominait déjà ses âpres instincts de sectaire. Violent avec les puritains, il était logique avec Saint-John, enthousiaste avec Hampden; il s'assouplissait dans des conversations avec lord Falkland, qui lui plaisait et auquel il plaisait par suite, peut-être, de cette admiration que lord Clarendon reproche à son ami pour les grands talents même pervers. Cromwell, que lord Falkland devinait déjà, eut peu d'assiduité avec Pym, un tacticien comme lui cependant. Il avait une antipathie contre Denzil Hollis, qui la lui rendit au centuple.

Tel était Cromwell au commencement de la guerre. Hostile aux anglicans, il attisait les presbytériens, et il ménageait les puritains pour l'avenir. Il prévoyait un grand rôle. Il n'aurait jamais été le premier par le parlement; il lui fallait l'armée. Aussi avec quelle ardeur, en 1642, au mois de février il leva une compagnie, et, au mois de juillet un régiment de cavalerie! A cette seconde date, qui est l'aurore de sa fortune, Cromwell était colonel.

Rien n'est plus intéressant que de le voir à l'œuvre. Il quitta les souliers rustiques des marécages pour chausser les bottes aux longs éperons, l'habit provincial dont s'est moqué sir Philippe Warwick pour endosser la cuirasse de fer, pour ceindre la grande épée de combat, le baudrier et l'écharpe. Il remplaçait de temps en temps le chapeau par le casque. Il n'était plus un patriote parlementaire, mais équestre. Il équipait ses soldats et ses officiers. Il les mettait à de rudes épreuves, renvoyait les lâches, les faibles, et ne gardait que les braves des braves. Ceux-là il les honorait de son estime. Il les prêchait et le résumé de tous ses sermons était : « Ne buvez jamais, ne jurez, ne blasphémez jamais; chantez intérieurement les psaumes et faites-vous tuer comme il convient à des saints. Heureux ceux qui meurent pour le Seigneur. » C'est ainsi que, leur parlant et les exerçant, il ébaucha dans sa compagnie et dans son régiment l'idéal de la future armée révolutionnaire.

Cromwell payait de sa bourse et de sa personne. Il donna huit cents livres sterling pour l'organisation des milices du royaume, bien qu'il s'occupât spécialement des comtés de Lincoln, d'Essex, de Cambridge de Hertz et de Norfolk. Il visitait les centres royalistes, les châteaux des nobles, les presbytères des ministres suspects. Il recommandait la patrie, les Écritures, s'emparait des vivres et des armes. Il suscitait la révolution partout, intimidant les royalistes, protégeant, enflammant les puritains. Il interceptait avec une vigilance infatigable les migrations des gentilshommes qui s'efforçaient de rejoindre le drapeau des Stuarts. Ces migrations se dirigeaient du Midi, sur lequel dominaient les chambres, vers le Nord, où le roi prévalait. L'une des tâches que s'était imposées Cromwell était de tro-

quer les volontaires sur tous les chemins. Il chassait les uns, emprisonnait ou enrôlait les autres. Il accoutumait sa petite troupe à l'activité sans oublier la discipline. Il avait la sagesse autant que l'audace. L'éclat sinistre de son imagination hébraïque, de son éloquence puritaine, était le rideau de pourpre sous lequel il voilait ses plans d'hommes d'État. Tout en formant des soldats, il ne mécontentait pas les paysans, les tenanciers, les bourgeois, le peuple. Il défendait toute maraude et punissait avec rigueur toute infraction. Il mesurait lui-même les sacrifices des villes, des hameaux, des particuliers. Hors de ces contributions indispensables, il enjoignait de respecter le bœuf et la vache si nécessaires au labourage, le cheval aussi utile à la paix qu'à la guerre, les poules, ces pourvoyeuses du ménage, et le coq, ce sonneur matinal des travaux champêtres. Cromwell mêlait tous ses ordres de versets prophétiques. Il n'en était pas moins bien compris, il en paraissait plus vénérable. C'était un homme biblique, fort à la base, religieux au sommet, semblable à ces chênes des environs d'Ely, chênes robustes par leurs racines qu'ils plongent dans la terre, sacrés par les cimes qui portent le gui jusqu'au ciel.

Un des traits caractéristiques de la diplomatie de Cromwell et qui prouve combien en lui le politique primait le sectaire, c'est sa tolérance d'esprit envers les soldats et les officiers. S'ils sont seulement braves et honnêtes, que lui importe leur foi! Il faut l'entendre lui-même. Le major Crawford avait non pas destitué, mais suspendu, pour opinion religieuse, son lieutenant-colonel, un hardi compagnon qui alla se plaindre à Cromwell. Cromwell se hâta d'écrire au major : « ... J'ai conseillé à cet officier de se rendre promptement auprès de vous. Vous êtes certainement mal conseillé... « Quoi! me direz-vous, « et cet homme est un anabaptiste! » Êtes-vous bien sûr de cela? Admettons qu'il le soit, cela le rendra-t-il incapable de servir? « Il est indiscret. » C'est possible en certaines choses : nous avons tous des infirmités humaines. Je vous déclare que, si vous n'aviez pas de tels « hommes indiscrets » autour de vous et qu'il vous plût de les traiter avec égards, ils vous serviraient de rempart aussi solide que ce que vous avez eu jusqu'à présent.

« L'État, monsieur, en choisissant des serviteurs, ne s'occupe pas de leurs opinions ; s'ils consentent à servir avec fidélité, cela suffit. Je vous ai conseillé précédemment d'user d'indulgence envers ceux qui pensent autrement que vous : si vous l'aviez fait quand je vous en ai donné l'avis, j'estime que vous n'auriez pas tant trouvé de difficultés sur votre chemin... »

Voilà Cromwell ! Il commandait en priant. Il réussit en cette petite circonstance ; il réussira toujours. Dès ses premiers pas dans l'action, il a la fortune, parce qu'il a la volonté et le génie, toutes les énergies de la volonté, toutes les souplesses du génie.

Tandis que Cromwell suscitait la révolution dans les comtés de l'est et que le comte d'Essex rassemblait l'armée du parlement, le roi leva son étendard à Nottingham (24 août 1642). Cet étendard, sur lequel était brodée la couronne des Stuarts, avec cette devise : « Rendez à César ce qui est à César, » fut déployé dans une prairie, en présence d'une multitude curieuse. Charles Ier était là, entouré de seigneurs, de ministres et d'officiers. Son armée était peu nombreuse encore. Un héraut d'armes lut une proclamation contre le comte d'Essex et ceux qui lui viendraient en aide, — tous séditieux, déclarés traîtres, à moins que, dans les six jours, ils ne reconnussent leur devoir, qui était l'obéissance. Après cette proclamation, la foule se dispersa, le roi rentra dans la ville, et l'étendard fut arboré sur le château de Nottingham. Les chambres répondirent à la proclamation de Charles et renvoyèrent le crime de trahison aux conseillers du roi.

Une espérance consolait le parlement de la guerre : il se flattait d'arriver par elle à des résultats. Les concessions de Charles n'avaient jamais été définitives ; elles n'avaient jamais été sincères, et le peuple croyait avec raison à la duplicité du roi. Lucy Hutchinson, la véridique et charmante contemporaine de Charles, a dit de lui ce qui se dégage avec évidence de l'ensemble de sa conduite et de la comparaison de tous les documents authentiques. « Il ne se faisait pas scrupule, écrit-elle, lorsqu'il accordait quelque chose à la nation, de ne se tenir pour engagé qu'autant que cela lui était utile ; car ce prince

n'était ni loyal, ni juste, ni généreux. C'était la personne la plus entêtée qui fût jamais, et comme il avait la résolution d'être souverain absolu, il prétendait le devenir ou cesser de régner. » Quiconque saura le fond de l'Angleterre au dix-septième siècle ne démentira pas madame Hutchinson. Sa sévérité sur Charles Ier n'est que de l'équité. Cette femme supérieure, si exacte dans son éloquence persuasive et dans sa grâce puritaine, a été une Clio incorruptible. Son arrêt est l'arrêt même de l'histoire. Elle, ennemie, elle a buriné une sentence que les amis ont presque tous crayonnée avec des circonlocutions et des ambages d'église ou de cour.

Charles, dont l'idée fixe était le droit divin, avait sans cesse levé des taxes illégales, s'était joué des chambres et ne se comprenait que comme un roi sans contrôle. Il avait soulevé l'orage populaire ; il l'avait attisé, tourmenté, par des provocations, des déceptions, des parjures, des dissolutions de chambres. En 1642, cet orage ne murmurait plus, il rugissait, et plus il rencontrait d'obstacles, plus il déracinait de traditions. Il y avait enfin un parlement sérieux, qui avait obtenu de la faiblesse du roi une permanence ; il discuta d'abord, puis il accepta la guerre.

Les nobles, leurs vassaux et la haute bourgeoisie se groupèrent autour du roi, beaucoup plus certainement par fidélité de race que par conviction. Ils formèrent le parti des *cavaliers*. La petite bourgeoisie des villes et des campagnes, les tenanciers et les marchands composèrent, sous le nom de *têtes rondes*, le parti du peuple et de Dieu. C'est de cette couche intermédiaire que sortit la première armée du parlement. Elle se compta à Northampton comme l'armée royale à York.

Charles n'avait que six mille hommes, Essex en avait seize mille. Cette disproportion était de mauvais augure pour le roi. Il se détourna de l'ennemi et marcha sur les frontières du pays de Galles. Il séjourna à Shrewsbury, où il battit monnaie et où son armée s'accrut peu à peu jusqu'à dix-huit mille hommes. Le comte de Lyndsey la commandait.

Les deux armées à peu près égales partirent l'une de Shrwesbury, l'autre de Northampton, et se joignirent dans le comté

de Warwick, à Keynton, entre Stratford, le village natal de Shakespeare, et Banbury.

Le 23 octobre 1642, Essex était campé à Keynton avec douze régiments d'infanterie et quarante escadrons de cavalerie, — en tout dix mille hommes. Il avait dispersé trois régiments à Worcester, à Coventry et à Banbury, pour la sûreté des places et pour la sécurité de ses opérations ultérieures. Il attendait deux régiments, dont les colonels, Hampden et Grantham, devaient lui amener un surcroît d'artillerie de huit canons. Tout à coup Essex fut en éveil. Ses coureurs lui annoncèrent que le roi occupait une colline voisine, la colline de Edge-Hill, avec quatorze mille fantassins et quatre mille chevaux. Le lord général se mit aussitôt en bataille dans la plaine, en face de la colline. Il plaça trois régiments de cavalerie à l'aile droite, ving escadrons à l'aile gauche, à l'avant-garde la brigade de sir John Meldrum, à l'arrière-garde son propre régiment, celui de lord Brook. Il massa au centre l'infanterie sous ses ordres immédiats.

L'armée du roi descendit la colline. Le centre était conduit par le comte de Lyndsey, l'aile gauche par lord Wilmot, l'aile droite par le prince Rupert, qui arrivait d'Allemagne avec son frère Maurice. Il y avait deux réserves sous lord Byron et sous lord Digby. La cavalerie du prince Rupert, et même celle de lord Wilmot, accélérée par les réserves, qui s'ébranlèrent à l'élan du prince, enfoncèrent les deux ailes de l'armée parlementaire et les poursuivirent dans leur fuite. Le prince Rupert fut aussi épique et ne fut pas plus stratégiste qu'un Niebelung du Necker. Au centre la mêlée fut plus savante. Le comte de Lyndsey avait électrisé son infanterie. Il avait fait tout haut cette prière : « Seigneur, si je t'ai oublié autrefois, ne m'oublie pas aujourd'hui, » et il avait ajouté : « En avant, mes compagnons ! » Malgré ces paroles, appuyées par le plus magnanime exemple, Essex l'emporta. Son infanterie défit successivement l'infanterie de Lyndsey. Les deux généraux en chef avaient été frères d'armes au delà des mers. Ils se connaissaient. Ils furent dignes de leur renommée et de leur estime mutuelle. L'un et l'autre, une pique à la main, donnèrent des ordres en capitaines

expérimentés et se battirent en soldats intrépides. La cavalerie du prince Rupert pilla Keynton, et, dans son ardeur, s'avança jusqu'au régiment de Hampden, qui tira le canon contre elle et la ramena à toute bride.

Les incidents de la bataille appelée Keynton par les uns, et Edge-Hill par les autres, furent aussi variés que pathétiques.

Le roi parvint à dissimuler son anxiété intérieure avec son habitude d'impassibilité, sans ressource d'esprit mais sans faiblesse de cœur. Lord Falkland s'exposa aux plus grands périls pour sauver les prisonniers. Le comte de Lyndsey, froidement ulcéré de l'insubordination du prince Rupert, avait résigné le commandement au général Ruthven, Écossais. Il fut blessé et pris à la tête de son régiment, jusqu'au bout le modèle et l'inspirateur de toute l'armée.

Le prince Rupert, le second fils de l'électeur palatin Frédéric V et de la fille aînée de Jacques Ier d'Angleterre, était naturellement le fléau des généraux en chef; car il prétendait ne recevoir des ordres que de son oncle Charles Ier. Il n'y avait pour lui qu'un général en chef, et c'était le roi. A Edge-Hill l'impétuosité de ce jeune prince fut plus fatale aux royalistes qu'aux patriotes. Par impatience du triomphe, il empêcha le triomphe des siens. Il annula sa cavalerie en ne la rabattant pas sur le centre de la bataille. Ce prince, quoiqu'il eût quelque goût pour les sciences, n'était pas une intelligence militaire. C'était un brillant officier d'avant-garde, un cœur et un bras de partisan plutôt qu'une tête de capitaine.

Les gentilshommes qui se distinguèrent le plus parmi les parlementaires furent lord Gray et sir Arthur Haslerigh. Sir Philippe Stapleton, sir William Balpour et le colonel Essex furent incomparables. Ces lieutenants du comte d'Essex se précipitèrent avec un élan irrésistible, sous les yeux du lord général, contre le corps de bataille du roi. C'est là que le combat fut le plus acharné, et c'est là que fut pris l'étendard de Nottingham. Il y avait à cette place un monceau de morts. Dans un petit espace, Ludlow reconnut soixante royalistes qui s'étaient fait tuer avec sir Edmond Varney, qui portait l'étendard. Ce qui

est vraiment tragique dans le dévouement de sir Edmond, c'est qu'il donna sa vie à une cause qui n'avait pas son cœur. Il en avait fait l'aveu à M. Hyde, tandis qu'ils étaient encore à York. « Vous êtes plus heureux que moi, dit-il à son ami, vous avez la conviction intime de la justice des priviléges que vous défendez et de l'obligation où était le roi de refuser ce qu'on lui demandait; vous obéissez ainsi tout ensemble à votre devoir et à votre sentiment. Mais, pour ma part, je n'aime pas cette querelle et j'aurais souhaité vivement que le roi pût accéder d'un plein consentement à ce qu'on désirait de lui. Ce n'est donc que par la reconnaissance que je me trouve engagé à suivre mon maître. Il m'a nourri de son pain, je le sers depuis près trente ans, et je ne ferai pas une chose si basse que de l'abandonner. Je préfère mourir, ce qui, j'en suis certain, m'arrivera, et cependant ce sera pour conserver des choses qu'il est contre ma conscience de conserver. » (*Mém. de lord Clarendon*, XVIII, p. 201-202.)

Quelle détermination pathétique! Quelle raison supérieure chez un gentilhomme qui ne portait pas seulement le drapeau des Stuarts, mais qui était grand maréchal de la maison du roi et qui pourtant le jugeait si bien! Quelle sombre prophétie! Quel culte désespéré de l'honneur! Une déloyauté égale à la délicatesse de sir Edmond Varney fut la déloyauté de sir Faithful Fortescue. Il s'était engagé volontairement dans l'armée parlementaire. Au lieu de charger les royalistes, il fit volte-face et chargea avec eux ses compagnons d'armes. Il avait prévenu Charles Ier de cette évolution, il espérait qu'elle serait contagieuse et qu'elle entraînerait beaucoup de défections. Il se trompa; mais que sa trahison préméditée demeure à jamais sur sa mémoire, et flétrissons-la d'une flétrissure égale à notre vénération pour Varney.

Ce qui rendit plus périlleuse dans cette journée la situation du corps d'infanterie royale, c'est que les deux réserves de cavalerie n'étaient pas restées à leur poste et que, de plus, Charles avait promis à sa garde de trois cents seigneurs ou gentilshommes de prendre part à l'action. Il était par là fort à découvert. La garde du comte d'Essex, composée de cent hommes,

fut vigoureusement lancée par son capitaine, sir Philippe Stapleton. On remarquait dans cette garde du lord général plusieurs noms, qui plus tard devinrent célèbres, tels que Ludlow, Fiennes, Flutwood, Harrisson et Tomlinson.

Ce fut le colonel Middleton qui arracha aux mains sanglantes de Varney, mort, l'étendard royal. Il le remit au comte d'Essex, qui le confia à M. Chambers, l'un de ses secrétaires. Le capitaine Smith s'étant ceint d'une écharpe orange, couleur des armoiries d'Essex, déroba l'étendard et le porta au roi à fond de train. Charles I[er] remercia le capitaine en le faisant chevalier.

Les pertes du roi furent plus considérables que celles des patriotes. Le comte de Lindsey, son général en chef, le colonel Monroy et le colonel Lunsford périrent glorieusement. Lord Willoughby, fils du comte de Lindsey, fut fait prisonnier. Du côté des parlementaires expirèrent aussi lord Saint-John, de la maison de Bolingbroke, le colonel Essex et le lieutenant-colonel Ramsey. Ces trois héros eurent comme une allégresse du trépas en songeant au drapeau pour lequel ils mouraient.

Le comte d'Essex était vengé de la cour qu'il détestait. Le roi se retirait devant lui. L'épée que son père, le favori d'Élisabeth, avait tirée dans une sédition de palais pour une ambition personnelle, lui l'agitait dans une révolution pour les droits de l'Angleterre. Il souhaitait d'accomplir par des succès éclatants une conciliation entre le roi et la nation. C'était un noble but.

Essex coucha sur le champ de bataille. Mais s'il sut vaincre, il ne sut pas profiter de la victoire. Bien loin de poursuivre l'ennemi, comme le lui conseillaient Hollis et Hampden, qui avaient avec eux quatre mille hommes frais, il marcha sur Warwick. Ce fut une faute; car le roi s'avança sans obstacle jusqu'à Banbury, s'empara de la ville, même du château, et fit chanter un *Te Deum* à Oxford comme le parlement en faisait chanter un à Londres. Charles n'eût pas osé donner le change à l'opinion si le comte d'Essex l'eût chassé devant lui. Il le pouvait. Son excuse est dans l'organisation de son armée, qui avait besoin d'être recrutée et exercée sans cesse.

La bataille avait été terrible. Elle dura depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à cinq heures du soir. Six mille hommes périrent et furent enterrés dans cette plaine de Keynton.

Des survivants, beaucoup étaient blessés ; tous étaient exténués de fatigue, de faim ou de froid. Edmond Ludlow lui-même, un démon de jeunesse, de patriotisme et de guerre, était aux abois. Il avait l'estomac vide. Il s'était battu comme un lion, et la sueur ruisselait de son visage. Ne trouvant pas son domestique, auquel il avait remis son manteau, il se promena toute la nuit pour se réchauffer. Le lendemain, il eut beaucoup de peine à manger, et ses mâchoires, engourdies par un long jeûne, autant que par un froid aigu, avaient perdu presque toute énergie, presque tout mouvement.

Essex, après un court repos à Warwick, se replia sur Londres. Le roi prit la direction d'Oxford et s'avança jusqu'à Brentford, tout en assurant une députation du parlement de ses désirs pacifiques. Malgré cette déclaration, il attaqua inopinément le régiment de Hollis, afin de traverser Brentford et d'enlever l'artillerie du lord général à Hammersmith. Ce régiment de Hollis, déjà écharpé à Edge-Hill, aurait été exterminé complétement à Brentford, sans les régiments du colonel Hampden et du lord Brook qui le soutinrent. Ils arrêtèrent avec une poignée de braves tout l'effort de l'armée royale. On entendait de Londres la canonnade.

Le comte d'Essex, qui siégeait à Westminster sur son fauteuil de législateur, le quitta brusquement pour la selle de son cheval. Il réunit en quelques heures toute son armée et se porta sur Brentford. Les milices de Londres le suivaient sous les ordres du major général Skippon, qui courait de compagnie en compagnie de volontaires et qui disait : « Allons, mes enfants, mes braves enfants, prions de bon cœur et battons-nous de bon cœur. Je serai avec vous. Souvenez-vous bien que c'est ici la cause de Dieu et qu'il s'agit de défendre vos femmes, vos filles et vous-mêmes. Allons, mes braves enfants, prions de bon cœur et battons-nous de bon cœur, et Dieu nous bénira ! » Le 14 novembre, à Brentford, le comte d'Essex, qui avait vingt mille hommes pleins d'enthousiasme, aurait peut-être pu écra-

ser le roi et le prince Rupert ; il se contenta de les contraindre à la retraite. Il fut blâmé, comme à Edge-Hill, d'avoir manqué une occasion décisive. Mais il se méfiait de ses miliciens, qui étaient des novices au feu. Il lui suffisait, d'ailleurs, d'avoir protégé et calmé Londres. Le roi se déroba par Kingston et prit ses quartiers d'hiver à Oxford. Le comte d'Essex prit les siens à Windsor.

LIVRE QUATRIÈME

Situation de l'Angleterre. — Retour de la reine en Angleterre, 22 février 1643. — Pym l'accuse de trahison. — Trahison de Waller. — Complot. — Son arrestation. — Mort de Godolphin. — Succès de Waller, général puritain. — Sa défaite à Bath. — Succès des cavaliers. — Rappel d'Essex à l'armée. — Rencontre de Hampden et de Rupert, 18 juin 1643, à Chalgrave. — Mort de Hampden. — — Siége de Glocester par le roi. — Essex marche au secours de Glocester. — Ses succès à Chichester. — Combat de Bigs-Hill et Newbury. — Sa retraite sur Londres. — Retraite du roi sur Oxford. — Mort de lord Falkland, 1643. — Rentrée triomphale d'Essex à Londres. — Cromwell à Grantham et Gainsborough. — Mort de Pym. — Mort des Rotham. — Convocation du Parlement à Oxford, 22 février 1644. — Second covenant écossais. — Siége d'York par l'armée parlementaire. — Bataille de Murston-Moordant. — Victoire de Cromwell. — Prise de Newcastle. — Catastrophe d'Essex. — Fuite de la reine en France. — Presbytériens et indépendants. — Discours de Cromwell au Parlement, 9 décembre 1644. — Bill du *Self d'enying*. — Procès de Laud. — Sa mort, 16 janvier 1645. — Fairfax, général en chef de l'armée parlementaire. — Conférences d'Uxbridge. — Bataille de Naseby, 14 juin 1645. — Prise du château de Basing.

L'Angleterre, à cette époque, était une mêlée de guerre civile et religieuse. Chaque comté, chaque cité, chaque hameau, chaque maison était un champ de bataille. Les frères se séparaient des frères, les pères des fils. La violence était partout, l'ordre nulle part. Le pillage devenait une habitude. Le carnage et le vol sévissaient ou menaçaient. L'émotion des mères tuait dans leur ventre les enfants, et les femmes accouchaient avant terme. Au milieu de tant de calamités, le peuple ne trahit pas le parlement. Pour le peuple, Charles était un despote. Le vrai roi du peuple, c'était le parlement. Charles n'avait-il pas sans cesse violé la loi? Ne voulait-il pas des évêques plus près de Rome que de Genève ou d'Edimbourg? Ne voulait-il pas surtout une

milice commandée par ses créatures, par des généraux hostiles à la liberté? Y avait-il autre chose à faire qu'à prendre pour arbitre le dieu des armées? »

Le roi n'éprouvait pas moins de défiance qu'il en inspirait. Il ne songeait, lui aussi, qu'à la guerre.

La reine l'avait rendue possible, et en avait augmenté toujours les chances propices. Elle avait disposé sans scrupule des diamants de la couronne. Elle avait envoyé successivement de Hollande le colonel Goring avec deux cents officiers, le général King avec des armes et des munitions pour six mille hommes. Elle-même débarqua, le 22 février 1643, à Bridlington, après avoir déjoué la vigilance du vice-amiral parlementaire Batten, qui croisait sur cette côte pour la capturer. Elle apportait des approvisionnements de toute espèce et le prestige électrique de sa présence. Une maison lui avait été préparée à Bridlington sur le quai. Elle y reposa deux nuits, mais le 24 on lui signala le vice-amiral Batten. Averti par sa police du rivage, exaspéré d'avoir été évité dans des parages qu'il connaissait si bien, il envahit la rade de Bridlington et y jeta l'ancre, puis il mitrailla pendant deux heures la maison que la reine occupait. Une personne de sa suite fut atteinte mortellement près d'elle. Épouvantée, elle s'échappa de sa demeure et alla se réfugier dans la campagne, derrière une colline où elle s'abrita contre la colère brutale de Batten. Le comte de Newcastle, qui commandait dans le nord pour le roi, accourut vers la reine et l'escorta jusqu'à la ville d'York. Elle gagna bientôt à sa cause sir John Hotham et son fils, qui commandaient à Hull, et sir Hugh Cholmley, qui était gouverneur de Scarborough. Elle séjourna quatre mois dans le comté d'York et visita Edge-Hill, où le roi lui montra comme un champ de victoire cette plaine de Keynton, où pourtant il avait été plus défait que triomphant. La reine désirait que l'on marchât sur Londres. Elle n'admettait pas les obstacles. Elle voulait avoir raison une fois pour toutes du parlement, comme si la cour des Stuarts, cette cour au quart papiste, aux trois quarts anglicane et toute absolutiste, eût tenu la Grande-Bretagne révolutionnaire à sa merci. Ce projet tomba : c'était une illusion chevaleresque; c'était

une tentative vaine de femme légère et de reine aventurière contre une nation puissante, déjà presque républicaine et puritaine. Pym, au nom des communes, accusa cette princesse de haute trahison (mai 1643).

Vers cette époque, le poëte Edmond Waller, parent du général William Waller, neveu de Hampden et cousin de Cromwell, travaillait à un plan moins sensé encore que celui de Henriette. Le brillant conspirateur était encore plus chimérique, — car la reine avait une armée, et lui n'en avait pas.

Au mois de janvier 1643, il avait été envoyé avec plusieurs de ses collègues du parlement à Oxford pour faire au roi des propositions de paix. D'un rang inférieur aux membres de la députation, il ne fut convié que le dernier à baiser la main au roi. « Quoique le dernier, lui dit Charles à voix basse, vous n'êtes point le pire, ni le moins en faveur auprès de moi. » C'était une amorce. Edmond Waller y fut pris. Son imagination s'enflamma. Il résolut de livrer au roi, si bon pour lui, les principaux membres du parlement, le lord maire et tout le comité de la milice. Trois mille hommes venus d'Oxford seraient prêts, des lords et des députés seraient complices. Il faudrait introduire les troupes royales, s'emparer de Westminster, de la Tour, et tuer tout ce qui ne se rallierait pas.

Il y avait plusieurs conjurés ardents, Challoner entre autres. Tomkins, le beau-frère de Waller, était le confident le plus intime du poëte. Leurs entretiens mystérieux attirèrent l'attention, aiguisèrent la curiosité de Roe, domestique de Tomkins. Le serviteur épia son maître et Waller. Caché derrière une tapisserie, il entendit les secrets de la conjuration et s'empressa de les communiquer à Pym, un Cromwell politique de l'Angleterre, avant que Cromwell en fût le Pym général. Pym écouta Roe, le 30 mai, et garda le silence. Ce ne fut que le lendemain, au sermon, que, recevant par un billet la confirmation du complot, il se leva de son fauteuil. Son visage était inquiet, mais déterminé. Les députés qui se trouvaient là, l'entourèrent aussitôt et l'interrogèrent sourdement. Pym répondit, se concerta rapidement avec eux, et tous ensemble disparurent du temple. Le sermon continua au milieu d'un trouble

inexprimable. Dès qu'il fut fini, les communes s'assemblèrent, et Pym leur révéla toute la conjuration. Un comité de poursuites fut à l'instant nommé. Waller et Tomkins furent arrêtés avec une demi-douzaine de complices. Une cour martiale les condamna sans délai à mort. Deux seulement, Challoner et Tomkins, subirent leur sentence.

Waller, le chef du complot, dénonça ses amis, témoigna son repentir, s'humilia devant le comité des communes, se prosterna sous l'éloquence et sous la doctrine des ministres puritains, supplia Pym et se sauva par tant de bassesses. Il était fort riche. La peine capitale fut commuée pour lui en une amende de dix mille livres sterling. Il en fut donc quitte pour un peu d'or et pour beaucoup de honte. Il passa sur le continent, se fixa d'abord à Rouen, puis à Paris, où il connut Saint-Évremond. Cromwell continua d'aller voir la mère de Waller. Elle, qui était bonne royaliste, l'accablait de reproches, et Cromwel prenait de là occasion de terminer plus vite le repas. Il jetait sa serviette au visage de mistriss Waller, et il ajoutait en badinant, que le respect ne lui permettait pas de disputer avec sa tante. Le poëte sut profiter de cette familiarité et de cette parenté pour faire cesser son exil. Il vécut très-vieux, après Cromwell qu'il chanta, après Charles II qu'il flatta, méprisé de chacun jusqu'à sa mort et recherché de tous.

Telle fut la singulière destinée de Waller. C'était un de ces fats de la métaphysique et de la théologie qui, n'ayant pas la foi dans la pensée, n'ont pas le courage dans l'action, et qui roulent des tâtonnements de l'intelligence jusqu'au fond des abjections de la peur. Nul homme ne fut plus indéchiffrable que Waller. On ne pouvait ni l'estimer ni s'empêcher de l'admirer, et, tout en détestant son caractère, on aimait son intimité. Sa conversation était incomparable, soit dans la gaieté, soit dans la profondeur. Ses discours parlementaires étaient des chefs-d'œuvre d'inspiration, d'esprit, de science même, où l'éclair toujours, souvent le rayon, traversaient les ténèbres des questions les plus difficiles et les illuminaient. Moins étonnant comme poëte, il était là encore d'une distinction rare. Seulement, ce n'était pas un poëte de la famille du Dante, grand

dans la fiction et dans la réalité, un héros de la patrie autant que des muses ; non, c'était un poëte de la famille de Lucain, un héros dans l'idéal, un lâche dans la vie. Tacite aurait pu dire de lui ainsi que de l'auteur de la Pharsale : « *Promissa impunitate corruptus, non omittebat passim conscios edere.* Corrompu par la promesse de l'impunité, il dénonçait complice sur complice. » Waller, comme Lucain, dénonça ses amis les plus intimes. Il n'atteignit pas néanmoins à l'infamie dénaturée du poëte latin ; il ne fut pas le délateur de sa propre mère.

Pour Pym et pour son parti, une excellente conséquence de la conjuration de Waller fut un rajeunissement d'enthousiasme dans la guerre civile. Il y eut un redoublement de furie patriotique et militaire par tout le royaume. Ici les puritains étaient victimes, là les cavaliers.

Un trépas à jamais regrettable fut celui de Sidney Godolphin. C'était un cadet devenu millionnaire. Il était d'une taille lilliputienne. Lord Falkland l'en chérissait davantage, disait-il en plaisantant, car sans lui, ajoutait-il, il eût été le plus petit des royalistes. Sidney Godolphin avait toutes les puissances du sentiment et de l'imagination, toutes les impuissances d'une santé frêle et débile. La moindre humidité, le moindre froid l'incommodaient. Il vivait solitaire à la campagne dans l'étude de l'antiquité et dans des précautions infinies. Son manoir était un gymnase et une boîte de coton. Telle était cependant en lui la prédominance de l'âme que, s'étant fait volontaire des Stuarts, il renonça à toutes ses habitudes de mollesse et se montra un aventurier intrépide. Il brava la pluie, la gelée, coucha sur la terre, dormit sous le ciel au bivac, enveloppé de son manteau pour toute couverture. Il tomba d'une balle dans la poitrine, au milieu d'un hameau du Devonshire, au premier rang des plus braves parmi les cavaliers. Ce fut une grande perte pour son parti.

Les puritains s'en réjouirent. Ils gagnaient peu à peu de la popularité sur les presbytériens. Le comte d'Essex leur paraissant trop temporisateur, ils lui opposèrent sir William Waller. Ce général réussit d'abord. Il triompha brillamment à

Winchester, à Chichester, à Malmesbury, à Hersford. Les têtes rondes le nommèrent Guillaume le Conquérant. Malheureusement il fut battu à Bath par le prince Maurice, le frère du prince Rupert (3 juillet), et à Devizes par lord Wilmot (13 juillet). Pym alors eut recours à la générosité du comte d'Essex, qui de nouveau, et d'un magnanime élan, se dévoua à la cause parlementaire.

Cette cause était en péril. Les avantages ne se balançaient pas dans les deux camps. Les royalistes semblaient près de l'emporter. Seulement l'héroïsme était sous toutes les bannières.

Lord Brooke, général pour le parlement, tomba au siége de Lichtfield d'une balle dans la tempe. Il ne se releva pas. Sa dernière prière avait été celle-ci : « Seigneur, si la querelle que je défends n'est pas équitable, je vous demande une mort prompte. » Il fut exaucé, selon les cavaliers, qui interprétèrent ce hasard comme un jugement de Dieu.

Le comte de Northampton, un rival de lord Brooke, un autre très-grand seigneur, à quelques jours et à quelques lieues de là, fut tué d'un coup de hallebarde. Il avait dit le matin même à ses fils et à ses amis qui lui reprochaient ses témérités : « Je ne trouverai jamais une aussi noble occasion de mourir que dans ces guerres. »

Hampden, lui, était dans l'Oxfordshire. Plusieurs fois il avait proposé de marcher sur la capitale de ce comté où le roi s'était fortifié. Le lord général ajournait toujours cette expédition. Hampden s'était avancé jusqu'à Chalgrave-field pendant que le prince Rupert, qui avait battu deux régiments du comte d'Essex à Vycomb, opérait sa retraite sur Oxford. Le grand citoyen et le prince se rencontrèrent et se chargèrent avec impétuosité dans le champ de Chalgrave. Hampden fut blessé mortellement à l'épaule d'un coup de feu (18 juin 1643).

Les cavaliers avaient bien reconnu le régiment de Hampden, mais ils ignoraient la présence du colonel. Aussi la nouvelle de sa blessure ne se répandit qu'indirectement à Oxford. Ce fut le docteur Gilles, ministre presbytérien, ami et voisin de Hampden, qui, abordant fortuitement dans une rue sir Philippe de Warwick, lui annonça le tragique événement. Aussitôt le cour-

tisan mena le théologien au roi. « Le roi, dit Warwick, pria le docteur d'envoyer un messager chercher des nouvelles fraîches du blessé. Je vis que Sa Majesté aurait désiré lui dépêcher un de ses chirurgiens s'il en avait manqué, pensant qu'il était de son intérêt de gagner l'affection du colonel, ce qui eût été un excellent moyen pour entrer en accommodement avec les chambres. » Le docteur obéit au roi ; mais lorsque son messager arriva au lit où l'on avait transporté Hampden, le grand patriote expirait.

Hampden était avec Pym le plus grand chef de la révolution. Il avait quarante-sept ans. Sa maturité était virile. Jeune encore, l'inspiration animait en lui et fécondait l'expérience. Ce n'était pas la Bible qu'il portait toujours avec lui comme la plupart de ses contemporains. Son livre, c'était l'histoire de Davila, de cet Italien d'origine espagnole qui a raconté les luttes religieuses de la France. Homme de guerre civile, Hampden ne se séparait pas d'un récit de guerre civile. Il s'y instruisait dans une austère et profonde méditation. Hampden était le plus doux parmi les plus forts. Il était aussi hardi que circonspect. Dans les extrémités suprêmes, il conservait son calme. C'était un soldat déterminé, un citoyen sublime, un orateur accompli, le plus beau et le plus insinuant des hommes. Ce n'est pas pour rien, ni pour peu, que sa mémoire est encore sacrée à l'Angleterre. Il est du petit nombre de ceux dont le nom fait battre le cœur. Il avait vécu le plus éloquent, le plus adroit, le plus ferme des patriotes ; il en mourut le plus pur. Très-riche, très-puissant, très-populaire, jusqu'où aurait-il suivi la révolution ? Probablement jusqu'à la république. Il est permis de penser que Cromwell eût trouvé en lui un adversaire formidable. Mais je ne saurais aller aussi loin que Sheridan. Quelqu'un lui disant : « Hampden aimait trop Cromwell pour lui résister efficacement, » Sheridan répliqua : « S'il eût duré davantage, Hampden eût aimé Cromwell comme Brutus aima César. » Je ne puis voir dans cette réponse qu'un trait d'esprit. Hampden, tel que nous le connaissons, aurait combattu Cromwell de la parole et de l'épée, jamais du poignard.

Lui qu'on appelait le Père de la Patrie, *Pater Patriæ*, aurait défendu cette patrie sans se ternir d'un forfait. Homme de tête vaste, de bouche vibrante et de main prompte, il était également propre aux combinaisons, aux discours et aux actions. Ses facultés n'étaient pas moins transcendantes pour gouverner que pour conspirer. D'une activité merveilleuse d'esprit et de corps, aucune conjoncture, aucune entreprise ne l'eût étonné. Il se serait dévoué jusqu'au trépas. Toujours passionné et toujours tranquille dans la passion, il aurait toujours été d'autant plus capable d'électriser les autres, et, tout en les échauffant, de les diriger. Habile dans l'héroïsme, ce grand homme de bien fut heureux d'avoir été enlevé au milieu de toute sa vertu, avant le mal qui, dans les révolutions, pèse sur les meilleurs, sinon comme une nécessité, du moins comme une tentation.

Cette mort de Hampden ajouta un poids immense aux détresses du parlement. Londres aurait pu devenir la proie des cavaliers. Si le roi avait pu rallier à sa grande armée l'armée des comtes du nord et les attirer au midi, hors de leurs foyers, rien ne lui eût été difficile en ce moment. Il n'aurait pas vaincu la révolution, mais il aurait occupé la capitale du royaume. Il différa cette grande entreprise, qu'il aurait osée d'un seul bond avec deux armées ; avec une armée, c'était assez de prendre Glocester pour se frayer ensuite un chemin vers Londres.

Les troupes du Parlement étaient partout fondues ou affaiblies. Tout aurait sombré irréparablement sans l'idée qui dominait la révolution, et sans les hommes indomptables qui représentaient cette idée autour de Pym.

Ils donnèrent à Cromwell dans l'ouest un supérieur : c'était lord Kimbolton, devenu comte de Manchester. Une armée fut aussi organisée par sir William Waller, une armée qui devait être la réserve de la principale armée commandée par Essex.

Le lord général fut l'homme de la situation. Il se montra vraiment admirable en cette décisive conjoncture et digne des patriotes du parlement. Il contre-balança les défections des deux chambres et, entre autres, celles des lords Lovelace et Conway,

des comtes de Portland, de Clare, de Bedford et de Holland qui coururent au roi comme au vainqueur. Le comte d'Essex, lui, eut beaucoup d'audace. Il fut très-fidèle au parlement et à l'Angleterre. C'est le plus magnifique moment de sa vie militaire et civique. Il sentit l'importance de Glocester et jura de la débloquer. Car Glocester, malgré la distance, était à cet instant le vestibule de Londres et le dernier boulevard de la révolution.

Le comte d'Essex, donc, rassembla les débris de son armée, qu'il passa en revue à Hounslow Heath. Il harangua cette troupe, qui parut rafraîchie et rajeunie par l'enthousiasme du lord général. Presque tous ses collègues du parlement étaient avec lui à cheval. Ils prirent congé du comte très-affectueusement et retournèrent à Londres, tandis que lui se hâta vers Colebrooke. C'était le 24 août 1643.

Depuis quatorze jours, Glocester se défendait contre le roi en personne et contre une armée redoutable. Le prince Rupert somma la ville de se rendre. Elle répondit non, comme toujours, du milieu de ses fortifications démantelées. Sa garnison était à peine de quinze cents soldats. Son artillerie était en mauvais état, et ses magasins ne contenaient pas plus de quarante barils de poudre. Glocester était confiante cependant, car elle espérait dans le Dieu des armées, et elle avait pour gouverneur le colonel Edward Massey, un de ces hommes intrépides qui, avant de s'ensevelir au besoin sous des décombres fumants, font des miracles d'imprévu. Massey communiquait son ardeur à tous. C'était un capitaine inépuisable en ressources, en stratagèmes, en activité ; il mangeait peu, dormait encore moins, un tempérament de fer, une âme de feu, un citoyen, un ingénieur et un général tout ensemble. Il multipliait les sorties, les attaques, les alarmes. Il soignait les blessés, louait les soldats, égayait les habitants, flattait les femmes, fanatisait les vierges qui ensorcelaient ensuite les braves. Les ministres presbytériens et puritains n'étaient point oubliés. Sous l'ascendant du gouverneur, ils prêchaient le jeûne qui épargnait les vivres, la Bible qui électrisait les courages et, descendus de la chaire, ils montaient sur les remparts.

Massey veillait à tout. Le roi lui envoyait-il une sommation après le prince Rupert, voici les messagers que Massey expédiait au roi. Écoutons lord Clarendon : « Avant le temps prescrit, on vit sortir de la ville avec le trompette deux hommes à visages pâles, longs, maigres et sinistres ; des figures si étranges qu'elles déridèrent à la fois les plus sévères physionomies et qu'elles attristèrent les plus joyeux, car de pareils compagnons ne pouvaient apporter autre chose que la guerre. Ces hommes, sans aucune marque de respect et de civilité, dirent, d'un ton sec, clair et résolu, qu'ils transmettraient au roi la réponse de la pieuse ville de Glocester ; et sur toutes les questions qu'on leur fit se montrèrent si prompts à des reparties insolentes et séditieuses, qu'on eût dit que leur intention était de provoquer le roi à violer son sauf-conduit. » Ces messagers d'un si sauvage aspect et d'une si brutale franchise étaient un bourgeois de Glocester dont on ignore le nom et le sergent-major Pudsey. Ils étaient des échantillons énergiques de cette ville en fermentation religieuse, en soulèvement patriotique et militaire.

Le lord général pressentait les dispositions de Glocester. Il connaissait l'esprit des habitants et de la garnison ; il connaissait surtout Édouard Massey, l'un des plus étonnants officiers de l'armée. Il réfléchissait sans cesse à Glocester et à son gouverneur, puis, contre son habitude, il accélérait tout. « Nous débloquerons cette ville en perdition si Massey nous attend, — et il est homme à nous attendre, » disait Essex à son état-major. Et il continuait sa marche lestement, malgré le prince Rupert qui s'était détaché du siége pour arrêter les progrès du lord général. Le roi, qui était resté aux approches de Glocester, ne croyait pas à la venue d'Essex, et disait : « Le comte a du bon sens, il n'agira pas comme un fou en essayant l'impossible. » C'était en effet l'impossible qu'Essex essayait dans sa marche aventureuse et que le colonel Massey accomplissait dans les murs de Glocester.

Le lord général était à Beasconfield le 26 août. Le 1er septembre, il fut rejoint à Brakley Heath par les miliciens de Londres que Pym avait harangués avant leur départ. Il y eut des escarmouches à Deddington et aux environs de Stow entre

le comte d'Essex et le prince Rupert. Le prince s'engageait un peu et se retirait ensuite. Le comte avançait toujours, si bien que, le 5 septembre, il gravit les collines de Presburg et fit tirer quatre pièces de canon de gros calibre. Le colonel Massey entendit ce bruit si espéré, et il s'empressa de rédiger une proclamation où il annonçait la présence du lord général. Il était temps, car les vivres allaient tarir, et il n'y avait plus qu'un baril de poudre. Le comte d'Essex atteignit Cheltenham. Quoique harcelé par le prince Rupert, il ne modifiait pas ses évolutions dont la pointe était toujours dirigée vers Glocester. Enfin, le 8 septembre, vingt-sixième jour du siége, le lord général faisait son entrée à Glocester.

Les habitants, la garnison, le colonel Massey en tête, vinrent au-devant du libérateur. Essex répondait par des saluts aux acclamations de la multitude. Il embrassa Edward Massey devant la foule ivre de joie. Ce fut l'un des plus beaux jours de la révolution, — le plus beau jour assurément du colonel et du lord général.

Essex coucha deux nuits à Glocester. Il ravitailla entièrement la ville. Munitions de bouche et de guerre, argent, soldats, il la pourvut de tout, et en partit le 11 septembre pour Cheltenham. Il s'était même trop dépouillé. Il avait apporté l'aisance, il emportait la pénurie et les besoins, lorsqu'il fut averti que les régiments de Crispe et de Spencer étaient à Cirencester, avec quarante charges de vivres. Il se détourna aussitôt, fit une longue marche de nuit, tomba sur la ville, s'empara de toutes les richesses du camp, prit cinq cents hommes et autant de chevaux. Ce fut une grande bonne fortune qui lui versa l'abondance pendant sa retraite sur Londres où le parlement le souhaitait. Il gagna Hungerford à travers plusieurs combats brillants, mais inutiles.

Le 19 septembre, il était à Newbury. L'armée du roi occupait cette ville et la colline de Biggs Hill. Depuis la levée du siége de Glocester, Charles s'était retranché dans cette position pour couper la route aux parlementaires. D'un premier coup d'œil, le comte d'Essex vit qu'il fallait conquérir la colline de Biggs Hill et en déloger l'ennemi. Il n'y avait pas

d'autre passage. Sans balancer, il prit le front de son régiment d'infanterie et des brigades du colonel Barelay et du colonel Holborn. Il gravit au pas de course la colline, s'y fit place et s'y maintint vigoureusement. Il appela bientôt à lui les miliciens de Londres qui égalèrent en courage les troupes de ligne. Essex se portait partout, donnant ses ordres avec netteté, promptitude et gaieté, tranquille au milieu de la mitraille, comme à une séance du parlement ou dans une fête de son palais.

Sir Philippe Stapleton menait les gardes et la cavalerie. Il eut des engagements meurtriers avec les escadrons du prince Rupert. Les capitaines presbytériens Fleetwood, Hammond, Pym, Draper et le cornette Doily, furent grièvement blessés, Le major-général Skippon se distingua par sa familière éloquence et par sa bravoure entraînante. Sir John Merrick manœuvra merveilleusement l'artillerie. La nuit surprit et enveloppa les deux armées dans le meilleur ordre. Le comte d'Essex croyait à une seconde bataille pour le lendemain. Il exhorta son armée dans cette prévision et déclara qu'il se frayerait à tout prix un passage vers Londres. Quelle ne fut pas sa joie, lorsqu'il s'aperçut à l'aurore que l'ennemi avait disparu lui laissant le champ de bataille et la route libre. Seulement le prince Rupert avait obtenu du roi, qui se retirait à Oxford, la permission de harceler l'arrière-garde du comte d'Essex, ce qui satisfit le prince sans émouvoir le comte.

Le parlement n'eut à déplorer la mort d'aucun grand personnage. Le roi perdit le comte de Carnarvon, le comte de Sunderland et le vicomte de Falkland.

Le lord Falkland, un Hampden royaliste, voilà le deuil éternel de cette bataille. Il n'avait que trente-trois ans à Newbury (1643). Quoiqu'il fût de petite stature, d'un visage seulement ébauché, il n'avait pourtant rien de vulgaire. Bien loin de là, cette bouche navrée, ce regard déterminé, lumineux et profond, malgré l'enfoncement des joues et l'imperfection des traits, annoncent peut-être un homme du monde, peut-être un savant, peut-être un héros, peut-être un amant, peut-être tout cela ensemble. La distinction de cette figure est toute morale et triomphe de la nature.

Falkland avait été fort sévère pour Strafford par zèle de l'intégrité. Il ne ménageait pas toujours le roi dont il dédaignait un peu la logique. Tout en effleurant parfois Charles Ier d'une brusquerie dans la discussion, il était sans remords, car il se sentait dévoué sans retour. Il était passionné pour l'étude. Il donnait à pleines mains. Il n'estimait la richesse que pour le bonheur de la prodiguer. Il était d'une valeur si naturelle et si ardente, que son désir de la paix pouvait s'exprimer hautement. « Je puis avouer que j'aime la paix, disait-il, on sait assez que je ne crains pas la guerre. » Il avait un grand nom, un grand esprit, une grande considération. Nul n'était moins le flatteur du roi et nul n'était plus son ami. Il avait une passion vertueuse pour une personne accomplie, et cette passion il la conciliait avec une vive tendresse pour sa femme et pour ses trois fils, les héritiers de sa maison. Il était érudit comme un homme de lettres et hardi comme un chevalier. Il avait au conseil le poste de secrétaire d'État des affaires étrangères, et une influence supérieure à toutes les dignités.

Avec tant de prestiges et tant d'avantages, il était pénétré de la mélancolie des guerres civiles. Il voyait les choses en noir et ne se faisait aucune illusion. Il ne travaillait pas pour le succès, mais pour la conscience, et il pressentait que tous les sacrifices seraient couronnés d'un dernier sacrifice, celui de la vie. Le matin de la bataille de Newbury, il se joignit au régiment de sir John Byron et se jeta d'un tel élan dans la mêlée, que tout plia d'abord devant lui; mais frappé d'une balle dans le bas-ventre, il tomba de son cheval pour n'y plus remonter. Il finit ainsi en soldat, après avoir vécu en seigneur, en sage et en citoyen, quoique dans une cour. Il était estimé de tous, adoré de quelques-uns, entre autres d'Edward Hyde, chancelier de l'échiquier, lequel s'écria en apprenant le bruit funèbre :

Turpe mori, post te, solo non posse dolore.

Que ce vers demeure buriné dans l'histoire de la révolution anglaise comme l'épitaphe du magnanime lord Falkland! Ce qui toucha même ses ennemis sur sa mort, c'est qu'ils devi-

nèrent qu'il la trouva parce qu'il la cherchait. Ses amis furent inconsolables. La femme que Falkland portait dans son cœur expira le même jour que lui, soit angoisse soudaine à la nouvelle tragique, soit magnétisme mystérieux entre ces grandes âmes prédestinées à ne pas habiter deux mondes différents!

Le comte d'Essex, cependant, reparut à Londres en triomphateur. Le parlement et la ville étaient dans l'ivresse. La gloire des miliciens ajoutait à la popularité de la victoire. Le lord maire et les aldermen se portèrent au-devant d'eux à Temple-Bar, en robes rouges, puis, sous le même costume de cérémonie, ils allèrent à Essex-House féliciter le lord général, « le sauveur de leur vie, de leur fortune, de leurs femmes et de leurs enfants. » La chambre des communes se présenta aussi avec son président à l'hôtel du comte d'Essex, et le complimenta chaudement.

Le parlement fit exposer en grande pompe tous les drapeaux pris à la bataille de Newbury, même celui qui représentait Westminster avec deux têtes de criminels sur deux potences. Ces têtes et ces potences dominaient l'édifice, et cette devise se lisait au-dessous : *Ut extra, sic infra.*

Essex profita des conjonctures pour se subordonner Waller qu'on lui avait d'abord opposé. Il fut arrêté par un vote des communes que le général puritain ne serait que le lieutenant du comte d'Essex. Le vainqueur de Newbury devint alors le premier homme de l'Angleterre. Je me rappelle un portrait de lui, à cette date, d'une noblesse singulière. Les cheveux d'Essex tombent en boucles. La physionomie est majestueuse, le visage long, les yeux indécis, la bouche silencieuse. C'est un beau sphinx aristocratique en pleine guerre civile. Cette figure honnête est énigmatique et semble se dire à elle-même : « Que faut-il faire? » Le lord général aura nécessairement dans l'action, après Newbury, une lenteur analogue à l'inquiétude de sa pensée.

Comment ne serait-il pas troublé? Il était presbytérien comme les réformateurs primitifs de la révolution. Pym, Hampden, Hollis furent d'accord avec les Écossais et se liguèrent pour l'église de Knox contre l'église des prélats. Les réfor-

mateurs et les Écossais s'entendaient au fond pour établir dans toute l'île une conformité de doctrine, de discipline et de gouvernement sans hiérarchie du sacerdoce.

Voilà une première phase de la question. Le comte d'Essex en redoutait une seconde. Les indépendants tenaient toute autorité ecclésiastique pour un attentat contre la conscience. Or, les indépendants de plus en plus nombreux n'étaient pas moins prononcés contre les presbytériens que contre les anglicans et les papistes. Dans cette sphère d'idées, une majorité au sein de la chambre des communes pouvait substituer à l'influence d'Essex dans l'armée une autre influence prépondérante. Ce n'était pas le comte de Manchester plus orateur que général, ce n'était pas Waller trop enfant perdu. Il n'était pas probable non plus que ce fût parmi les hardis officiers de l'armée Olivier Cromwell. Cromwell n'était encore qu'un colonel de partisans. Cependant il n'était pas à dédaigner. Toutes ses tendances étaient ultra-calvinistes autant que démocratiques, et l'on commençait à parler de lui. Il suffirait peut-être d'un gouvernement radical pour faire de lui un grand chef militaire, un Essex puritain.

Les presbytériens descendaient la pente de leur domination. Ils avaient voulu abattre le pouvoir absolu et l'épiscopat, afin de fonder le pouvoir constitutionnel et l'Église évangélique. Eux, des gentilshommes et des seigneurs, ils n'avaient pas eu l'intention de supprimer le roi, mais de le limiter, ni d'extirper la noblesse, mais au contraire de la rehausser en l'opposant à la cour.

Denzil Hollis, sir Philippe Stapleton, le comte d'Essex et les autres patriciens révolutionnaires ne comprirent bien qu'après Newbury, quelle suite hostile et redoutable ils avaient dans les puritains. Les puritains, les indépendants, comme on les appela, ne haïssaient pas moins les presbytériens, que les presbytériens n'avaient haï les épiscopaux. Ils ne reconnaissaient d'autre autorité que la Bible. Ils n'admettaient ni évêques, ni pasteurs, ni théologiens officiels. Chacun était prêtre, et chacun invoquait l'inspiration avec une passion intérieure qui éclatait par le choix des versets correspondants à cette passion. Le

cœur d'un indépendant, comblé des feuillets de la Bible, était un antre plein d'oracles comme l'antre de la sibylle.

Dès son arrivée dans les comtés de l'est, Cromwell savait les prodiges qu'il pourrait opérer avec les indépendants. Il était sur l'extrême limite où les presbytériens et les puritains se confondaient presque, tout à tous, plus indépendant néanmoins que presbytérien, persuadé que l'Angleterre est la nation de Dieu, et disposé à faire les affaires de l'un et de l'autre. Il se sentit entièrement cette vocation en 1643. Elle était venue peu à peu.

Il avait deviné par soi-même combien l'Angleterre est religieuse sous les intérêts. Aujourd'hui l'Angleterre moderne a un principe exclusivement égoïste : le gain, le lucre. Elle prospère par là, par là aussi elle périra. Il sonnera une heure dans un jour sinistre où le gigantesque royaume n'aura plus de lien, c'est-à-dire plus de marine entre ses provinces si lointaines et si profondément étrangères les unes aux autres. Ce jour-là, le jour où la marine de l'Angleterre mourra sur l'Océan, il n'y aura plus d'unité, plus d'âme en elle ; il n'y aura plus d'Angleterre.

Heureusement, l'Angleterre n'est pas qu'une nation marchande ; elle est une nation chrétienne. C'est un salut pour elle. Son principe religieux soutient dans le monde son principe mercantile. Dans un Anglais il y a deux hommes, un publicain et un sectaire. La religion conserve, en les christianisant, en les civilisant, les vastes possessions qu'épuiserait l'exploitation industrielle, et les missionnaires sont partout les coopérateurs spiritualistes des colons. C'est là une supériorité de l'Angleterre sur Carthage et la promesse d'une plus longue vie.

Depuis 1643 et même avant, Cromwell, qui contribua tant à l'essor maritime de son pays, fut, de toutes les maîtres de ce pays, celui qui scruta le mieux la cohésion des deux principes constitutifs de l'Angleterre : la force matérielle et la force religieuse. Avec le fanatisme il créa l'armée, puis avec l'armée il créa la dictature, puis avec la dictature il renouvela ce peuple insulaire, qui grandit toujours comme sectaire, comme indus-

triel et qui s'est fait conquérant pour être de plus en plus millionnaire et missionnaire.

N'anticipons pas et constatons, à sa date, la première idée de génie manifestée par Cromwell. C'est une conception nouvelle de l'armée. Après la journée d'Edge-Hill (1642), s'entretenant avec Hampden, il lui dit : « Nos commis de Londres et nos fils de marchands de vin enrégimentés sous le drapeau du comte d'Essex tiendront difficilement contre les cavaliers, dont le métier est de se battre. — Nos ennemis ont pour eux l'antique honneur, répondit Hampden. — Sans doute, reprit Cromwell, attaquons-les avec la primitive foi. Sans la foi, nous serions vaincus, par la foi nous serons vainqueurs. »

Ce principe trouvé, Cromwell se mit à l'œuvre. Sa compagnie d'abord, son régiment ensuite, il ne les composa que de saints. C'étaient des indépendants qui tuaient au nom du Seigneur, qui sabraient en priant, qui récitaient des lèvres les psaumes de David et qui égorgeaient en même temps du poignet avec la fulgurante épée de la révolution. Bien avant d'être un personnage national, maniant des peuples et des armées, Cromwell, *à l'écart d'Essex* et mille fois *au-dessous de lui*, maniait des villages et des escadrons, mais c'était avec la foi. La religion, qui était son grand sentiment, fut aussi son grand levier de politique personnelle et générale.

A quelques semaines de distance de la bataille de Newbury, il ne s'était pas épargné à Grantham et à Gainsborough (juillet 1643). Ce sont de petites batailles qui ne se peuvent comparer aux deux batailles du comte d'Essex, mais ces petites batailles sont prophétiques. Elles révèlent un homme à cheval sur son armée comme un centaure. Elle n'est qu'anarchie, et lui, qui est tout instinct d'autorité, en fait ce qu'il veut. Il faut citer ces premiers bulletins, qui expriment si peu de chose et qui en annoncent tant.

« Grantham, 13 mai 1643.

« Dieu nous a accordé une glorieuse victoire sur nos ennemis. Ils avaient, d'après ce que nous apprenons, vingt et un étendards de cavalerie légère et deux ou trois de dragons.

« C'est vers le soir qu'ils sont sortis et se sont formés devant nous, à deux milles de la ville. Aussitôt que nous entendîmes le cri d'alarme, nous déployâmes nos forces, qui consistaient en douze escadrons... — Quelques-uns de nos soldats étaient dans un état de faiblesse et de fatigue aussi grand que vous ayez jamais vu : il a plu à Dieu de faire pencher la balance en faveur de cette poignée d'hommes, car après que les deux partis furent restés pendant quelque temps en face l'un de l'autre hors de portée du mousquet, et quand les dragons des deux côtés eurent échangé des coups de fusil pendant une demi-heure ou plus, l'ennemi n'avançant pas sur nous, nous résolûmes de le charger, et approchant de lui après une fusillade de part et d'autre, nous fîmes avancer nos escadrons au grand trot. L'ennemi nous attendait de pied ferme; nos hommes le chargèrent vigoureusement; par la Providence divine nous le mîmes aussitôt en déroute. Il prit la fuite, tout fut poursuivi et sabré pendant deux ou trois milles.

« Je crois que dans la poursuite plusieurs de nos soldats ont tué chacun deux ou trois hommes; mais nous ne sommes pas certains du nombre des morts. Nous avons fait quarante-cinq prisonniers, outre les chevaux et les armes tombés en notre possession; nous avons délivré plusieurs prisonniers et nous avons enlevé quatre ou cinq étendards. »

OLIVIER CROMWEL. »

Voilà le bulletin du combat de Grantham : on ignore a qui il est adressé. Voici le bulletin de l'affaire de Gainsborough. Cromwell, cette fois, écrit au comité de l'association de Cambridge.

« Huntingdon, 31 juillet 1643.

« Messieurs,

« Il a plu au Seigneur d'accorder à votre serviteur et à vos soldats une victoire importante à Gainsborough. Mercredi, après avoir pris Burley-House, je marchai sur Grantham, et là je rejoignis environ trois cents chevaux et dragons de Nottin-

gham. Outre ceux-ci, nous rencontrâmes, le jeudi soir, comme il était convenu, les hommes de Lincoln à Nort-Scarle, à environ dix mille de Gainsborough. Là, nous nous sommes reposés jusqu'à deux heures du matin ; puis nous nous sommes mis tous en marche pour Gainsborough.

« A environ un mille et demi de la ville, nous trouvâmes un poste avancé ennemi d'environ cent chevaux. Nos dragons essayèrent de le repousser; mais l'ennemi ne mit pas pied à terre, les chargea et les força de se replier sur le corps principal. Nous avançâmes jusqu'au pied d'une montagne escarpée ; nous ne pouvions la gravir que par des sentiers; nos hommes essayèrent, et l'ennemi s'y opposa ; nous réussîmes et gagnâmes la crête de la colline. Cela fut exécuté par les Lincolniens, qui formaient l'avant-garde.

« Quand nous eûmes tous atteint le haut de la colline, nous vîmes un corps nombreux de cavalerie devant nous, à environ une portée de mousquet ou plus près, et une bonne réserve d'un régiment entier de cavalerie derrière. Nous nous occupâmes à mettre nos hommes en aussi bon ordre que possible. Pendant ce temps, l'ennemi avança sur nous pour nous prendre à notre désavantage; mais, quoique peu en ordre encore, nous chargeâmes leur corps principal. J'avais l'aile droite. Nous vînmes cheval contre cheval, et nous travaillâmes de l'épée et du pistolet un assez joli espace de temps, les deux partis gardant leurs rangs serrés, de sorte que l'un ne pouvait pas entamer l'autre. A la fin, ils plièrent; nos hommes s'en aperçurent, se précipitèrent sur l'ennemi et dispersèrent immédiatement le corps entier, les uns fuyant à gauche, les autres à droite de la réserve ennemie, et nos gens les poursuivant à grands coups de sabre pendant cinq ou six milles.

« Ayant remarqué que ce corps de réserve restait immobile et ferme, j'empêchai mon major, M. Whalley, de les suivre, et avec mon propre escadron et le reste de mon régiment, en tout trois escadrons, nous nous réunîmes en un seul corps pour attaquer la réserve.

« Dans cette réserve était le général Cavendish. Un moment, il me fit face. Il eut ensuite en tête quatre escadrons de Lin-

coln ; c'est tout ce qu'il y avait là des nôtres : le reste était occupé à la poursuite. Le général Cavendish chargea les Lincolniens et les culbuta. Aussitôt je tombai sur ses derrières avec mes trois escadrons, ce qui l'embarrassa tellement qu'il abandonna la poursuite et aurait bien voulu se défaire de moi ; mais je continuai à le presser, je poussai sa troupe jusqu'au bas de la côte avec grand carnage : le général et plusieurs de ses hommes furent acculés dans une fondrière, où mon lieutenant le tua d'un coup d'épée dans les fausses côtes. Le reste de ce corps fut mis complétement en déroute ; pas un homme ne tint pied.

« Après une défaite si totale de l'ennemi, nous ravitaillâmes la ville avec les vivres et les munitions que nous avions apportées... »

C'est ainsi que Cromwell secourut Gainsborough. Mais il ne s'entêta pas contre l'armée entière de lord Newcastle, auquel s'étaient ralliés les fuyards et qui brûlait de venger son frère, le général Cavendish. Aussi prudent qu'il avait été audacieux, Cromwell se retira sans précipitation devant un nombre disproportionné de royalistes. Il se rendit à Lincoln, puis à Boston, où il rejoignit le comte de Manchester, son général, que rejoignit en même temps de Hull par mer sir Thomas Fairfax.

Rien n'est curieux comme les lettres de Cromwell. Elles complètent ses bulletins. Il écrit à Olivier Saint-John (septembre 1643) :

« ... On me néglige excessivement... Une grande partie des troupes de lord Manchester est venue vers moi ; ce sont de mauvais soldats, mutins, et auxquels il n'y a pas à se fier... Ceux-là sont approvisionnés, mais non les miens. — Mes troupes à moi augmentent... des hommes que vous estimeriez, si vous les connaissiez. Pas d'anabaptistes ; ce sont d'honnêtes et sages chrétiens ; ils s'attendent à être traités comme tels... Je me suis occupé de votre service jusqu'à oublier les besoins de mes propres soldats... Ma fortune est modique... J'ai pris douze cents livres sterling sur mon trésor privé... Vous avez

eu mon argent ; j'espère en Dieu, et je veux y risquer ma peau. Les miens pensent de même. Chargez de fardeaux leur patience, mais ne l'écrasez pas... »

Cromwell avait déjà l'accent, non moins que l'ambition du commandement. Il en avait les embûches avec sir Thomas Fairfax, qu'il charmait en le louant, et avec le comte de Manchester, qu'il minait en le jugeant. Il travaillait sourdement à se faire de sir Thomas Fairfax un auxiliaire, du comte de Manchester et du comte d'Essex des marchepieds. Ils étaient presbytériens, lui indépendant. Il s'emparait peu à peu de l'armée par la religion, et avec l'armée il méditait d'annuler le parlement, comme Hampden et Pym avaient annulé la royauté avec le parlement. Hampden était mort, Pym allait mourir, et Cromwell se préparait dans l'ombre à donner une nouvelle face à la révolution.

Il eut l'air de regretter Pym, le grand tribun; mais son deuil était hypocrite. Pym enseveli était un obstacle de moins. Ce savant orateur, cet homme d'État profond expira, ainsi que Hampden, avant les fautes et avant les crimes. Nul n'avait plus servi que lui l'insurrection de l'Angleterre contre la tyrannie des Stuarts. Il avait puni la conspiration de Strafford et gracié la conspiration de Waller. Les trois dernières années de sa vie furent les plus illustres. Il fit reculer le droit divin des Stuarts. Jusqu'à son jour suprême, au mois de décembre 1643, il fut d'une tactique habile, d'une éloquence contenue, d'une passion profonde, d'une ténacité adroite, d'une expérience invincible. Il fut une sorte de Cromwell parlementaire et presbytérien, le précurseur du Cromwell militaire et indépendant.

Il serait devenu peut-être un puritain modéré. Il aurait continué d'être pour le parlement contre l'armée, comme il avait été pour le parlement contre le roi. Aurait-il donné un autre tour à la révolution? Cela est douteux. Les révolutions sont des locomotives qui brisent le plus souvent leurs passagers, s'ils tentent de descendre avant l'heure, ce qui du reste ne doit jamais arrêter ni les braves, ni les honnêtes.

Pym était grave plutôt qu'austère. Il dépensait pour le plai-

sir; il dépensait aussi et beaucoup plus pour la politique. Les dettes qu'il laissa témoignent de ces deux générosités. Le parlement vota dix mille livres sterling pour l'acquittement du grand citoyen, et il lui vota un monument dans un monument, un tombeau sous les voûtes de l'abbaye de Westminster.

A quelques jours de cette mort glorieuse, les deux Hotham furent décapités à Tower-Hill (1er et 2 janvier 1644). Ils étaient détenus depuis le mois de juillet 1643. Séduits par les artifices de la reine à son retour de Hollande, ils avaient consenti à livrer au roi la place de Hull, que sir John Hotham avait si solennellement gardée au peuple.

Cette fidélité du père lui pesa; elle ne pesa pas moins à son fils, et ils résolurent d'abandonner le parlement, en ouvrant devant le roi les portes de Hull, qu'ils avaient si bien tenues fermées au début de la guerre. Ils payèrent cette versatilité de leur mort, et cette mort fut horrible. Sir John demanda plusieurs sursis. Son fils, le capitaine Hotham, sollicita sa propre grâce. Il n'obtint rien et fut exécuté un jour avant son père, qui, après l'exécution de son fils, implora encore la vie avec acharnement. Selon Whitelocke, il avait un peu peur de la hache; selon Philippe de Warwick, il se crut sauvé par le supplice de son fils, car on lui avait persuadé qu'il n'y aurait que l'un des deux de sacrifié. Ce qu'il y eut de triste surtout dans l'immolation du père et du fils, c'est que la rage de vivre leur ôta tout dévouement. Le survivant était décidé à se réjouir. Il n'y eut pas heureusement de survivant. La mort est moins sinistre à voir et consterne moins le cœur qu'un crime de sentiment, et il vaut mieux cesser d'exister par un coup du destin que d'être, par une lâche allégresse de respirer, un parricide au fond de l'âme.

Charles Ier convoqua le parlement à Oxford (25 février 1644). Plusieurs lords et quelques membres des communes répondirent à cet appel. Il y eut ainsi un simulacre de parlement à Oxford, près de Charles, et loin de lui, à Londres, le vrai parlement de Westminster. Ce qui est remarquable, c'est que le parlement d'Oxford ne fut pris au sérieux par personne, ni par le roi, ni par le peuple. Le roi écrivait à la reine : « Mon parlement

métis; » et le peuple disait : « Le parlement *bâtard.* »

Les Écossais, qui avaient conclu entre eux le premier covenant contre le roi et pour le presbytérianisme, venaient de signer, de concert avec le parlement, un second covenant, une ligue formidable pour le presbytérianisme et contre le roi. Ils étaient conséquents et opiniâtres. Lesley, leur général de l'ancien covenant, était le général du nouveau, sous le titre de comte de Leven. Il entra en Angleterre et se mit en communication avec le comte de Manchester et sir Thomas Fairfax, deux des généraux du parlement. Ces trois hommes combinèrent le siége d'York, dont lord Newcastle était gouverneur et qu'il occupait avec une garnison considérable de cavaliers et de fantassins. Ce qu'il y avait de touchant dans l'armée parlementaire, c'était la subordination généreuse de lord Ferdinand Fairfax à son fils et la tendre déférence de sir Thomas Fairfax, qui était plus respectueux envers son père dans le commandement qu'il ne l'avait été autrefois dans l'obéissance. Ce qu'il y avait de pathétique dans cette même armée, c'était le mystérieux ascendant de Cromwell, depuis peu lieutenant général et l'un des officiers du comte de Manchester. Derrière les chefs officiels, qui paradaient sous de brillants uniformes, l'intense génie de la révolution, — guerre et paix, anarchie et gouvernement, — éclatait par moments en lueurs terribles sur le visage sombre de ce Cromwell, énigmatique comme un sphinx, profond comme un théologien, rusé comme un diplomate, pieux comme un pasteur, soudain, hardi, inspiré comme un grand capitaine, tout en paraissant aveugle et violent comme un sectaire. Il favorisait les indépendants, inquiétait les Écossais, gourmandait parfois le comte de Manchester, conseillait sir Thomas Fairfax et haranguait ses propres soldats, qui pouvaient compter sur lui et sur lesquels il pouvait compter.

C'est lui qui les avait faits, qui les avait dressés à l'héroïsme, à la sainteté avec une profondeur merveilleuse et des ressources d'organisation incomparables. Un récit contemporain retrace cette conception nouvelle de l'armée, racontée par Cromwell lui-même dans une congrégation puritaine. Son discours, qui est textuel, a toute l'intimité d'une confidence. « J'avais alors,